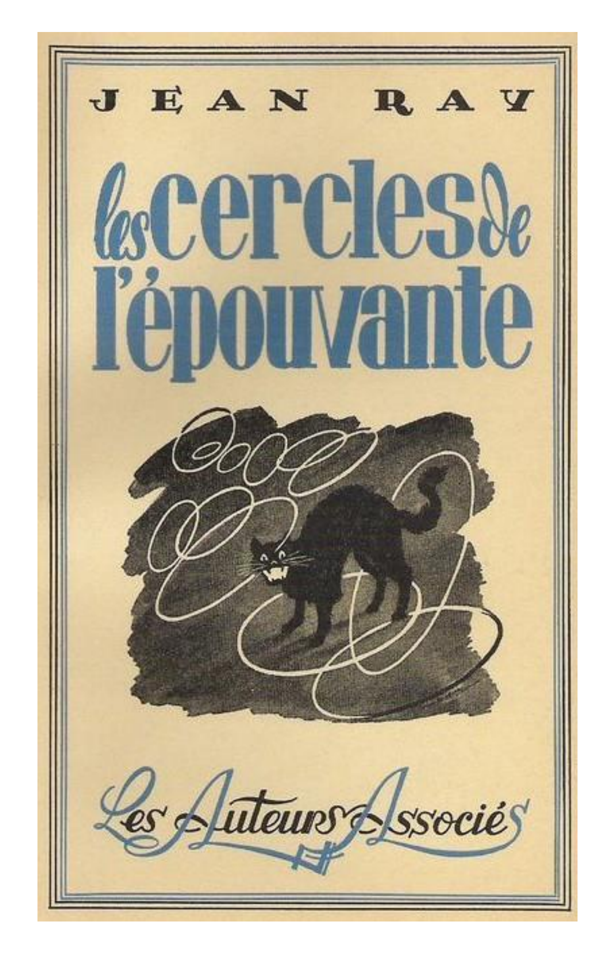
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jean RAY

LES CERCLES DE L'ÉPOUVANTE

Contes

(1943)

Table des matières

“Peut-être rien n’est-il vrai et même *ceci* ne l’est pas.”

Multatuli.

LIMINAIRE

LES CERCLES

ÉCRIT POUR LULU

Ma petite fille Lulu a des yeux noirs comme la nuit qui s'avance, ses cheveux coulent comme les ténèbres d'une nue nocturne. Elle est grave et très belle ; son arrière-grand-mère était une squaw d'une tribu perdue du Dakota et elle fut certainement sorcière aux journées menaçantes de sa jeunesse.

Je lui demande :

— Tes poupées parlent-elles ?

— Elles parlent, courent, jouent et se battent, dit-elle.

— Et tes soldats de plomb, bougent-ils ?

— Sûr ! Avant de mourir… car ils sont soldats et faits pour mourir. Tu vois comme beaucoup ont la tête tranchée. Ils se coupent le cou en se battant avec leurs sabres.

En vain, par le trou de la serrure, j'espionne Lulu toute à ses jeux : les soldats montent une garde immobile et les poupées sont sagement assises en rond. Mais quand j'entre, il y a d'autres soldats qui gisent sur le plancher, meurtris et mutilés, et les joues des poupées sont humides.

— Les soldats ont fait la guerre et les poupées ont pleuré dit-elle.

Elle a tracé sur le sol un rond de craie et y pose Missi, le petit chaton roux.

Missi se plaint, souffle et fait de singuliers efforts pour s'élancer dans la chambre.

— Je l'ai enfermé, dit Lulu.

— Où cela ?

— Dans ce petit rond, tiens !

— Et il ne peut en sortir ?

— Jamais !

— Mais alors ?

— Il mourra de faim et de soif !

— Pauvre Missi !

Lulu prend un mouchoir et efface le cercle de craie ; Missi délivré bondit dans la chambre et disparaît.

Lulu est une grande magicienne. Si, quelque jour, pour une chose qui lui cause du déplaisir, je provoque sa colère, elle me changera en souris et appellera Missi le chat, ou en mouche bleue et me jettera dans la toile de l'araignée qui habite dans le coin de l'armoire.

Ou bien elle m'enfermera dans le cercle où je mourrai de faim, de soif et de désespoir.

*

C'est, un vieux et maussade jardin, où nous allons quelquefois, Lulu et moi. Ses arbres ont des hauteurs de tours et les

massifs sont si lourds, si compacts, que dans l'ombre crépusculaire ils prennent le funèbre aspect de gisants de cathédrale.

Un soir, Lulu m'a pris par la main.

— Il y a un feu au jardin, dit-elle.

Sa petite main se glisse dans la mienne comme dans une gaine.

Le feu est là, il n'est pas très grand, mais il est sinistre ; la main de ma petite fille tremble un peu dans la mienne.

— Ils sont trois méchants, dit-elle tout bas. Ne lâche pas ma main : s'ils me prenaient, ils me feraient cuire sur leur feu et me mangeraient. Et peut-être qu'ils te tueraient bien un peu, toi aussi.

Je les vois tous les trois.

Ils ne sont pas plus hauts qu'une botte et pourtant lourds et affreux ; ils dansent sans joie autour des flammes blêmes de leur brasier.

— Je les connais, dit Lulu, ils se nomment Groh, Gandapiet et Krabby. Demain, quand il fera jour, je les tuerai.

— Où les trouveras-tu ?

— Ils habitent chacun dans un arbre et ne peuvent en sortir qu'à la nuit, pour allumer un feu.

Le lendemain, aux heures triomphantes de la méridienne, Lulu m'entraîne dans le jardin, elle choisit les trois arbres les plus hauts et, sur le sol, autour de leur tronc, elle trace trois cercles de craie.

— C'est fait, dit-elle, jamais plus ils ne feront du feu.

Plusieurs soirs de suite, je me suis glissé dans le jardin. Le feu ne brûlait pas, mais dans les hauteurs obscures des arbres trois petites voix grillotaient lugubrement.

De nuit en nuit, les voix se sont faites plus plaintives, plus implorantes.

Certainement, les petits monstres des ténèbres imploraient une aide humaine, pour les délivrer de la prison implacable des cercles magiques. Mais Lulu m'a défendu d'y toucher et, bien qu'un écho d'étrange pitié retentisse au fond de mon cœur, je tourne le dos au jardin hanté de souffrance surhumaine.

Ce soir, les voix se sont tues.
Les trois méchants sont morts.
Ainsi l'a voulu Lulu.

*

C'était à Copenhague, un soir.

Il y a, au fond de l'Ostergade, une darse aux trois quarts colmatée où dorment des vaisseaux morts.

J'étais las et je voulais dormir.

Une péniche haute et longue, mangée par le taret, offrait la gueule béante de son roof à ma lassitude d'errant. J'y dormis sur un banc à peu près sec et quand, au matin, le soleil glacé du Sund me fit des passes de réveil sur le visage, je savais que, dorénavant, je n'étais plus un de ces sans asile de la Baltique qui se font un lit de marbre blanc aux flancs de l'atroce Marmor-Kirche. Et j'y serais resté jusqu'à la fin des âges marins et terrestres, j'aurais pu y voir par les hublots vides, mourir les pâles générations humaines et leurs palais tomber en poussière, si je n'avais trouvé sous mon banc une tige de craie, longue et ronde comme un doigt.

Par un soir de lune très clair, mon cœur solitaire aspira au réconfort d'une compagnie.

Sur le bois suiffeux de la cloison je me créai trois compagnons de silence, et le doigt de craie, qui, sans doute, tomba de la main mutilée d'un Dieu, les tira du néant noir.

Le premier était grand et gros, je lui fis un nez comme une trompe et trouai son vaste front d'un œil rond et unique. Je l'appelai Krasmussen et inscrivis son nom sous son ventre enflé comme une outre pleine.

Le second vint, long et maigre, si long que son crâne aigu s'acheva en angle sur le plafond. Comme je lui découvris une ressemblance, je lui en donnai le nom : Marmaduke Pig.

Un peu plus tard, son visage m'ayant déplu, je lui fis un groin de porc.

J'hésitai longtemps avant de baptiser l'inhumain homoncule à figure de rat et ventre de sarrigue qui naquit le dernier dans le voisinage des charnières de la porte.

À ce moment une mouette miaule cria dans le vent du soir.

La mouette miaule est le plus affreux oiseau de la mer. Elle n'est guère plus grande qu'une perruche de bonne taille, mais sa voix est celle de l'enfer même. Elle pleure, menace et finit, du fond de son minuscule gosier, par faire frémir d'horreur l'immensité livide de la Baltique.

Si, au terme de mon existence terrestre, la justice de Dieu s'avère sans miséricorde pour mon âme sombre, la peine éternelle attachera une mouette miaule à mes errances sans fin.

Dans la ténèbre naissante, elle cria : Kukelu ! Et le petit monstre de craie se nomma Kukelu.

Pendant toute la durée lumineuse du mince rat de cave noué au cardan, je leur racontai des histoires et les injuriai.

Le lendemain, je retournai à ma maison de boue et de sénile pourriture, muni d'un bout de torchon, car tout au long de la journée j'avais préparé la savante question que j'allais leur faire subir, en mutilant leurs plates structures.

Quand le rat de cave se piqua d'une fine flamme jaune, je ne les vis plus collés à même la cloison ; ils étaient assis sur mon banc.

J'avais caché une once de tabac sous ce banc.

Krasmussen le fumait.

Il y avait un demi litron de bonne eau-de-vie danoise dans la cachette du marinier.

Marmaduke Pig la buvait.

Il me restait un hareng fumé de mon souper de la veille.

Kukelu achevait de le dévorer.

Je brandis mon torchon en criant, ivre de colère.

— Vous allez retourner à votre cloison et je vous effacerai.

— Non dirent-ils, en continuant à fumer, à boire et à manger.

Puis Krasmussen me donna un violent coup de sa trompe.

— Voilà pour t'apprendre à me faire un nez pareil, dit-il.

— Tu m'as mis une paire de longues jambes ! cria Marmaduke Pig. À quoi vont-elles me servir, penses-tu ?

Et il m'allongea deux formidables coups de pied qui me firent très mal.

— Et si tu crois qu'en me faisant laid et si petit, je ne puis rien te faire, tu te trompes ! grinça Kukelu. Et il me lança un puissant jet de salive au visage.

— Vous n'êtes qu'un sale petit nuage de craie ! hurlai-je, et je vais vous faire disparaître en un tournemain.

Il n'en fut rien. Ils me rouèrent de coups, me pincèrent, me griffèrent et m'inondèrent de choses ignobles.

Ils s'attachèrent à mes pas et ne me quittèrent plus, de terre en terre, d'océan en océan, du bled à la banquise.

Ils ne me quitteront jamais !

Toutes les prisons ne sont pas entre quatre murs ; ils me font une geôle sans fin, dans l'espace et dans le temps, car, nés d'une pensée, ils vivent de la vie éternelle des pensées.

Et je les fis de craie, immuable matière des âges, encre qui coule, intarissable sur l'écritoire de Dieu.

*

J'ai tracé à la craie des cercles sur le mur d'en face. Ils sont vides et noirs, mais ne le resteront pas.

Ce sont de grands hublots ouverts sur un monde à naître encore. Les mondes qui naissent, comme ceux qui meurent, sont pleins d'épouvante.

Bientôt dans chacune de ces fenêtres rondes va s'encadrer un visage tordu par l'angoisse de l'inconnu.

Ainsi naissent les histoires qu'on raconte soi-même, pour se rassasier de sa propre peur comme de sa propre chair. Et, après, on repasse aux autres les sanglants reliefs de ce festin barbare et divin.

Ainsi, dans la géhenne de Dante, en faisaient les sombres élus conviés au banquet du sang.

LA MAIN DE GŒTZ VON BERLICHINGEN

Nous habitions à Gand, dans le Ham, une grande et vieille maison, si grande que j'étais convaincu de pouvoir m'y égarer au cours de mes désobéissantes incursions aux étages interdits.

Elle existe encore aujourd'hui, mais sur elle pèsent le silence et la poussière de l'oubli, car il n'y a plus personne pour l'habiter avec amour.

Deux générations de marins et de voyageurs y vécurent et, comme le port est proche, l'appel des sirènes s'y marie avec les immenses résonances des sous-sols et les échos appauvris de la rue sans joie qu'est le Ham.

Élodie, notre vieille bonne, qui avait établi à son usage un calendrier de saints propices aux fêtes et aux agapes familiales, avait, en quelque sorte, canonisé quelques-uns de nos amis et visiteurs et, parmi eux, le plus auréolé de gloire fut certes mon oncle Frans-Pieter Kwansuys.

Cet homme de bien et de bel esprit n'était pas mon oncle, mais tout au plus un lointain cousin de ma mère ; cependant, de lui donner ce nom si proche de notre cœur, sa gloire rejaillissait sur nous.

Aux jours où Élodie mettait un oison en broche ou faisait dorer à la braise douce les paniquets à la mélasse, il prenait une large part au régal, car il était « porté sur la bouche » et discourait agréablement à propos des mets, des sauces et des épices.

Frans-Pieter Kwansuys avait vécu douze ans en Allemagne, s'y était marié et y avait enterré, après dix ans de belle tendresse, sa femme et son bonheur. Il en avait rapporté, outre des souvenirs tendres dont il gardait jalousement le secret, l'amour des livres et de la connaissance ; un discours sur Gœthe ; une excellente traduction de la ***Jobsiade***, ce poème héroï-comique de Zacharie, si plaisant qu'il semble digne d'Holberg, par son humour et son esprit ; quelques pages éparses de l'étrange roman picaresque de Christian Reuter ***Schelmuffski's Abenteuer ; un fragment d'un traité de spagirie de Kurt Auerbach et quelques ennuyeuses imitations du Tagebuch eines Beobachters seines selbst*** de Lavater.

Aujourd'hui, toute cette littérature poussiéreuse est mienne, car elle me fut léguée par l'oncle Kwansuys, avec l'espoir que je pusse, un jour, en tirer quelque profit.

Hélas ! je n'ai pas répondu à cette ultime espérance et, seul, le cri désespéré de Gœtz von Berlichingen – ce formidable héros d'un siècle de tourmente que le discours sur Gœthe de mon cher oncle mit en si curieuse lumière – reste vivant dans ma mémoire : « Écrire ! Ce n'est qu'une oisiveté affairée… »

Par cinq fois, en se servant de crayons de couleurs différentes, l'oncle avait souligné cette phrase.

Silence et poussière… comme tout ceci est lourd à soulever ! Et si je le fais, c'est par la faute du signe que je reçus du fond des ténèbres.

*

L'oncle Kwansuys habitait une maison voisine de la nôtre, dans ce Ham long et maussade, sempiternellement crépusculaire.

Elle était moins grande que la nôtre, mais plus noire encore et plus sonore aux jours de grand vent et de rafales.

Pourtant, on y avait soustrait à la morose atmosphère, à la froidure des « cuisines-caves » et à l'obscurité des corridors, une pièce haute et claire, tapissée de jaune, chauffée par un splendide poêle Marlbach et éclairée par une lampe à double mèche qui descendait de la moulure centrale du plafond à l'aide d'un triple câble doré.

Pendant le jour, la massive table ovale ployait sous les livres et les cartons remplis d'enluminures ; mais le soir, à l'heure du souper, elle se couvrait d'une nappe bise bordée de bleu et d'orange et se chargeait de belle faïence de Tournai et de cristal de Bohême.

On mangeait d'exquises choses dans ces plats et l'on buvait, dans les hauts verres, du vin du Rhin et du Bordelais.

Autour de cette table, l'oncle Kwansuys traitait des amis qui lui étaient chers par leur attention et leur muette admiration pour ses discours. Je les revois encore heureux de s'empiffrer de gigot à l'ail, de poulet au gros sel, de raie à la daube et de pâte d'oie, mais tout aussi satisfaits, semblait-il, d'écouter les doctes propos de leur hôte.

Ils étaient quatre, M. van Piperzele, qui était docteur en quelque chose, mais non en médecine ; le doux bonhomme Finjaer ; le gros et placide Binus Compernolle et le capitaine Coppejans.

Coppejans n'était pas plus capitaine que Frans Kwansuys n'était mon oncle ; il avait navigué et possédait un brevet de patron au cabotage. Élodie le disait homme de bon conseil et de grande sagesse, ce que je continue à croire, sans ombre de preuves.

Un soir, comme M. van Pipezele découpait la tarte aux macarons et que le capitaine Coppejans dosait le rhum, le kummel et la chartreuse verte dans les verres, l'oncle reprit son discours sur Gœthe à l'endroit où il l'avait laissé, l'avant-veille, le jour où on avait mangé la tête de veau en tortue.

Je reviens au chef-d'œuvre de Gœthe, l'admirable Gœtz von Berlichingen. Ce fut donc pendant une des généreuses agressions de cet homme d'honneur contre l'évêque de Bamberg, les marchands de Nuremberg ou les bourgeois de Cologne, que Gœtz perdit la main droite.

Un habile artisan du fer lui fit une main à quintuple ressort, avec laquelle il pouvait encore manier l'épée.

Ici le doux M. Finjaer intervint :

— Un chef-d'œuvre de mécanique, on peut le dire.

— Je me rappelle, dit le capitaine Coppejans, que mon timonier Petrus D'hondt eut le poignet pris entre le cabestan et le câble de fer et eut la main littéralement coupée. Depuis, il porte un crochet de cuivre, ce qui veut dire qu'à notre époque on ne sait plus faire de main pareille à celle de Gœtz.

L'oncle Kwansuys inclina la tête en signe de condescendance à ces vains propos.

— Souvenez-vous, mes amis, dit-il, des mots dignes de l'éternité de l'airain, qui achèvent le drame de Gœthe : « Homme noble ! Homme généreux ! Malheur au siècle qui t'a repoussé ! »

Ici mon oncle déposa ses lunettes et cligna de l'œil ; le docteur van Piperzele, servile comme toujours, l'imita, comme s'il partageait quelque secret avec lui.

— Cette belle fin, hélas ! n'est pas conforme à la vérité, et je le déplore, continua l'orateur. Gœtz von Berlichingen, considéré comme rebelle, fut enfermé à la prison d'Augsbourg où il resta deux ans. L'empereur lui accorda ensuite la liberté de se retirer dans ses terres et d'habiter son château de Juxthausen, en échange de sa parole de chevalier de ne plus sortir de ses domaines et de ne jamais reprendre les armes au profit de n'importe quel parti.

Quinze ans plus tard, Charles-Quint le dégagea de sa promesse et Gœtz, ivre de bonheur, suivit l'empereur et sa fortune en France, en Espagne et dans les Flandres. Après l'abdication du souverain à Yuste, Gœtz retourna en Allemagne où il mourut sept ans plus tard.

Or…

Nouveau clin d'œil, imité par M. van Piperzele.

— Depuis son séjour aux Pays-Bas, Gœtz ne portait plus sa main de fer !

— Elle se trouve, commença Finjaer, au musée de…

Mon oncle Kwansuys lui imposa silence :

— De Nuremberg, de Vienne ou de Constantinople… qu'importe ? Puisque ce n'est qu'un inerte gantelet qu'on y posa sous verre. Cette main, la véritable, qui permettait à Gœtz de tenir le glaive et même la plume d'oie, fut perdue ou volée à…

Il leva la main et ses yeux jetèrent des flammes.

— … À Gand, la bonne ville de Charles-Quint, où Gœtz von Berlichingen a séjourné à ses côtés. C'est là qu'elle se trouve encore, et c'est là, donc ici, que je la retrouverai !

*

On ne peut refuser à Frans-Pieter Kwansuys, à défaut d'une réelle érudition, l'esprit têtu de la recherche bénédictine. Les papiers que j'ai compulsés après sa mort en fournissent la preuve. Mais ses recherches me paraissent assez vaines, sans but défini, faites au hasard des trouvailles de bibliothèque.

Il avait transcrit une partie des trois volumes du bizarre écrivain flamand Degrave qui essaya de démontrer, le plus sérieusement du monde, que Homère et Hésiode étaient originaires des Flandres, et qui a traduit du latin, avec texte original en regard, la dissertation du docteur flamand Paschasius Justus sur les « jeux de hasard et la maladie de jouer de l'argent ».

— Paschasius… Paschasius, l'ai-je quelquefois entendu murmurer, cet esprit curieux du seizième siècle, nous eût laissé nombre d'estimables écrits, si la peur du bûcher n'avait hanté ses nuits et ses jours. Il adopta ce nom par admiration pour Paschase, Radbert, curé de Corbie au neuvième siècle, auteur de belles pages théologiques. Ah ! mon doux Paschasius… à l'aide… à l'aide, oh mon vieil ami perdu dans les siècles enfuis !

Je ne puis dire de quelle manière l'ombre évoquée du docteur magnifique vint au secours de mon oncle pendant la fatale recherche de la main de fer. Mais, certes, elle dut y jouer son rôle.

Au cours de la semaine qui suivit la mémorable soirée des discours, l'oncle Kwansuys aménagea une partie des « cuisines-caves » en laboratoire. Seul, le bonhomme Finjaer y était admis, car je ne compte guère ma propre présence en ces lieux mystérieux, jugée sans doute négligeable.

Il est vrai que je m'y rendais utile en actionnant un petit soufflet de forge qui faisait se lever des flammèches bleues sur le lit de braise d'un fourneau.

Il faisait froid, dans cet antre de douteuse science, et les vapeurs qu'exhalaient les cornues de gros verres sentaient mauvais ; mais le visage de mon oncle était grave et les bonnes joues de M. Finjaer luisaient souvent de transpiration, malgré la basse température. Un jour, au coup de quatre heures, un ballon de verre sentait mauvais ; mais le visage de mon oncle d'un beau vert doré monta au plafond.

M. Finjaer poussa un cri d'effroi :

— Regardez… Oh ! regardez donc !

Je voyais mal car j'étais assis à contre-jour, à côté de mon soufflet, mais il me semblait que le brouillard vert avait pris une forme précise.

— Une araignée… non, un crabe court au plafond ! m'écriai-je avec horreur.

— Taisez-vous, petit misérable ! rugit l'oncle Kwansuys.

La forme se fondit rapidement et ne fut plus que fumée au plafond, mais je vis que l'oncle et M. Finjaer suaient à grosses gouttes.

— Quand je vous le disais, Finjaer… Les écrits de ces vieux sages ne mentent jamais !

— Elle est partie, murmura le bonhomme Finjaer.

— Ce n'était que son ombre, mais nous savons à présent…

Il ne dit pas ce qu'il savait et M. Finjaer ne lui posa aucune question.

Le lendemain, le laboratoire fut fermé et je reçus en présent le soufflet de forge, cadeau qui ne dut pas me faire grand plaisir, puisque je le vendis pour huit sous à un rétameur.

L'oncle Kwansuys m'aimait beaucoup ; peut-être appréciait-il les menus services que je lui rendais en exagérant même leur importance.

Comme il avait la démarche pénible – il souffrait d'une faiblesse de la jambe gauche et j'ai appris plus tard qu'il était atteint de ce mal bizarre qu'on nomme planophobie – je l'accompagnais pendant ses brèves et rares sorties. Il s'appuyait alors lourdement sur mon épaule et, à la traversée des rues et des places, tenant le regard obstinément fixé sur le sol, se laissait conduire comme un aveugle. Tout en marchant il me faisait des discours sur des thèmes sans doute savants et profitables, dont je regrette fort d'avoir perdu souvenance.

Peu de temps après la fermeture de la cave-laboratoire et la vente du soufflet de forge, il me pria de l'accompagner en ville. J'acceptai avec plaisir, car ce service me dispensait d'une demi-journée de classe ; les prières de l'oncle Kwansuys étaient d'ailleurs des ordres pour les miens, bonnes gens vivant dans l'espoir des futurs héritages.

Ma vieille et farouche cité se drapait, ce jour-là, dans un manteau de brume et de petite pluie. L'eau du ciel faisait un bruit affairé de souris sur le dôme de cotonnade verte de l'immense parapluie que je tenais à bras tendu au-dessus de nos têtes.

Nous suivions des rues lugubres longeant de livides prairies de blanchisseurs, aux ruisseaux gonflés d'eau savonneuse et opaline.

— Dire, murmura mon oncle, que ces pavés qui nous meurtrissent les pieds ont sonné sous le pas des chevaux de Charles-Quint et de son fidèle Gœtz von Berlichingen ! Ah !… où les tours se sont écroulées en cendre et en poussière, les dalles sont restées ; acceptes-en la leçon, mon petit, en songeant que tout ce qui se tient près du sol a la vie longue et dure, et ce qui affronte la gloire du ciel, voisine avec la mort et l'oubli.

Proche de la Grauwpoorte, il s'arrêta pour souffler et se mit à examiner attentivement les façades décrépies des maisons.

— La maison des dames Chouts ? s'enquit-il auprès d'un porteur de pain.

L'homme s'arrêta de siffler un air de gigue qui égayait sa mélancolique tournée.

— La v'là, cette maison avec les trois vilaines têtes au-dessus de la porte. Il est vrai que celles qui sont derrière sont plus vilaines encore.

À notre coup de sonnette, la porte s'entrebâilla et un nez rouge parut dans la fente.

— Je désire parler aux dames Chouts, dit mon oncle en soulevant poliment son chapeau.

— À toutes les trois ? demanda le nez rouge.

— Sans doute.

Nous eûmes accès dans un vestibule large comme une rue et noir comme une forge, qui se peupla immédiatement de trois ombres plus noires encore.

— Si c'est pour vendre quelque chose… clamèrent en chœur des voix aiguës.

— Au contraire, je désire acheter quelque chose ayant appartenu à feu l'écuyer Chouts, d'excellente renommée, dit affablement mon oncle.

Trois sales têtes d'effraies surgirent de l'obscurité.

— On pourrait toujours voir, reprit le chœur, bien que nous ne soyons pas disposées à vendre quoi que ce soit.

Je restais immobile près de la porte, une nausée aux lèvres, car une atroce odeur de graillon et d'oignonnade hantait le corridor. Et c'est ainsi que les mots que l'oncle prononça ensuite sur un mode très bas et fort rapide furent perdus pour moi.

— Entrez donc, accepta le chœur, le jeune homme attendra au parloir.

Je passai une heure interminable dans une chambre minuscule à la haute fenêtre cintrée, aux vitres obscurcies par une vitrauphanie barbare, en compagnie d'un fauteuil en rotin, d'un rouet de bois noir et d'un foyer rouge de rouille humide.

J'écrasai sept cafards marchant à la file indienne sur le carrelage bleu, mais ne pus atteindre ceux qui cheminaient autour d'une glace éclatée qui luisait dans la pénombre comme une eau fétide de marécage.

Quand l'oncle Kwansuys revint, son visage était rouge comme s'il avait séjourné à côté d'un puissant fourneau de cuisine ; les trois têtes d'effraies l'escortaient en miaulant des politesses éperdues.

Dans la rue, l'oncle se tourna vers la façade aux trois masques et son visage prit une expression de mépris et de rancune.

— Péronnelles… Pimpesouées du diable, gronda-t-il.

Il me tendit un paquet enveloppé de dur papier gris.

— Porte cela avec soin, mon petit, c'est un peu lourd.

C'était très lourd et, tout au long du chemin, la ficelle qui entourait le paquet me mordit les doigts.

Mon oncle m'accompagna chez nous, car c'était un jour saint, selon Élodie, et on le fêtait en mangeant des gaufres au beurre et en buvant du chocolat dans de larges jattes bleues et roses.

L'oncle Kwansuys, à l'encontre de ses habitudes, était taciturne et mangeait du bout des dents ; pourtant, une lueur de joie dansait dans ses yeux.

Élodie graissait le gaufrier fumant et y versait la pâte crémeuse d'où naissaient les grandes gaufres carrelées ; tout à coup elle secoua la tête avec colère.

— Il y a de nouveau des rats dans la maison, grogna-t-elle, écoutez-les donc, les mauvaises bêtes !

Je repoussai mon assiette avec terreur, en entendant soudain un bruit de papier froissé et mordu.

— Je ne sais d'où cela peut venir, continua-t-elle en laissant errer ses regards par la cuisine, ce sale bruit de bouffe-moi-ça.

Le bruit venait d'une desserte, qui servait de remise à tout objet momentanément sans usage. Mais ce jour-là, elle était nette, et, seul, le paquet enveloppé de papier gris s'y trouvait.

J'allais parler, quand je vis les yeux de mon oncle fixés sur moi : ils étaient étrangement éloquents et j'y lisais une supplication intense.

Je me tus et Élodie n'insista pas.

Mais je savais que le bruit était venu du paquet et même je vis…

Quelque chose vivait dans la prison de papier et de ficelles, quelque chose qui cherchait à s'en évader à lents coups de griffe ou de dent.

*

À partir de ce jour, mon oncle et ses amis se réunirent tous, les soirs et je ne fus pas toujours admis à ces conférences qui étaient graves et sans grande joie épicurienne.

Vint le soir de la Saint-Éloi, qui est aussi celui de Saint-Philarète.

— Philarète avait reçu de Dieu et de la nature tout ce qui peut rendre la vie agréable et douce, disait mon oncle, et l'on doit aimer saint Éloi pour la joie que nous donna le bon roi Dagobert ; il serait injuste de ne pas célébrer comme on le doit, une pareille double fête.

On mangea un pâté aux anchois, des faisans bardés de lard fin, une dinde truffée, un jambon de Mayence en gelée et les cinq amis burent énormément de vin pris à d'honorables bouteilles cachetées de cire de diverses couleurs.

Au dessert, composé de pièces montées en crèmes, confitures, massepains et frangipanes, le capitaine Coppejans réclama un punch.

Celui-ci fuma dans des tasses de verre et les esprits s'emplirent de brouillard. Binus Compernolle glissa de sa chaise et se laissa conduire au sopha où il s'endormit immédiatement et le bonhomme Finjaer voulut chanter un vieil air d'opéra.

— C'est la Vestale de Spontini, que je veux tirer de l'oubli, déclama-t-il, il me faut redresser cette injustice !

Il ne chanta pas, mais l'instant d'après il se mit debout en criant :

— Je veux la voir, entendez-vous, Kwansuys ? Je veux la voir, j'en ai le droit, je vous ai aidé à la retrouver !

— Taisez-vous, Finjaer, cria mon oncle avec colère, vous êtes ivre !

Mais le bon Finjaer ne l'écoutait guère et il quitta brusquement la pièce.

— Arrêtez-le, il va faire des sottises ! hurla l’oncle.

— Eh oui ! arrêtez-le, car il en fera, approuva le docteur van Piperzele, la bouche pâteuse et les yeux vagues.

On entendit les pas de Finjaer se perdre à l’étage et l’oncle se lança à sa poursuite, traînant bien à contrecœur me semblait-il, le servile van Piperzele dans son sillage.

Le capitaine Coppejans haussa les épaules, vida son verre de punch, le remplit de nouveau et bourra sa pipe.

— Sottises… murmura-t-il.

Alors un cri de terreur et de souffrance retentit, suivi de clameurs et de bruits de chute.

J’entendis Finjaer qui hurlait :

— Elle m’a pincé… elle m’a coupé le doigt… oho !

Et l’oncle de gémir…

— Elle est partie… comment, Dieu ! la retrouver maintenant ?

Coppejans secoua la cendre de sa pipe, se leva et, quittant la salle à manger, se mit à gravir péniblement l’escalier en spirale qui montait vers le bel étage. Je le suivis, curieux et anxieux à la fois, dans une chambre qui m’était restée inconnue jusqu’à ce jour.

Elle était à peu près vide de meubles, et j’y vis mon oncle, le docteur van Piperzele et M. Finjaer, groupés autour d’une grande table centrale.

Finjaer était pâle comme un linge et sa bouche se tordait de souffrance. Sa main droite pendait, rouge de sang.

— Vous l'avez ouverte, disait mon oncle d'une voix terrifiée.

— Je voulais la regarder d'un peu plus près, pleurnicha le bonhomme Finjaer. Oh, ma main… oh, comme j'ai mal.

Alors je vis, posée sur la table, une petite cage de fer qui me parut très lourde et très solide. Le portillon en était ouvert et la cage était vide.

*

Le jour de la Saint-Ambroise j'étais malade, comme tous les enfants gâtés d'ailleurs, car la veille étant la Saint-Nicolas, ils s'empiffrent de sucreries, de pâtisseries et de fondants.

Il me fallut me lever la nuit, la bouche mauvaise, le ventre lourd, tiraillé de crampes vives. Le malaise passé, je regardais par la fenêtre la rue noire et venteuse où le grésil grignotait le silence.

La maison de mon oncle Kwansuys faisait à peu près face à la nôtre et je fus étonné en voyant, à cette heure avancée, les stores de sa chambre à coucher teintés de lumière jaune.

— Il est malade, tout comme moi, ricanai-je, me souvenant avec amertume du bonhomme en pain d'épice qu'il avait prélevé sur mes présents de la Saint-Nicolas.

Et soudain, je me jetai en arrière en étouffant un cri d'épouvante.

Une petite ombre véloce courait sur le store, l'ombre particulièrement hideuse d'une araignée gigantesque.

Elle grimpait, descendait, courait de-ci de-là en des cercles rageurs, et soudain, s'élança hors de mon champ de vision.

De l'autre côté de la rue s'élevèrent alors des appels effroyables, qui, secouant l'immense sommeil du Ham, firent s'ouvrir les fenêtres et puis les portes.

Ce fut la nuit où l'on trouva mon oncle Frans-Pieter Kwansuys égorgé dans son lit.

On m'a raconté depuis qu'il avait eu la gorge arrachée et le visage réduit en bouillie.

*

J'héritai de l'oncle Kwansuys, mais j'étais naturellement trop jeune pour entrer en possession des biens assez estimables qu'il me laissait.

Pourtant, par déférence pour mon titre de futur propriétaire, on me laissa vaguer par la maison, le jour où des gens de loi y firent l'inventaire.

Je retrouvai le laboratoire froid, noir et déjà feutré de poussière, et me dis que, l'un ou l'autre jour, je trouverais plaisir à continuer le jeu mystérieux des cornues et des fourneaux du pauvre spagiriste.

Tout à coup, je restai court de souffle, les yeux fixés sur un objet blotti dans un coin entre deux matras de verre.

C'était un gros gant de fer noir qui me semblait enduit de glu ou de graisse.

Alors, du brouillard de mes souvenirs, une pensée claire jaillit, venue je ne sais d'où : la main de fer de Gœtz von Berlichingen !

Sur la table se trouvait une de ces grosses pinces en bois qui servent à saisir les cornues brûlantes.

Je m'en emparai et soulevai le gantelet. Il était si lourd que ma main se courba vers le sol.

La fenêtre de la cave, s'ouvrant à fleur du pavé, donnait sur un petit canal d'eau profonde qui allait se jeter plus loin dans le Pas de la blanchisserie.

À bras tendu, j'y portai ma sinistre trouvaille. Mais alors, j'eus fort à faire pour ne pas hurler d'abominable terreur. La main de fer se mit à se tordre avec furie, mordant la pince de bois dont des éclats se détachèrent et essayant de me saisir les doigts. Elle se convulsa hideusement dans un geste de menace quand je la tins au-dessus de l'eau.

Elle y tomba avec un bruit énorme et, pendant de longues minutes, de gros bouillons agitèrent l'onde tranquille, comme si une respiration monstrueuse s'y achevait dans la souffrance et le désespoir.

*

Il ne me reste pas grand-chose à ajouter à l'étrange et affreuse histoire de mon cher oncle Kwansuys que je continue à pleurer de tout mon être.

Je ne revis plus le capitaine Coppejans qui reprit la mer et dont l'allège se perdit corps et biens, par une nuit de tempête, sur les Wadden de la Frise.

La blessure du bon M. Finjaer s’envenima. On dut procéder à l’amputation de la main et puis du bras, ce qui ne le sauva pas, puisqu’il mourut peu de temps après dans de grandes souffrances.

Binus Compernolle, devenu très rapidement valétudinaire, ne quitta plus sa lointaine maison du Muide où il ne recevait personne, tant il y faisait triste et sale. Quant au docteur van Piperzele que je revis quelques fois, il affecta ne plus me connaître.

Dix ans plus tard, on combla le petit canal du Pas et deux ouvriers terrassiers y perdirent la vie d’une façon restée inexpliquée.

Vers la même époque, trois crimes demeurés impunis ensanglantèrent la rue Terre-Neuve, proche du Ham. On y avait bâti une belle maison neuve pour le compte de trois sœurs qui y élurent domicile dès le départ des constructeurs. On les y trouva étranglées dans leur lit.

C’étaient les vieilles dames Chouts, dont j’avais fait connaissance aux jours de jadis.

Je quittai la maison du Ham où la mort avait fait son entrée et d’où toute joie s’était enfuie. J’y laissai, tout ce qui me restait de l’héritage de mon oncle : un gros buste de plâtre de guerrier romain en squamata, aux larges plaques imbriquées. Mais j’emportai ses écrits que je feuillette encore, cherchant quelque chose, mais quoi ?

L’ASSIETTE DE MOUSTIERS

J’ai mauvaise réputation, je vous l’accorde.

Mais de l’avoir dit en une heure malheureuse, des hommes sont morts, quatre pouces d’acier entre les côtes. Il est vrai, monsieur, que vous vous êtes montré généreux et que ce whisky est honorable ; pourtant il est sage de ne pas abuser de mots vains et malsonnants à mon adresse.

Hauser, qui commandait le brick ***Einhorn*** est mort des fièvres à l’hôpital de la marine ; toute ma vie je regretterai cet homme de bien. On m’a dit qu’il avait pris son mal dans les damnés brouillards du fleuve Flinders ; d’autres prétendent qu’il fut mordu par un de ces sales encornets qui foisonnent dans ces eaux maudites aux mystérieux caprices, et dont le venin, à action lente, se montre impitoyable.

Le timonier Jimmy Cluppins, que trois ou quatre polices du monde recherchaient, a pris sagement le large ; il a pu atteindre Frisco et de là, l’Illinois, où il fait de l’élevage, dit-on.

C’est en 1907, que l’***Einhorn*** fut mis à la chaîne dans l’arrière-port de Sydney, à une très mauvaise place où la surveillance fait défaut. Mais il n’y avait plus rien à voler à son bord, à moins d’aimer les cancrelats géants et les rats bleus.

C’était un bon brick, bien que je lui reproche une corne d’artimon trop longue et trop haute lui faisant une brigantine large et de manœuvre malaisée.

Si je me suis glissé dans le carré, je n'avais pas d'intention malveillante mais, comme je vous l'ai dit, j'ai beaucoup aimé Hauser et j'aurais voulu garder quelque souvenir de lui.

Je ne trouvai rien et je m'y attendais ; toutefois, dans l'armoire-cachette, parmi des débris de vaisselle, je découvris une assiette intacte.

Vous ai-je dit que j'appartiens à une excellente famille qui me donna de l'instruction ? Je n'en tire aucune vanité, mais si je ne le disais, vous ne comprendriez pas comment je reconnus une très belle faïence de Moustiers, avec décor à grotesques, de l'étrange seconde période de la fabrication Clérissy, dont les figurines sont empruntées au peintre flamand Floris ou au merveilleux Callot.

Pourtant, l'image centrale de l'assiette ne devait rien à ces deux artistes, mais me semblait née d'une fantaisie inconnue. Elle représentait un personnage répugnant à grosse tête porcine, habillé d'un pourpoint jaune à larges basques, coiffé d'un chaperon et chevauchant une chimère étique, une caricature de monstre.

J'aurais certes gardé ce délicat souvenir si je n'avais perdu neuf shellings et deux piastres mexicaines au stupide jeu de cribbage. Bloch-Sanderson, le Juif de Shepherd-Lane, me donna une livre de mon assiette, m'en promettant deux autres si je lui apportais le pendant.

Je n'avais pas exploré bien minutieusement l'armoire-cachette et je retournai à bord de l'*Einhorn*.

Il faisait froid et noir et la lampe-tempête qui m'éclairait brûlait d'une mauvaise flamme.

Je ne découvris pas d'autres assiettes de Moustiers, mais une grosse bouteille pansue remplie d'une liqueur qui sentait bon.

Sur les rivages du fleuve Flinders vit une tribu de pêcheurs d'holoturies, des hommes affreusement laids à tête de sarrigue, mais de curieuse industrie. Ils enterrent leurs morts dans des manteaux de plumes qui vaudraient cinq cents dollars à Frisco et fabriquent, à l'aide d'algues et d'airelles lacustres, une boisson fort capiteuse et de goût excellent. Je ne doutai pas d'avoir mis la main sur une ***bottle*** de ce vin du diable que je savourai avec un réel plaisir. Quand je voulus gagner la terre ferme, je me sentis le pied incertain et la tête lourde, aussi décidai-je de m'étendre sur la banquette briquée, qui avait dû maintes fois servir de lit de repos au malheureux Hauser.

Je me réveillai par une aube sinistre et jaune, puant le typhon, secoué comme une barrique lâchée dans une cale.

— By Jove, me dis-je, voilà un bateau qui, pour être à la chaîne, se conduit bien mal.

Je montai sur un pont qui prenait un mauvais angle de bande et je me mis à jurer et à crier de colère et d'effroi.

J'étais en pleine mer !!!

L'***Einhorn*** avait sorti toute sa voilure, jusqu'à sa dernière bonnette, et fonçait furieusement, ses trois focs gonflés de vent, dans la houle et les embruns.

— Quel est le fils de raie qui m'a joué un tel tour ? hurlai-je.

— C'est moi, répondit une voix flûtée.

Et je vis un affreux bonhomme, guère plus haut que trois pommes, assis sur la lisse de bâbord. J'en restai bouche bée.

— Où diable ai-je vu votre vilain museau ? m'écriai-je quand, le premier moment de stupeur passé, je retrouvai l'usage de la parole.

— Ce museau vous a rapporté une livre, gloussa le bonhomme, bien qu'il valût beaucoup plus. Si je n'étais d'excellente humeur, par ce temps adorable, j'y verrais une injure à ma dignité et je vous le ferais payer cher, espèce de morue salée !

Non mais, des fois ! M'entendre traiter de morue salée par une vermine haute comme une botte, qui vous emporte à la mode de Shanghaï dans le vent et la salure, me parut un peu fort. Je m'approchai de lui, poings brandis, quand il éclata de rire.

— Tenez-vous tranquille ou Croppy s'en mêlera ! ricana-t-il.

J'entendis siffler dans mon dos et, me retournant, je me trouvai nez à nez avec la chimère de l'assiette. Seulement elle avait la taille d'un dogue danois et paraissait fort redoutable.

— Bon, dis-je, il y avait une sale drogue dans la bouteille que j'ai vidée et je suis embarqué dans un mauvais rêve.

— Oh, repartit le vilain, n'en croyez rien, il n'y a rien de plus réel au monde que Croppy et moi… Allez, allez, descendez dans le cockpit, mon bel ami, et faites-nous à manger.

Le monstre se mit à souffler de plus belle et il me fallut bien obéir. Contre mon attente, je trouvai la cuisine bourrée

de bonnes victuailles : viandes, graisse, beurre danois et légumes secs dont je fis une galimafrée. J'en avalai une pleine platée et criai par la porte que tout était prêt.

— Servez dans le carré, bougre d'imbécile, cria le nabot, et mettez quatre couverts. Où avez-vous la tête, matelot de malheur, pour ne pas avoir vu que Croppy en a trois ?

C'est vrai, le monstre avait trois têtes, toutes trois stupides et affreuses. De plus, il sentait vilainement le soufre, l'ail et le poisson fumé.

— Bah ! me dis-je, après tout, ce cauchemar n'est pas trop désagréable car le brouet que je viens d'avaler à un goût bien authentique de lard, de lentilles rouges et de curry. Demain, je ferai un pudding à l'arak !

La nuit tomba. Je préparai du café et confectionnai de copieux sandwichs avec du corned-beef, du saumon salé et du biscuit de mer de parfaite qualité. Je découvris sans difficulté un barillet de rhum dont je soutirai une pinte sans attendre l'avis de mes singuliers maîtres de bord.

Le troisième jour de navigation, une île parut à bâbord sous le vent.

Le temps était clair et au beau fixe, la houle régulière ; des cocotiers émergèrent de la mer, immobiles, comme découpés dans le zinc ; deux ou trois requins peaux-bleues éventaient la surface de leurs queues luisantes.

— Fait-on un petit tour à terre ? criai-je. Ce sera facile. Entendez-vous ?

Sans avoir fait de manœuvre, le brick tourna son beaupré vers la passe de l'atoll.

— Faudra diminuer un peu la toile si l'on ne veut pas casser la figure à une douzaines d'infusoires, ajoutai-je de bonne humeur.

Il ne vint aucune réponse.

Je me mis à la recherche du nabot en pourpoint jaune et de son dogue à trois têtes, mais ne les trouvai pas.

Entre-temps l'*Einhorn* avait glissé contre la muraille de corail gris et s'y colla comme à un mur de quai.

Il me fallut un peu temps pour carguer tout ce qu'il y avait de toile dehors, mais, à mon joyeux étonnement, ce fut presque un jeu d'enfant, bien que pareille besogne généralement demande plus de deux bras.

— Écoutez, criai-je, si cela ne vous dit rien, restez cachés, mais moi je veux tâter du plancher des vaches, car le patelin me plaît.

Je connais bien des îles du Sud, et celle où je m'aventurais ne différait pas de celles où j'avais séjourné lors des campagnes de coprah et de trepang auxquelles j'avais pris part.

Les cocotiers étaient hauts, riches et bien soignés ; dans l'eau claire et calme de l'atoll évoluaient les petits mais excellents cabillauds des roches, dont je me promettais de faire ample capture. Au loin, je voyais le fond vert du taillis et les enclaves cirées des palétuviers. Le sol était dur et brillait, comme saupoudré de mica.

— Il doit certainement y avoir un village, me dis-je en suivant un chemin qui me paraissait bien entretenu.

Je parcourus une lieue à travers le taillis, sans en trouver trace, sans même voir une fumée s'envoler dans l'air.

Alors, à un coude brusque, faisant presque angle droit avec la route parcourue, je vis la maison.

Tudieu, on ne se serait jamais attendu à en voir une pareille, plantée sur de solides briques roses, au milieu de cette pouilleuse jungle d'Océanie.

— Voilà une cambuse que l'oiseau Rock a dû chiper dans une bonne petite ville de France, avant de la laisser choir dans ce trou perdu, m'écriai-je. Mais pourquoi m'en étonner ? J'en ai vu bien d'autres depuis le soir où je fis une visite à ce brave ***Einhorn*** ! Voyons, s'il y a du monde là-dedans !

La porte juchée au sommet d'un haut perron de pierre bleue, était entrouverte et donnait sur un hall d'agréable apparence.

Je humai une odeur de maison bourgeoise, faite d'honnêtes parfums de cuisine, de confitures cuites et de tabac d'Espagne.

J'hésitais entre trois ou quatre portes, quand une voix douce et polie m'invita à prendre celle du fond à ma droite.

— Entrez donc, monsieur Grove !

Je m'appelle en effet Nathaniel Grove. Mais de toutes les choses qui me furent inexplicables, au cours de mon aventure, celle d'être ainsi reconnu me parut la plus ahurissante.

— Mon nom est en effet Nathaniel Grove, dis-je en entrant dans un salon rose comme un cœur de grenade.

Dans un fauteuil bas, une cigarette aux lèvres, une jeune dame de bonne mine me souriait.

— Arak-punch, whisky ou champagne de France ? me proposa-t-elle.

— Vous êtes bien aimable, dis-je en saluant. Puisque vous me le demandez si gentiment, je goûterai volontiers de votre champagne.

Un bouchon doré sauta au plafond et on me servit dans une longue flûte en cristal.

— Puisque vous connaissez mon nom, dis-je en m'enhardissant, car la particulière venait de me décocher un clin d'œil un peu polisson pour une dame de bonne éducation, suis-je indiscret en demandant à qui j'ai l'honneur ?

— Appelez-moi comtesse, voulez-vous ? répondit-elle en riant.

— Volontiers, dis-je, en riant plus fort qu'elle, d'autant plus que je suis marquis.

Elle puisa une cigarette dans une boîte d'argent et, d'un geste amical et gracieux, m'en jeta une que j'attrapai au vol.

— Ainsi, dit-elle, c'est vous qui avez chipé l'assiette de Moustiers de ce cher baron de Nuttingen ?

— Oho ! ripostai-je, vous êtes une personne rudement au courant des choses, mais je ne sais rien de votre baron.

— Il a dû vous tenir compagnie pendant quelques jours, ainsi que son fidèle Croppy. Mais je suppose qu'après tant d'années il a dû profiter de votre sottise pour prendre l'air et se dégourdir un peu les jambes ?

— Hum, fis-je, je ne comprends pas très bien. Ensuite vous m'accusez de sottise. Faudra vous expliquer, la petite dame, pardon, comtesse, car je suis assez chatouilleux sur l'honneur et la politesse qui me sont dus.

— C'est juste, accepta-t-elle en remplissant mon verre. Je vous dois des explications. Je m'appelle Jeanne Ardent, comtesse de Frondeville. Ce nom vous dit-il quelque chose, monsieur Grove ?

— Hm, non… à moins que… Je possède quelques connaissances historiques… rapport aux études que m'imposa Cambridge. Il y eut au début du XVI[e] siècle, quelque part en France, à Albi si je ne me trompe, une dame Ardent qui finit sur le bûcher pour crime d'imposture et de sorcellerie.

Elle approuva de la tête.

— Voilà des connaissances qui vous honorent, monsieur Grove. Eh bien, je suis cette dame Ardent, comme vous le dites.

— Bien, dis-je, vous voulez rire, mais j'aime beaucoup la plaisanterie, et celle-ci est à mon goût. J'ai vu, au cours de mon existence, quelques personnes qui, pour s'être obstinées à rester au milieu d'un incendie, furent grillées vivantes. Elles ne vous ressemblaient pas.

— Vous me faites un compliment, dit-elle en me menaçant gentiment du doigt. Pourtant je veux espérer que vous me croyez sincère. Certes, je vous avoue que je n'étais point belle quand, le bûcher refroidi, le bourreau albigeois me tira des cendres. Heureusement mon bon maître en magie noire, le savant Bartholomé Lustrus, par la vertu de puissantes incantations, me rendit la forme convenable que vous avez à présent sous les yeux, monsieur Grove.

— Elle est… réellement plaisante, balbutiai-je, très interloqué.

— Je vous fait grâce d'un long récit, continua-t-elle. L'homme qui m'avait dénoncée aux juges était un mien cousin, le baron de Nuttingen, qui me faisait la cour. Vous le connaissez, monsieur Grove, et me donnerez raison si je dis qu'il était de mine déplaisante, de mauvais caractère et qu'il aurait fait un détestable mari. Mon bon maître Lustrus m'aidant de sa science, je l'emprissonnai pour mille ans dans une assiette de Moustiers.

— Emprisonner dans une assiette ? m'écriai-je.

— Vous ne connaissez pas vos contes de fées, monsieur Grove, sinon vous ne feriez pas une tête pareille. Le grand roi Salomon n'agissait jamais autrement avec les gens qui le gênaient, et même avec les génies ; or, les contes de fées sont construits sur les vestiges de sa terrible et juste sagesse. Donc, j'emprisonnai Nuttingen et lui donnai même un bien vilain gardien en la personne tricéphale de Croppy, que je copiai en plus laid sur la Chimère antique. Ah ! monsieur Grove, quelle impardonnable faute vous avez commise !

— Une faute… moi ?

— En vendant une assiette de Moustiers d'une valeur pareille pour une livre à un méchant regrattier juif. Car vous ne savez pas ce que Bloch-Sanderson de Shepherd Lane en a fait.

— En effet, je l'ignore.

— Il a gratté l'image de Nuttingen et de Croppy, pour y faire peindre, par un habile faussaire, une figure imitée de Callot ! Ce faisant, il a rendu la liberté à mon fameux baron.

Je voulus protester, mais elle m'imposa silence d'un geste autoritaire.

— La première chose que fit mon ancien prétendant fut d'élaborer un rapide projet de vengeance, auquel il gagna le stupide Croppy. Ils firent voile vers cette île où s'abrite ma vie qui, je puis vous le dire, sera très longue encore. Heureusement, avertie par la science de mon bon maître Lustrus, je pus prendre les devants. Hier, Nuttingen et Croppy sont tombés par-dessus bord et les requins en ont fait leurs choux gras, si j'ose dire. Mais ce n'était pas le châtiment que je destinais au baron et, ma foi, je le regrette bien.

Elle me fit reprendre du champagne.

— Ma science m'oblige à être juste, dit-elle tristement, et je dois vous dire que je suis obligée de vous faire payer votre étourderie. Vous devrez, hélas ! prendre la place de cet horrible Nuttingen. Seulement vous le ferez sans Croppy ou une compagnie du genre.

Je me mis à rire, mais à rire…

— Si c'est le champagne qui vous monte à la tête, dis-je grossièrement, je comprends tout… Vous n'êtes pas une sorcière, vous n'avez jamais été brûlée, au contraire, car vous êtes diantrement jolie. Mais aujourd'hui… eh, eh… vous êtes un peu ivre… très ivre même.

— Sacré petit imbécile ! gronda-t-elle.

Une tornade sembla me secouer et… je me trouvai à Sydney, sur le quai de l'arrière-port, en face de l'*Einhorn* qui se balançait tristement au bout de ses chaînes scellées.

Je vous ai raconté un rêve qui, grâce à la petite dame et à son champagne, n'était pas trop déplaisant.

Mais je vous dois cette vérité : j'avais dormi trois jours entiers : ces coquins des rives du fleuve Flinders, avec leur vin d'algues, sont les véritables sorciers de cette histoire.

*

Nathaniel Grove disparaît ici de notre horizon, du moins partiellement.

Il raconta son abracadabrante aventure à Maple Théobald Fitzgibbons, un homme honorable, bien connu dans les plus respectables milieux maritimes de Sydney et même de l'Australie entière.

Fitzgibbons partit en haussant les épaules, tout en ne regrettant pas le prix de quelques verres de whisky.

Mais huit jours plus tard, il se trouva devant la boutique de Bloch-Sanderson.

— Voulez-vous faire une bonne occasion, monsieur Fitzgibbons, cria le Juif, dès qu'il le vit. J'ai dans mon magasin une superbe assiette de Moustiers, avec des figures de Jacques Callot.

» La voici, qu'en dites-vous… ?

— Cela, un Callot, vous voulez rire ? s'indigna Fitzgibbons qui s'y connaissait en belles choses.

Le Juif se pencha sur son épaule et se mit à hurler de colère.

— Qu'est cela ? Il y a quelques jours encore, il y avait là un véritable Callot, et maintenant… Par quelle infernale sorcellerie cet ivrogne de matelot se trouve-t-il peint sur mon assiette ?

Maple Théobald Fitzgibbons reconnut l'image de Nathaniel Grove.

— C'est égal, je vous l'achète, dit-il en réprimant mal son émotion.

Rentré chez lui, il examina son emplette à l'aide d'une puissante loupe.

L'image de Grove était cuite dans la faïence selon le procédé de Moustiers qui, tout en gardant admirablement les contours et les lignes atténue légèrement les couleurs et altère les demi-teintes. Les détails étaient surprenants de netteté et le verre grossissant révéla même la barbe de quatre ou cinq jours du marin.

Mais ce qui frappa, disons même terrifia Fitzgibbons, ce fut l'expression du regard : derrière les croisillons des geôles sans miséricorde, les yeux des prisonniers doivent enclore une pareille désespérance.

— Grove, murmura Fitzgibbons, si je puis faire quelque chose pour vous…

Fut-il victime d'une brève illusion d'optique, due à sa main frémissante tenant la loupe ? Le visage de Grove s'était crispé et ses lèvres avaient remué…

Ici, une ancienne infirmité, en grande partie guérie d'ailleurs, vint au secours de Fitzgibbons : dans sa jeunesse, il avait été atteint de surdité par l'explosion trop proche d'une mine de carrière, et avait appris, à la longue, à lire assez bien les paroles sur les lèvres des gens.

Or, Grove venait d'articuler lentement : Flin-ders…

Ce fut tout, car l'expérience répétée ne donna plus aucun résultat du genre : Nathaniel Grove resta, comme disent les enfants, sage comme une image ; aussi muet que les petites carpes de Chine qui ornaient les bords de l'assiette enchantée.

Fitzgibbons, comme tous ces hommes d'action qui ont fait une rapide fortune dans les placers ou dans les pêcheries, s'ennuyait et ne savait trop comment dépenser ses livres sterling. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour prendre une décision qui le renvoyait sur le chemin de l'aventure.

Morton et Doove, créanciers de feu Hauser, pouvaient disposer de l'*Einhorn* et ne demandaient qu'à récupérer quelques fonds.

Il ne fallut que trois semaines à une équipe de bons ouvriers pour rendre la face au brick, et une autre semaine à Fitzgibbons pour lui trouver un équipage de Canaques et un capitaine. Celui-ci, le gros Bill Tugby, avait quinze ans de cabotage à son actif marin et connaissait bien le golfe de Carpentarie où le Flinders et son tout aussi mystérieux frère, le Leichardt, achèvent leur destinée fluviale.

— Je veux bien remonter quelque peu ce damné fossé, grommela-t-il, et même voir un peu ce qui se passe sur ses bords, car il n'est pas impossible d'en revenir avec une cargaison de nacre ou le contenu d'une poche d'or vierge.

On installa un moteur auxiliaire à bord de l'*Einhorn* et celui-ci prit la mer.

Douze jours plus tard, Fitzgibbons le rejoignit à Townsville et le reste du trajet fut sans histoire.

Quand ils jetèrent l'ancre sur un bas-fond, hors de la barre du Flinders, il faisait une chaleur torride et le gros Bill ne s'emblait guère disposé à risquer son ample personne dans le dingy pour se rendre à terre.

Ce n'est que dans le voisinage du Flinders que se manifeste l'étrange présence des « cigales de mer », ces insectes marins qui n'existent guère mais qui se font entendre par les méridiennes infernales du Carpentarie. Toute l'atmosphère n'est alors qu'une stridulation ardente, forcenée, une frénésie d'élytres en folie, qui vrille le tympan, s'installe dans la cervelle, la taraude, la lime, la perfore de mille dards.

Bill Tugby ne croyait pas aux cigales de mer, mais – et certainement à tort – accusait de cette rumeur diabolique les innombrables requins qui fendaient de leurs ailerons la houle heurtée du Carpentarie.

— Si ce n'est pas une saleté qu'ils vous font, c'est une autre, grondait-il à l'adresse des squales.

Depuis lors, Fitzgibbons s'est souvent demandé pourquoi il alla chercher, dans une de ses malles, l'assiette de Moustiers ; pourquoi il s'était accoudé à la rambarde de tribord pour la regarder au soleil.

Bill, luisant de sueur, fumait sa pipe, le dos contre l'habitacle. Les Canaques dormaient sur la plage d'avant, les jambes repliées, leurs dents blanches ricanant à la folle clarté du jour. Missi, le chat du bord, installé dans le quart de cercle de sa queue, fixait le lointain avec d'énormes yeux jaunes que cette clarté rendait pourtant aveugles.

Soudain, l'assiette glissa des mains de Fitzgibbons et se colla à plat sur l'eau, où elle flotta un moment avant d'opérer un lent gauchissement qui la fit s'enfoncer.

— Dam'… jura Fitzgibbons.

Mais, aussitôt, il frémit d'horreur.

Un cri effroyable monta de la mer, le cri d'un homme frappé à mort.

— Qu'est cela ?… cria Bill en s'élançant.

De nouveau l'appel d'agonie s'éleva, puis fut brusquement coupé. À l'endroit où l'assiette venait de disparaître, Fitzgibbons vit un énorme fuseau gris foncer entre deux eaux.

Il entendit un craquement bref et presque aussitôt une énorme tache d'un rouge sale s'épanouit à la surface de la mer.

— Par les diables de l'enfer ! rugit Bill Tugby. Le requin vint de happer un homme !

Il jeta des yeux hagards sur le pont, où les Canaques se réveillaient.

— Ah ça… il n'y a pourtant aucune de ces gueules de muscades qui manque ! s'écria-t-il. Que je reste pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive si j'y comprends quelque chose ! Et vous, monsieur Fitzgibbons ?

Maple secoua lentement la tête.

Le soir, Bill Tugby remonté sur le pont, il resta seul dans le carré.

— Que suis-je venu chercher ici ? murmura-t-il… J'ai certainement voulu tirer le pauvre Nat Grove de sa singulière captivité, mais comment ?

Il ne le disait pas, mais devant ses yeux, hors d'un taillis d'euphorbes et de lauriers roses, surgissait une maison bourgeoise aux chambres fraîches et ombreuses. Il traversait un hall, poussait une porte, pour entendre une voix accueillante lui proposer du champagne de France.

Au matin, les jurons de Bill Tugby le tirèrent de son sommeil hanté de cauchemars.

— Si ce n'étaient que les cartes, je dirais qu'elles ont été faites par des ignares et des marins empaillés, mais je connais le Carpentarie comme ma poche, et voilà…

Le gros homme resta à court de mots pour désigner une île qui venait de surgir à bâbord sous le vent.

— Il n'y a pas d'île ici… Il n'y en a jamais eu. Certes, le Flinders n'en est pas à sa première blague, mais il n'a jamais fabriqué des îles… et une pareille encore, car elle est un peu là, il me semble ! Même la Grote Eilandt n'est que de la pelure de banane en comparaison.

Fitzgibbons vit les hauts cocotiers se dresser, d'un noir bleuté sur le fond laiteux du ciel matutinal.

Dans le champ de sa lunette, il découvrit les enclaves noires des palétuviers et un bout de route brillante comme saupoudrée de poudre de diamant.

— Et un atoll encore, se lamenta Bill Tugby, alors qu'il n'y a pas assez de corail dans le voisinage pour faire des pendants d'oreille à une négresse ! Je vous le dis, monsieur Fitzgibbons, il y a quelque chose de pas chrétien là-dedans.

Il tira d'énormes nuages de fumée de sa pipe et se calma un peu.

— Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que le Flinders fiche le coup de bambou à ceux qui l'approchent par son estuaire, conclut-il.

Fitzgibbons fit jeter l'ancre et on trouva un fond de sable à quinze brasses, ce qui fit de nouveau jurer Tugby.

— Du sable à quinze brasses avec un atoll devant le nez !… Cela suffit pour vous ouvrir les portes de Bedlam. Enfin, on aura tout vu dans le Carpentarie, bien qu'aujourd'hui il ait un peu exagéré à mon goût. Nous piquons dans l'atoll, monsieur Fitzgibbons ?

— Nous attendrons encore un peu, décida celui-ci.

Il resta toute la journée les yeux rivés à ses jumelles, s'attendant à voir l'île s'évanouir comme un mirage.

Elle n'en fit rien, et sa magie était celle de toutes les îles du Sud, par un ciel sans nuée et une mer de saphir mouvant.

Le soir la dota des couleurs d'une lampe chinoise et la nuit lunaire en fit une féerie d'argent et de velours.

— Alors ? demanda Bill Tugby, quand l'aube ouata de brumes légères la mince ligne de brisants.

Fitzgibbons sursauta, comme si on le tirait d'un rêve immense.

— On s'en va, dit-il à voix basse. Faites donner le moteur, Tugby, et si nous trouvons du vent, n'épargnez pas la toile.

— Bon, dit le gros Bill, sans plus regarder l'île.

Les cocotiers descendirent dans la mer, les banderilles des brisants jetèrent quelques flammes blanches sur l'horizon ; l'île disparut.

LE CIMETIÈRE DE MARLYWECK

La longue pipe en terre de Gouda, bourrée de bon tabac de Hollande, fait « peuh… peuh… » et, sans se lasser, laisse monter des ronds dans l'air tiède de la chambre.

Dans la pièce, les odeurs sont excellentes et trahissent la présence de muffins beurrés, d'œufs frits, de lard, de thé et de confitures de framboises.

La rue est grise et silencieuse, les rideaux de mousseline passent ses formes, mouvantes ou non, au tamis fin, mais je ne m'en soucie guère ; à la rue, je préfère mon petit jardin qui ferait la calme joie d'un géomètre, à cause de son quadrilatère parfait, clôturé de murs nets, et de ses sentiers tracés au cordeau.

La fin de l'automne l'a dépouillé de son mystère, mais trois sapins et un mélèze autoritaire y entretiennent une richesse verte, avec ce bel entêtement d'arbres qui ont partie liée avec l'hiver.

Mon voisin, le révérend Higbee, dit que je suis un homme heureux parce que solitaire.

Devant ma table odorante, le serviable rougeoiement de la salamandre dans mon dos, plongé dans l'ouate subtile de la fumée de ma pipe, je donne raison à Higbee.

Sur le trottoir d'en face, persiste un peu du verglas de la nuit ; Mr. Byslop, le marguillier, passe, glisse et s'étale.

Je ris, je prends une ample gorgée de thé et je me sens tout à fait heureux : je n'aime pas Mr. Byslop.

D'ailleurs je n'aime personne, je suis un bon vieil égoïste et mes aises sont ma loi ; mais si je faisais quelque exception à ma complète indifférence envers le reste du genre humain, ce serait en faveur de Peaffy. Peaffy a six pieds de taille, est maigre comme un fil ; sa tête est toute petite, trouée de petits yeux porcins et d'une bouche ridiculement ronde. Ne parlons pas de son nez, car je ne puis donner ce nom à une minuscule boule de chair rouge, plantée de guingois entre ces yeux et cette bouche.

Peaffy porte une redingote d'une longueur effarante et un gilet invraisemblable dont, un jour de grande attention, j'ai compté les boutons : il y en avait quinze, exactement, des boutons étranges ressemblant à des ventouses de seiche.

Quand il pleut ou qu'il fait froid, il se couvre d'un ulster jaune qui a tout l'air d'une guérite en toile.

Peaffy a des doigts longs et coniques dont il se sert pour frapper les objet creux et leur arracher de douloureuses résonances ; je suppose que ces objets ainsi traités doivent souffrir, bien que nous leur refusions tout pouvoir sensoriel.

Mon unique ami – oh ! voilà un mot bien osé pourtant – m'emprunte assez souvent de l'argent, pas beaucoup en vérité, et ne me le rend jamais. Je ne lui en garde pas rancune, car je lui suis redevable d'étranges et bien bonnes émotions : Peaffy est un chasseur de mystères et il me laisse jouir de ses extraordinaires découvertes. C'est grâce à lui que je fis la connaissance du Bonhomme Pluie, ou du parapluie errant, un énorme « paraverse » en coton vert, qui se promenait

tout seul, sans que personne le tînt, sur les terrains vagues de Putney Commons.

— Si, par mégarde ou rare audace, on s'y abritait, on disparaîtrait à jamais dans le sol, affirmait Peaffy.

Un soir que je suivais le parapluie solitaire, une pauvresse me demanda l'aumône.

— Voici une demi-couronne, lui dis-je, mais va voir qui se trouve sous ce parapluie et viens me le dire.

Elle obéit : je vis un peu d'eau et de sable jaillir du sol et le Bonhomme Pluie continuer son chemin tout seul dans Putney Commons ; j'étais très content, car cela me démontrait que ma confiance en Peaffy n'était pas mal placée.

Une autre fois, il me conduisit vers le grand mur, lisse comme une tôle, qui contourne une partie de Bricklayers Park.

— Voyez donc, dit-il, ce mur n'a ni portes ni fenêtres. Pourtant, en certains soirs, s'y ouvre une fenêtre carrée.

Un soir, en effet, je la vis briller d'une triste lumière rouge, mais je n'osai m'en approcher pour voir ce qu'il y avait derrière.

— Vous avez bien fait, déclara Peaffy, vous auriez eu la tête coupée.

Ce matin, j'avais le sentiment du parfait bonheur, quand trois coups secs firent vibrer les carreaux et une ombre démesurée tomba sur l'écran de mousseline.

— Ah ! Peaffy, dis-je, voulez-vous boire du thé et grignoter un *scone* bien beurré ?

Son doigt dessina des arabesques dans l'air et se braqua dans une direction définie : Peaffy préférait un verre de mon vieux sherry, dont je suis fort avare pourtant.

Mais j'étais réellement de bonne humeur ce jour-là, et je remplis deux grands verres de ce vin généreux.

— Maintenant, racontez-moi quelque chose, demandai-je.

Peaffy fit sonner le bois de la table.

— Je ne raconte jamais, dit-il, je fais toucher les choses du doigt. Je vais vous conduire au cimetière de Marlyweck !

Mon verre trembla dans ma main.

— Ah ! Peaffy, m'écriai-je, si c'était vrai… mais cela ne peut-être. Souvenez-vous de notre promenade à Wormwood Scrubbs… Il n'y était pas.

— Il n'y était plus, rectifia Peaffy d'une voix sombre.

— Soit, je veux bien le croire. Nous avons poussé alors jusqu'au fond de Paddington, par un soir affreux, Peaffy. Je me suis très enrhumé alors, et le cimetière…

— Disparu un peu avant notre arrivée ; cela j'en suis certain, car j'ai vu l'immense plaine noire et vide.

— Dont je n'ai pas voulu m'approcher. Cela m'avait tout l'air d'un gouffre béant. Sait-on jamais avec ce coquin de cimetière !

— Sait-on jamais ! répéta rêveusement Peaffy. Mais aujourd'hui il ne m'échappera pas si facilement, car je m'y rendrai en plein jour.

— Et je le verrai enfin ? demandai-je.

— Et vous y entrerez, déclara solennellement mon ami. Je ne lui donnerai pas l'occasion de se cacher sous la terre comme une taupe ou de filer en l'air comme un oiseau. Non, non, je tiens le cimetière de Marlyweck !

La salamandre, dans mon dos, ronronnait comme un chat ; il y avait encore une pile de rôties sur l'assiette chaude et le vin devint une aventurine liquide, piquée de petits soleils ; quant à l'ulster de Peaffy, il luisait comme un ventre de limace et accusait le ciel et la rue.

Ma pipe de Gouda varia son sempiternel : « peuh… peuh… » pour me souffler parmi ses anneaux de fumée : « reste… reste ».

— Venez, s'impatienta Peaffy. Il y a pas mal de chemin à faire. Heureusement, un tram pourra nous y conduire aujourd'hui.

Nous prîmes le tram dans une vilaine rue traversière de Bermondsey que je connaissais quelque peu, mais où jamais je ne vis de tramway. C'était une sale petite voiture à traction chevaline, ce qui m'étonna fort, et j'en fis la réflexion à Peaffy.

— C'est par autorisation spéciale de l'alderman Chippernut, déclara-t-il. Et il demanda deux billets pour Marlyweck au conducteur.

Celui-ci était bien le plus curieux bonhomme que j'eusse jamais vu, et cela aussi je ne pus le cacher à mon ami.

Il approuva vivement en branlant du chef.

— Que pensez-vous d'une licorne ou d'un carabe doré ? demanda-t-il. Le mieux pourtant est de faire semblant de ne pas le remarquer, on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec de pareils individus.

Le conducteur accepta notre argent, cracha dessus et le fourra dans sa bouche, puis, sans se soucier de son cheval, il s'installa sur la rampe de la plate-forme et se mit à tirer sur son nez, l'allongeant comme une trompe.

Le tram filait bon train, mais je ne pouvais me reconnaître dans son itinéraire.

Il traversa Marylebone dans toute sa longueur et l'instant d'après il se lança à toute allure le long de Clapham Road.

Je reconnus Marble-Arch, Saint-Paul's et, quelques secondes plus tard, les sales quais de Limehouse. Je crois même avoir entrevu le mail devant la mairie de Kingston au moment où nous entrions dans la cour de Charing Cross, bien que douze milles, sinon plus, les séparent. Peaffy ne semblait guère attacher de l'importance à des choses aussi ahurissantes ; il avait tiré une poignée de gros sous de sa poche et les jetait une à une à travers le guichet de la portière à notre conducteur, qui les attrapait entre ses dents hideusement jaunes.

Tout à coup il cessa ce jeu ridicule en s'écriant :

— Nous voilà sur le bon chemin !

Ce bon chemin était une immense vastité argileuse, d'un jaune rance, sur laquelle une lourde pluie oblique tombait avec un bruit mat ; l'horizon était noyé de brumes et de fumées vaines, et nulle part je ne vis trace d'habitations.

Notre conducteur avait cessé ses incompréhensibles gamineries et s'occupait de son cheval et de ses rênes ; je vis que je m'étais bien trompé en lui prêtant d'étranges ressemblances, car il m'apparut comme un petit homme maussade et souffreteux.

En effet, il se retourna plusieurs fois pour se plaindre de son estomac et de son foie et nous demander si les pilules Merrybingle possédaient bien la vertu que la réclame des journaux leur prêtait. À ce moment, bien que rien dans le paysage ne m'y autorisât, je crus que nous étions quelque part à Slootershill et je m'en ouvris à Peaffy. Il s'amusait à casser des noisettes qu'il tirait de la poche de son ulster, et il haussa les épaules avec indifférence.

— Slootershill ou la terre de Van Diemen, que nous importe ? Le principal est que nous tenons le cimetière de Marlyweck !

— Voilà ! cria tout à coup le conducteur. La voiture ne va pas plus loin, et soyez à l'heure pour le retour.

— Il n'y a donc pas d'autre tram ? demandai-je.

Il me regarda gravement et se mit à compter sur les doigts.

— Dans cent deux ans, exactement, et encore faudra-t-il tenir compte de la lune pleine, dit-il. Allez, dépêchez-vous, nous parlerons encore un peu des pilules Merrybingle quand vous serez de retour.

Déjà Peaffy me précédait sur un sentier rocailleux entre deux ruisseaux remplis d'une eau courante, bruyante et torrentueuse.

— Aha ! rugit-il, le voilà !

Devant nous un énorme mur d'un gris de fer barrait l'horizon de formidables conifères et des buis arborescents dépassaient son faîte hérissé de hallebardes, je vis même des croix géantes se détacher sur la nue.

— Il n'y a qu'une maison dans le voisinage et c'est une taverne ; il est de bon ton de s'y arrêter et d'y prendre une consommation. Mais rassurez-vous, la boisson y est bonne et la nourriture copieuse.

Je vis une haute et étroite maison jouant au cavalier solitaire sur l'immensité argileuse. On eût dit une tranche découpée dans un vaste pâté de bâtiments et laissée là, pour l'appétit d'un mangeur de pierres. Peaffy poussa la porte et nous entrâmes dans une salle claire et haute, chauffée par un excellent feu de bois et de charbon de terre. Les murs étaient recouverts de curieuses mais fort belles fresques en grisaille argentée ; dans l'une d'elles, je crus reconnaître l'île de la Mort de Boecklin et je le dis à mon compagnon.

Il fit la grimace et secoua la tête.

— Que non, mon ami, c'est le plâtre qui s'écaille et le reste est le fait des limaces qui doivent être nombreuses en ce lieu : mais je ne refuse pas une âme d'artiste aux limaces, il s'en faut de beaucoup !

Mon attention se détourna de ces curieux mirages, pour s'attacher avec admiration au buffet et au comptoir.

Toutes les liqueurs du monde s'y trouvaient, bariolant l'espace, dans un insolent triomphe de couleurs.

— Il y a du fromage, du bœuf et du mouton froid, du saumon salé, du jambon fumé et des bananes confites !

s'écria Peaffy. Mais je me contenterai d'un grog bien épicé. Holà !… Quelqu'un !

Ce quelqu'un apparut brusquement, comme jailli du sol.

C'était un tout petit homme, pas plus haut que cinq pieds, tout rond, tout gras, tout luisant. Son gros ventre inspirait la confiance, mais son crâne de lune, où luisaient deux yeux verdâtres, n'avait rien d'attrayant.

— Ah ! messieurs, cria-t-il d'une voix de petite fille, vous êtes les bienvenus. Je vous servirai tout ce que vous voudrez !

En parlant, il ouvrait une formidable bouche noire aux ternes canines.

Je bus du Kummel glacé, du cherry-brandy danois, du genièvre de Hollande additionné de menthe verte.

— C'est le moment ou jamais d'aller faire un tour au cimetière, me souffla Peaffy… Allez-y, la grille d'entrée est à vingt pas.

— Et vous-même ?

Il secoua la tête.

— Impossible. Je vais m'en tenir à ce grog au rhum qui est honorable.

Je me retrouvai seul sous la pluie, devant une grille majestueuse, aux insignes funéraires.

Une chaîne de sonnette, agitée d'un lent mouvement de va-et-vient, attira mon attention et je lus un écriteau aux lettres en relief :

« Sonnez trois fois pour le gardien. »

Je le fis et, au loin, j'entendis un carillon grave s'élever dans le silence du champ des morts.

Une fois, deux fois, trois fois.

Un lapin blanc bondit entre les barreaux de la grille, se mit sur son séant, frotta son museau de ses pattes et me regarda de ses yeux rouges, puis il s'en fut.

Personne d'autre ne vint et, une fois de plus, je tirai la chaîne, une fois, deux fois, trois fois.

La grille grinça et s'ouvrit, comme si le vent l'avait poussée ; un petit coq Bantam, amputé d'une patte, sortit à cloche pied, lissa ses plumes, me menaça un instant du bec et disparut.

— Bon je me passerai de gardien, puisque la porte est ouverte, dis-je.

Je me trouvai sur une vaste pelouse verte, entouré de pierres tombales et de puissants monuments funéraires.

— Voici un cimetière bien peuplé, me dis-je, mais il ne diffère pas beaucoup de ce que j'ai vu dans le genre. Pourtant ce lascar de bronze, que j'entrevois entre les ifs, n'est pas des plus ordinaires.

Mes regards avaient été attirés par une lourde statue verdâtre, d'une taille double d'un homme ordinaire ; le personnage tenait un sablier monstrueux et s'accoudait à une haute dalle funéraire.

— Tu n'es pas beau, dis-je, mais tu es grand et fort et tu dois avoir du poids.

Je ne sais quel cataclysme ou quel sournois travail des intempéries avaient mutilé le visage du symbolique gardien de mausolée, mais c'était vraiment du vilain ouvrage, car la face sombre, mangée de vert-de-gris, ricanait hideusement.

Sur la dalle, je lus un nom : ***La famille Pebblestone***. – Les Pebblestone devaient être des gens à la bourse dorée, pour s'offrir un pareil toutou d'outre-tombe, me dis-je ; et je m'assis sur la dalle pour fumer une pipe, car l'air était particulièrement froid et humide.

Devant moi, barrant la pelouse, se trouvait une véritable haie de stèles et de fûts tronqués ; au-delà, je voyais une sorte de large névé dans lequel je crus reconnaître un champ de tombes d'enfants.

— C'est meublé comme pas un ! répétai-je ; et je me mis à fumer avec grand plaisir.

À ce moment, je me sentis frôler le dos.

Je me retournai et je constatai avec un peu d'étonnement que la statue de bronze se trouvait plus près de moi que je ne l'avais pensé.

De plus, je vis que l'homme de bronze serrait une formidable faux dans la main, alors que je ne lui avais vu tenir qu'un sablier.

Je me souvins alors que la faux accompagne toujours l'horloge à sable et je m'accusai d'être mauvais observateur. Je tournai le dos à la statue et découvris un nouveau sujet d'étonnement.

La haie de stèles et de fûts tronqués s'était sensiblement déplacée vers ma droite et se dressait entre moi et la grille ;

quant au névé des enfants, il semblait ondoyer en une mer lente et livide et gagner, lui aussi, l'issue du cimetière.

Je me levai et constatai avec un peu d'effroi qu'en faisant ce mouvement, j'avais dangereusement frôlé la faux de fer.

— Diable, me dis-je, en voyant que le tranchant de cet engin était diantrement net, on ne devrait pas laisser de pareils joujoux aux mains de bonshommes, même s'ils sont en bronze.

Je me dirigeai vers la sortie, mais à présent je devais me rendre compte que ma vision ne me leurrait en rien : stèles et fûts se dressaient sur mon chemin de retour ; quant au cimetière des enfants, il semblait le plus acharné à me barrer la retraite : il avançait visiblement, dans un mouvement de reptation de plus en plus accéléré.

Je pris le pas de course et j'arrivai à la grille au moment où un bout de colonne de marbre rouge se jetait devant moi comme un gros python acéphale. Je l'évitai d'une largeur de main et gagnai la grille ; elle claqua derrière moi avec un bruit féroce, et, en me retournant, j'eus l'étrange vision du colosse de bronze, agrippé d'une main aux barreaux et brandissant sa faux, avec une rage hideuse à voir.

En quelques bonds, je gagnai le seuil de la taverne.

La porte était fermée et je me mis à frapper avec frénésie sur le carreau en appelant Peaffy.

Derrière la vitre, parut le crâne de lune et les yeux verts du tavernier.

— Il est parti ! cria-t-il de sa voix de fausset.

— Je veux entrer !

— Vous n'entrerez pas ! hurla-t-il. Allez-vous-en !

— Non, je ne m'en irai pas avant d'avoir dit ce que je pense de votre sale cimetière, m'écriai-je avec une colère soudaine.

Il ricana et tout à coup me fit un pied de nez.

— Que dirait le monde, continuai-je, s'il savait qu'il est gardé par un lapin blanc ?

— Un… lapin blanc ? fit-il avec un vilain hoquet ; et son regard vert chavira.

— Et un petit coq Bantam à une patte. Hé, hé… qu'en dirait-on dans le monde ?

Sa grosse figure était toute blême, quand elle se colla contre la vitre.

— Dites… fit-il avec effort, si je glisse vingt livres sous la porte, pourrai-je compter…

— Sur rien du tout, sale bonhomme !

— Cent livres !

— Non !

Le crâne de lune enfla de fureur et de désespoir.

— Laissez le cimetière en paix, rugit-il, sinon il ne vous laissera pas la paix, à vous… m'entendez-vous !

Et la vitre n'encadra plus qu'un espace noir, vide de formes.

Au loin, une sirène aiguë beugla : je vis le petit tram à cent yards de là, et son conducteur me faisant des gestes frénétiques.

— On part ! On part !

Je partis, sans Peaffy.

La voiture roulait et tanguait comme un sloop dans la tempête et mon cœur se souleva comme s'il était aux prises avec un atroce mal de mer ; je luttais encore contre cet ignoble malaise, quand je fus jeté sans ménagement sur le pavé, à une toise de la pompe d'Aldgate, contre l'échoppe d'une marchande de marrons qui me traita d'ivrogne, de polisson et de plus vilains noms encore.

*

Je ne revis pas Peaffy et j'en fus fort marri, car il me devait bien des explications au sujet du cimetière de Marlyweck.

L'hiver était venu et je me cloîtrai dans ma bonne maison chaude et agréable ; j'allais y retrouver ma paix ancienne, quand le malheur fondit sur moi de la façon la plus formelle.

Je fumais ma pipe, je buvais un bishop fort bien conditionné et je terminais la lecture d'un livre plaisant, quand j'entendis une rumeur inattendue s'élever dans le jardin.

C'étaient des bruits sourds et lents, comme font les paveurs qui travaillent le sol avant d'y poser les cubes de grès des pavés.

Les nuages étaient bas, mais le premier quartier de la lune apparaissait par intervalles, entre deux bancs de nuées.

Je collai mon visage contre un des carreaux et alors, au milieu de la pelouse gazonnée dont je suis si fier, je vis se dresser une stèle rouge. Ah ! je la reconnus… C'était le bout de la colonne qui avait failli me briser les jambes au sortir du cimetière de Marlyweck !

La stèle se dandinait grossièrement, à la manière d'un matelot ivre, mais l'ignoble chose n'était pas seule ; autour d'elle se glissaient, comme de singulières méduses, les petites pierres tombales du cimetière des enfants.

Toutefois ce ne fut pas la peur qui domina mes sentiments ce soir-là, mais la colère ; j'aimais la bonne ordonnance de mon jardin, et, de le voir en proie à ces monstruosités de marbre et de granit, mon sang ne fit qu'un tour.

Je possède un gros revolver et les balles en sont puissantes. Par six fois, il tonna dans la nuit tranquille, et la vision s'évanouit. Mais le lendemain, je trouvai ma pelouse défoncée, mon mélèze déraciné, mes sapins en copeaux, et de larges éclats de granit rose parsemant le jardin.

En sus de cela, j'eus fort à faire pour obtenir de mon voisin Higbee qu'il ne porte pas plainte contre moi pour tapage nocturne.

*

J'ai revu Peaffy ; il portait un ulster neuf et un chapeau montant qui faisait de lui un géant digne de la foire aux pains d'épices. Je m'élançai vers lui, mais il se glissa dans la foule comme une couleuvre et disparut au moment où je faillis être happé par un cab tournant le coin.

Le démon !… Je compris sa soudaine richesse : il s'était laissé tenter par les offres du hideux petit homme à crâne de

lune, et m'avait laissé en holocauste à la rancune de ce mystérieux coquin et de ses singuliers complices.

Je délaissai les délices de mon home pour partir à la recherche de mon fidèle ami, et finis par le découvrir une deuxième fois, au moment où il entrait dans une pâtisserie de Battersea Row. Je le saisis par un pan de son nouvel ulster.

Le vêtement se déchira avec un bruit aigre et un large lambeau d'étoffe me resta entre les mains, mais Peaffy s'échappa et je ne le revis plus.

*

Un soir, aux approches de la Noël, au moment de baisser les stores, je vis, dans la pénombre du crépuscule, un objet grêle glisser le long du mur d'enceinte de mon jardin, et je reconnus l'horrible faux. Elle raclait de temps à autre les tuiles vernies du faîte, et soudain elle s'évanouit.

Un instant plus tard, une formidable face d'ombre regarda au-dessus du mur : celle de l'homme de bronze.

Et alors je vis qu'il avait des yeux : deux immenses yeux d'ambre liquide, deux atroces prunelles de nocturne qui fouillaient la nuit.

*

C'est fini.

Il est dans la maison.

La porte a éclaté comme sous l'assaut d'un bélier antique, des briques ont croulé.

Les marches de l'escalier gémissent, se brisent comme des branches sèches. Tout à coup, le bruit cesse ; sur la maison descend une paix étrange et terrible.

Qu'est cela ? Clic… clac… clic… clac… Un bruit de pierre qui heurte le fer…

… Ah ! *il* aiguise sa faux…

LE DERNIER VOYAGEUR

En casquette quadrillée, dans un over-coat qui avait l'âge de John n'était plus l'imposant waiter de l'« Océan Queens Hotel » ; il était redevenu, pour les sept mois de morte saison balnéaire, le simple quincailler de Humberstreet de Hull.

M. Buttercup, le propriétaire de l'hôtel, lui tendit une main cordiale.

— À l'année prochaine, mon vieux John ; je compte rouvrir l'établissement le quinze mai.

— Si telle est l'intention de Dieu, oui, dit John en vidant gravement le whisky d'adieu que son patron venait de lui verser.

Un grondement mécontent de forte marée emplissait l'air terni de brumes basses.

— La saison est bien finie, dit John.

— Nous sommes les derniers, les tout derniers, ajouta M. Buttercup.

Une dizaine de silhouettes, courbées sous d'informes charges, gravissaient la côte, qui semblait joindre à la digue, la toiture chinoise de la microscopique gare dallée comme une cuisine hollandaise.

— Les Stalker s'en vont, remarqua John. Le gardien du môle leur a dit qu'il y aurait de la neige aujourd'hui.

— De la neige, s'indigna M. Buttercup, mais nous sommes à peine en octobre !

John regarda le ciel oxydé par les brouillards salins ; des vols d'échassiers y menaient de monômes chagrins.

— Ils dépassent les marécages, dit-il, cela ne vaut rien quand ils font cela.

Un oiseau d'une grande blancheur passa en une orbe rageuse – « Snow – Snow » – cria-t-il.

— Vous entendez ? dit John qui voulut rire.

— Mais de la neige, voyons !… De la neige ! dit Buttercup. Puis il ajouta, philosophe :

— Et après tout, qu'est-ce que cela peut me faire ?

Demain, les camionneurs viennent chercher les meubles qui n'hivernent pas ici, et après-demain je serai à Londres.

John voulut à son tour trouver une solution minorative à la solitude de son patron, mais il n'y réussit pas.

— Qu'est-ce que cela fait ? approuva-t-il après une minute de vaines pensées.

Au loin, un marteau pianotait fiévreusement sur du bois.

— Ma parole, s'étonna M. Buttercup, il y a Windgery qui s'en va également. Écoutez il cloue les volets de sa villa.

— Mais alors, remarqua John, vous êtes seul, tout à fait seul ; une fois de dernier train parti, le chef de gare descend au village.

M. Buttercup eut un haut-le-corps : Seul !

— Voilà ce qu'on gagne à faire la saison dans un nouveau trou de l'Est, ronchonna-t-il, au lieu de s'établir à Margate ou à Folkestone.

— Mais les affaires n'ont pas été mauvaises, protesta doucement John, en tapotant la poche où dormait son portefeuille.

— No-on, concéda M. Buttercup.

Une locomotive siffla derrière l'horizon en une plainte ténue comme un fil.

— Le train s'amène, dit John. Allons, au revoir, M. Buttercup.

— Oh ! vous avez le temps, prenez donc encore du whisky.

— Un dernier verre alors, M. Buttercup ; à mon âge on ne court plus après les trains.

M. Buttercup resta seul, dans le hall vide et obscur ; le marteau ne résonnait plus au-delà de la route.

Il vit lentement fondre, sous les eaux montantes, les châteaux de sable que les enfants de Stalker avaient construits au matin, sans joie, sur la plage solitaire et venteuse.

— Fîî-ni – Fîî-ni – grinça une bécassine tournoyante, qui s'enfuyait d'un étang voisin.

— La saison, la saison, compléta M. Buttercup, qui voulut montrer aux douze fauteuils en rotin qu'il avait encore le cœur à la plaisanterie.

Mais ni la bécassine, ni les douze fauteuils ne se soucièrent de son vaillant état d'âme.

Il vit alors, sur la côte de la gare, un homme qui courait avec désespoir.

Un appel de la locomotive fouetta le retardataire ; il courut plus vite, faisant des gestes de pantin malheureux.

M. Buttercup gloussa de plaisir.

— M. Windgery manque le train, dit-il. Ah ! ah ! est-ce assez plaisant ?

La sonnerie du téléphone l'enleva à cette joie bourgeoise. C'était l'employé de la centrale électrique qui l'avisait qu'on allait couper le courant, la saison étant finie.

— Mais je suis encore ici, moi, protesta M. Buttercup.

— Vous allez continuer la saison à vous tout seul alors ? se moqua la voix de l'employé.

— Je fais ce que je veux, se fâcha l'hôtelier.

— Pour sûr, mais nous aussi. C'est idiot, hein, de ne pas laisser tourner une dynamo pour votre lampe de poche ?

— Lampe de poche ! Lampe de poche ! hurla M. Buttercup, qui avait placé des guirlandes lumineuses dans la salle à manger.

— Eh ! oui, lampe de poche, pantoufle !

Une autre voix se mêla à leur conversation, celle du chef de gare.

— Allô ! Allô ! les communications téléphoniques sont finies. On ferme le bureau de la gare et du télégraphe.

— Il veut couper le courant, s'indigna M. Buttercup.

— M'est-égal, grogna l'homme du rail. Il n'y a pas de service de nuit ici, et d'ailleurs la gare est éclairée à l'acétylène ; allons, moi aussi, je coupe.

M. Buttercup perdit un peu de son beau flegme de propriétaire d'hôtel et il compara ses deux interlocuteurs à des ustensiles hygiéniques.

— Mossieu, hurla le chef de gare, vous osez insulter un fonctionnaire, vous, un marchand d'eau chaude !

— Poisson ! Morue salée ! Appât de congre ! renchérit l'électricien, qui passait ses dimanches à la pêche.

Un copieux dictionnaire, noir d'injures, fut encore feuilleté d'un bout à l'autre du fil ; puis les deux préposés se mirent à l'unisson pour inviter M. Buttercup à vider ces lieux maritimes pour rejoindre Londres ou l'enfer, s'il ne voulait pas voir son pantalon de flanelle blanche botté par des brodequins de belle pointure.

L'infortuné entendit encore l'électricien proposer au railwayman, de chauffer un train spécial pour venir le prendre, avec quelques instruments convenables, afin de découper cette canaille d'hôtelier ; puis le chef de gare regretta vivement de n'avoir aucun matériel roulant à sa disposition, et enfin les deux compères tombèrent d'accord sur un rendez-vous prochain, dans une auberge amie, où l'on trouvait de la bonne ale, du whisky merveilleux et une ample friture de poissons.

M. Buttercup cueillit une des deux torsades de stéarine verte qui ornaient le piano, improvisa un bougeoir avec une bouteille à limonade et, mélancoliquement, se versa un autre verre de whisky.

Un chapelet de nacre pâle s'égrenait encore aux derniers doigts de lumière de l'ouest.

Avec des pans de dunes et des loques de brouillard, l'ombre construisait alentour des temples hypèthres.

La flamme de la bougie verte vacillait d'angle en angle, montrant, de la pointe, les ombres les plus redoutables qui s'étaient installées en tapinois dans le hall.

Quelqu'un alors poussa la porte, et, avec un soupir, s'affala dans un des fauteuils en rotin.

*

M. Buttercup le regarda avec incrédulité.

Au fond, il le prenait pour une de ces ombres qui maintenant se mouvaient sans gêne dans le hall vide ; mais un nouveau soupir, plus douloureux, lui démontra que c'était bien un homme qui avait accaparé le fauteuil.

La bougie ne lui permit de le reconnaître qu'à deux pas.

— Monsieur Windgery ! s'écria le commerçant rassuré. Ben en v'là une surprise !

Il en oublia son langage obséquieux et correct d'hôtelier modèle.

— Je vous ai vu aller à la gare.

— Manqué le train, haleta l'homme.

— Vous avez bien couru pourtant, je l'ai vu. Mon Dieu, comme vous êtes hors d'haleine.

— Poitrine, souffla l'homme – très mauvaise – poumons attaqués… voulais partir… neige.

— Encore ! Mais il ne neigera pas, je vous le dis moi !

Pour toute réponse, M. Windgery étendit une main diaphane vers les fenêtres assombries, et l'hôtelier vit de menus flocons grèges voltiger dans le soir.

— Bah ! murmura-t-il. Bah ! Et puis après ?

— Pas bon pour moi, se plaignit le malade.

— Je vous reconduirai chez vous, dit M. Buttercup.

L'autre secoua la tête.

— Inutile, dans la villa tout est vide ou sous clef. Je resterai ici, si vous avez une chambre et un peu de thé chaud.

— Mais comment donc ! s'empressa M. Buttercup, tout à fait revenu à ses fonctions d'hôte à gages. Souperez-vous ? Il y a encore du bœuf froid, une tranche de pâté, des conserves de poisson et du fromage autant que vous voudrez.

— Merci, du thé bouillant et deux larmes de vieux rhum, si vous voulez bien.

— Cela me donne de la compagnie, dit M. Buttercup, de bonne humeur. Figurez-vous que j'étais tout seul dans la station balnéaire, tout le monde était parti – vous le dernier. N'avoir personne à qui parler par une nuit d'octobre, à cent pas de la mer qui meugle, et n'avoir que des fanfares d'oies sauvages pour toutes voix vivantes autour de soi, c'est bien le pire châtiment pour un homme honorable.

Mais le compagnon était aussi morose que la nuit même. M. Buttercup le vit, avec effroi, rougir son mouchoir de larges crachats ; seulement, dans la basse lueur de la

bougie, cela semblait noir, d'un noir de cirage et ce n'en était que plus vilain.

Après un gémissement bonsoir, M. Windgery monta dans sa chambre, s'emparant de la dernière torsade verte qui s'agitait comme un grêle flambeau aux mains d'un ilote ivre.

M. Buttercup resta plus seul que jamais devant la flamme aiguë, brûlant au ras du goulot de la bouteille ; il trouva le whisky amer et le but à gros traits, sans le savourer ; de temps en temps il jetait des regards furieux sur une des bergères en osier, où il croyait voir se prélasser le chef de gare.

Mais il n'y avait à cette place qu'un fauteuil vide, des ombres tourmentées et le tremblant reflet de la neige qui blanchissait les ténèbres.

*

Quand M. Buttercup s'éveilla, les iules de l'horreur lui couraient sur la chair, mais il ne savait pourquoi.

Pourtant, la nuit feutrée de neige était silencieuse et lunaire.

En s'endormant, il avait maugréé contre la toux rocailleuse de M. Windgery ; il ne l'entendait plus.

— Il dort, se dit-il ; mais il ne s'expliqua pas cet instinct qui le poussait à se faire tout petit dans la caverne chaude de ses couvertures.

La soirée, avec ses patrouilles d'ombres, aurait dû sembler plus hostile que cette nuit sans bruit et splendidement claire, et pourtant M. Buttercup ne l'avait pas crainte, mais à

présent, d'une voix qui sonna plus grêle qu'un timbre, il se plaignit :

— Voyons, qu'est-ce qui se passe ici ?

Il ne se passait rien. Le clair de lune soulignait le silence, c'était tout.

— Qu'est-ce que cela peut être ? dit-il encore de cette même mesquine voix de tête.

Et brusquement, du fond de la nuit immobile, la réponse vint.

Elle vint sous la forme d'un bruit lourd, sans écho, un bruit de semelles de plomb.

Car c'était un pas qui sonnait dans la maison et qui, à présent, l'emplissait d'une rumeur sombre et monotone.

— Monsieur Windgery ! Monsieur Windgery ! appela M. Buttercup.

Seul l'imperturbable pas répondit à son cri ; il sembla quitter la chambre du voyageur et descendre posément l'escalier.

L'hôtelier endossa à tout hasard quelques vêtements disparates. Il voulait réagir contre une terreur sans nom, qui venait à lui comme une eau ténébreuse, et il plaisanta bêtement :

— Puis pas m'plaindre de manquer d'compagnie… D'abord seul, puis Windgery, et v'là encore un voyageur qui s'amène. Il se pencha sur la rampe mais ne vit rien, bien que la cage d'escalier s'argentât de fine lumière.

Le pas frappait le bas des marches.

— Eh ! chevrota M. Buttercup, monsieur le… voyageur… monsieur le dernier voyageur… montrez-vous un peu.

Mais sa voix était plus ténue qu'un cheveu d'enfant, et elle atteignit à peine, en un mince filet d'air, ses lèvres tremblantes.

Il se tut sans même plus songer à appeler M. Windgery, mais il entreprit la descente.

Le pas résonnait à présent dans le hall, puis, sans que M. Buttercup eût entendu ouvrir des portes ni crier des serrures, le bruit se perdit dans les profondeurs des caves.

Ce qui, plus tard, parut singulier à l'hôtelier, c'est qu'il ne songea pas à se munir d'une arme.

Le pas s'éteignit, et le silence lui donna le courage de descendre prudemment.

Il prit des précautions tellement minutieuses qu'il lui semblait être devenu un voleur dans sa propre maison. La porte de la chambre de M. Windgery n'était pas verrouillée, malgré l'avis triplement affiché « Bolt your door at night » et, sans bruit, il put l'ouvrir.

Le clair de lune aida M. Buttercup à se rendre compte immédiatement de ce qu'il y avait de dramatique et de lugubre dans cette chambre.

M. Windgery reposait sur le lit, la tête profondément enfoncée dans l'oreiller et la bouche noire, ouverte sur un cri inaudible, mais qui semblait durer toujours ; ses yeux ouverts reflétaient la clarté bleue de la fenêtre.

— Mort !… balbutia M. Buttercup… mort ! Seigneur, quelle histoire… !

Deux secondes plus tard, il fuyait éperdument vers les étages supérieurs. Le pas venait de traverser brusquement le hall et remontait l'escalier.

Si un homme de science déclarait un jour à M. Buttercup qu'à cette minute-là un sixième sens, apparenté à l'infaillible instinct de conservation des animaux, s'était emparé de tout son être, il y a gros à parier qu'il serait accueilli par un haussement d'épaules incrédule et tant soit peu froissé. Mais, chose certaine, M. Buttercup fuyait en proie à une terreur absolue.

L'aigre petite voix de la logique humaine s'était, depuis les premières minutes, abstenue de lui conseiller une embuscade armée, dans quelque coin bourré d'ombre.

L'impérieux instinct retentissait dans son âme :

— Il faut fuir ! Contre *cela* on est impuissant, surhumainement impuissant !

M. Buttercup venait d'atteindre l'étage des mansardes réservé au personnel et aux courriers ; il trébucha dans le désordre sournois laissé par une valetaille mécontente. Les pas allaient à présent de chambre en chambre, comme en une méthodique tournée d'inspection.

— Il est dans le 12, murmura l'hôtelier, cette fois-ci dans le 18… le 22… le 29. Seigneur, il est dans ma chambre à moi !

Cela lui fit froid au cœur de savoir que l'Inconnu qui marchait dans la nuit, se mouvait parmi les objets familiers et personnels qu'il venait de quitter à l'instant, comme si un

peu de son être adhérait encore aux choses de cette dernière.

Dans la dernière mansarde des bonnes, il aperçut, contre la cloison, un bénitier en plâtre et un brin de buis bénit. Il eut alors une idée bizarre : il entassa, sans faire de bruit, quelques menus meubles en travers du couloir et couronna la frêle barricade du petit bénitier encore humide et de la branchette fanée.

— Il doit passer par là, murmura-t-il, et alors…

M. Buttercup eût été bien embarrassé s'il lui avait fallu s'expliquer sur la personnalité de ce « *Il* ».

Du reste, il n'avait plus le temps ni de réfléchir ni de raisonner ; le pas heurtait lourdement les marches nues qui menaient à sa retraite.

Jamais le bruit n'avait retenti plus lugubre et plus féroce ; il semblait que toute la bâtisse en criât de crainte.

— Plus haut, alors, gémit l'infortuné fuyard.

Il arriva aux combles, vides et sonores, plaqués de durs tabliers lunaires sur le plancher geignard.

M. Buttercup y promena des yeux hagards.

Ces polyèdres creux, à peine étoffés de poussières et de toiles d'araignées racornies, seraient-ils le misérable décor de son agonie ? Soudain il toucha une mince échelle métallique : Le Belvédère ! Il s'y rua ; la trappe, dans le plafond, s'ébranla, mais ne tourna pas sur ses gonds soudés de rouille et de crasse. Le couloir de l'étage des mansardes résonna, puis les pas s'avancèrent au-delà de la puérile barricade.

— Même cela ne l'arrête donc pas – dit l'hôtelier en pleurant – et d'un coup désespéré qui lui meurtrit durement la tête et les épaules, il ouvrit la trappe grincheuse sur la grande nuit bleue, ouatée de neige et endiamantée d'astres.

Ce belvédère était une large plate-forme dominant l'alentour.

M. Buttercup ne s'y était jamais aventuré ; perché sur une chaise, il sentait déjà les houles du vertige venir et monter.

— Je préfère sauter en bas de tout ceci, cria-t-il, plutôt que *cela* vienne à moi.

Il marcha sur l'épais matelas de neige jusqu'à l'extrême rebord ; une sensation d'immense désolation s'était emparée de son cœur.

Au loin, sur la route noire de la mer, deux lumières se suivaient et l'œil jaune du môle le fixait insolemment du fond des ténèbres.

— Oui, plutôt… plutôt… sanglota le bonhomme.

Un crissement de fer rugueux le fit sursauter ; cela venait des barreaux rouillés de l'échelle… Cela devint proche, plus proche encore, et atteignit la trappe.

M. Buttercup vit alors devant lui la longue et fixe tige du paratonnerre luire doucement à la lune. L'empoignant avec un hoquet d'horreur, il enjamba l'ultime balustrade et lança un cri de damné, il se laissa glisser dans le vide.

Quelque chose sauta sur la plate-forme.

*

Une flammèche très pâle lécha l'horizon.

Au fond de la tranchée cendreuse du chemin de fer, un fanal vert s'alluma ; les vitres de la petite gare blanchirent sous la lumière glacée d'un bec à acétylène, et le premier train siffla paresseusement dans les lointains invisibles. M. Buttercup quitta la pile de billes créosotées qui lui avait servi toute la nuit d'abri, et, les os grinçants, les mains sanglantes, le cerveau fou, il courut vers la petite gare, illuminée et habitée, qui lui semblait être l'oasis la plus désirable du monde.

*

Ce ne fut que vers onze heures du matin, après s'être, à force de bassesses, réconcilié avec le chef de gare, après avoir entendu l'avis du médecin arrivé à bicyclette d'un village proche, selon lequel M. Windgery était décédé de sa belle mort de phtisique, que M. Buttercup se décida à parcourir l'hôtel.

Il n'y trouva rien de suspect, et déjà il se prenait à accuser la solitude, la peur et le whisky, quand il arriva à la plate-forme du belvédère.

Comme tout bon Anglais, comme tout citoyen du monde du reste, il avait lu Robinson Crusoë ; mais il ne songea pas qu'en prenant une retraite apeurée, il répétait le geste célèbre de ce marin solitaire, qui, un matin, découvrit sur la plage de son île une empreinte menaçante.

Or, à côté de ses pas à lui, bien imprimés dans la pâte fidèle de la neige, M. Buttercup venait de voir deux empreintes épouvantables, invraisemblablement hideuses, grandes, grandes, qui, elles aussi, atteignaient l'extrême bord de la plate-forme, mais ne revenaient pas en arrière,

comme si la chose qui marchait dans la nuit avait pris là son essor monstrueux…

Descendu dans le hall, M. Buttercup poussa des cris de joie en voyant s'amener la sombre voiture qui venait quérir la dépouille du pauvre M. Windgery.

Il retint les mornes conducteurs à force de whisky et d'anecdotes plaisantes, jusqu'à l'arrivée du camion des déménageurs ; et il promit un tel pourboire à ces derniers, si tout était parti une heure avant le départ du dernier train, que les braves gens faillirent tout casser, y compris leurs propres membres, à force de se presser.

Mais une heure avant que le dernier train sifflât, M. Buttercup était sur le quai de la gare.

Il avait apporté deux bouteilles de vieux whisky pour le chef, qui l'aida à monter dans le train, avec une tendresse de frère, et fit des signes d'adieu jusqu'au moment où le convoi ne fut plus qu'un infime lézard noir sur l'horizon.

*

À la longue table du Dragon d'Argent, une belle et bonne taverne de Richmond road où M. Buttercup venait de raconter son histoire, on redemanda des cartes, des dés et un jeu de dames.

— C'est ce qu'on appelle de la suggestion, de l'autosuggestion, dit M. Chickenbread, qui vendait des instruments de musique dans la spacieuse boutique voisine.

— Une hallucination, renchérit Bitterstone qui était dans les huiles et les tourteaux.

M. Buttercup gratta sa figure furfuracée.

— On n’est pas sujet à des hallucinations, riposta-t-il, froissé, quand… on s’appelle Buttercup.

Il songea qu’il venait de dire une chose plus ou moins péjorative, quant au nom honorable de ses aïeux, et il ajouta avec suffisance :

— Et quand on est propriétaire de l’hôtel l’Ocean-Queen.

Des dés crépitèrent, les piqûres de mouche sur l’os jauni décrétèrent gains et pertes à la ronde.

Les disques blancs fondirent sous la sombre avance des noirs, sur le carrelage neutre du damier ; un pion doublé s’isolait dangereusement dans un no man’s land dallé. Seul, le vieux Dr. Hellermond restait pensif.

— Je sais, murmura-t-il, parlant plus à lui-même qu’au placide Buttercup, je connais ce pas-là…

» Pendant des années j’ai été médecin interne d’hôpital. Je l’ai entendu souvent durant les nuits creuses où ne veillaient que des haleines de formol et des douleurs pleurardes.

» Il tournait en lourde ronde, dans l’ombre rougeâtre des fumivores ; il sonnait sans échos, dans les longs couloirs étoilés de veilleuses avares.

» Il précédait les civières nocturnes qui s’en allaient aux pas feutrés des garçons de salle vers les dépôts mortuaires, glacés de vents coulis et d’eau courante.

» Nous l’entendions, mais il y avait entre nous tous : médecins, infirmières et surveillants, un accord muet pour n’en jamais parler.

» Parfois, un novice murmurait sa prière à voix plus haute. Mais, chaque fois qu'« *il* » sonnait, nous savions qu'un vide se faisait, dans la vie douloureuse des salles trop blanches.

» Les sombres sergents de la prison de Newgate, lorsqu'ils préparent, pour l'aube proche, le pavillon noir barré d'un N majuscule, l'entendent venir du fond des couloirs de pierre et marcher vers une cellule sinistre entre toutes les cellules.

Le Dr. Hellermond se tut et s'intéressa au jeu de dames, océan clair où, de minute en minute, naufrageaient les minces radeaux des pions et les haut-bords des dames.

L'HOMME QUI OSA

Dès que la servante l'eut introduit, il se nomma :

— Mon nom est Hilmacher.

— J'ai connu une famille Hilmacher, dis-je.

Un cillement inquiet de ses paupières me fit conclure qu'il m'avait menti, mais je n'y attachai aucune importance.

— D'ailleurs, ajoutai-je avec un geste nonchalant qui effaçait des ombres et qui balayait, semblait-il, les choses du passé, d'ailleurs cela n'a rien à voir avec ce qui vous amène.

Il approuva.

— C'est l'histoire de cette terre hantée, répondit-il.

— Ah, vous appelez cela une terre hantée ? Soit. Au fond cette expression romantique pourrait bien être la seule qui convienne. Mais à une époque où l'on n'admet plus le fantastique, elle est un peu gênante, n'est-il pas vrai ?

— Non, dit-il.

Je le regardai fixement ; je suis habitué aux égards et on ne me répond jamais par de catégoriques monosyllabes.

Je vis alors la détresse de sa personne et la fièvre de son regard.

— Monsieur Hilmacher, dis-je, si vous parvenez à percer le mystère de cette… terre hantée, la commune vous versera cent florins. Il s'agit d'importants terrains de pacage qui sont

devenus inutilisables. En effet, si vous voulez vous donner la peine de regarder par la fenêtre vers le point où s'aimantent en ce moment les nuages, vous verrez une longue ligne d'eau.

— La mer ?

— Non, la mer forme la ligne d'horizon, elle est pour ainsi dire invisible d'ici, mais c'est le grand marécage qui la suit au fil d'une haute digue sur une longueur digne d'une frontière de province ! Vous entendez que nous appelons le grand marécage. C'est une désignation populaire ; nos manuels de géographie disent les grands étangs et c'est plus exact.

Le regard d'Hilmacher scruta avidement le lointain ; une vie singulière l'animait et je m'attendais à l'entendre bruire comme un frelon heureux, mais il se contenta de lancer d'une voix sourde :

— Alors c'est là ?

— Pas précisément ; une crête de dune vous cache cette terre de trois kilomètres carrés, oui trois cents hectares de pâturages splendides, formant une île régulière au milieu des eaux dangereuses du marais et reliée à la terre ferme par une digue naturelle. Un paradis pour les troupeaux, quoi !

— Un paradis où le serpent vient de s'introduire, ricana-t-il.

Je poussai un soupir ; la plaisanterie à ce sujet m'était désagréable, car ces terres maudites m'avaient déjà coûté trente têtes de beau bétail de Hollande et six admirables vaches alpines que je voulais acclimater. Je le lui dis.

— Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules.

— Le sais-je ? Voilà bien le mystère infernal.

Dieu seul connaît la malédiction qui pèse sur ces lieux. Les bêtes s'y tiennent en paix pendant quelque temps, puis un beau jour il y a un affolement formidable parmi elles. Elles hurlent, bondissent et se ruent en avant comme au sortir d'une étable en flammes et puis c'est le soudain départ vers le marais de l'île de la boue profonde.

— L'île de la boue profonde ?

— Une terre trompeuse d'un vert pallide qui n'est, en fait, qu'une immense masse de boue mouvante ; elle engloutit en quelques minutes les animaux qui essayent d'y prendre pied.

— On m'avait également parlé d'hommes.

— Oui, dis-je, et mes paroles se miellèrent d'un peu d'hypocrisie ; s'il ne s'était agi que d'une perte de bétail on s'en serait consolé, mais nous avons également perdu les gardiens.

— Cela devient intéressant, dit-il.

— Oh, fis-je offusqué, vous traitez la question comme un journaliste !

— Vous vous trompez, répliqua-t-il sèchement. Dieu me préserve de ces gens et de leur façon de faire. Comment avez-vous perdu les gardiens ?

— Comment le savoir ? Pourtant un petit vagabond qui gîte souvent dans un fourré de noisetiers sur la haute dune,

et qui a une vue extraordinairement perçante, semble avoir vu quelque chose.

» Lamfried Nauen gardait alors cent têtes de bétail dans un des pâturages. C'était une brute morose et taciturne qui passait ses énormes loisirs à tailler dans le roseau et dans le buis les meilleurs appeaux du monde. Le gamin l'observait de la terre ferme, guidé, par l'intérêt et non par la curiosité, car il voulait découvrir la cachette aux sifflets, pour la vider à son profit.

» Comme je viens de le dire, Nauen était un être sombre et stupide, avare de mots et de gestes. Jugez de la stupeur du petit espion en le voyant ce jour-là, courant lourdement le long de l'eau, s'agenouillant par moments et semblant, de ses mains brandies, implorer frénétiquement l'invisible.

» L'enfant prit peur ; deux vachers avaient déjà disparu de ces prés maudits ; il descendit en hâte au village pour y répandre la nouvelle que Lamfried luttait avec le diable des eaux.

» Les premiers hommes arrivèrent à la tête de la digue, à temps pour assister de loin au galop effréné et final du troupeau vers l'île de la boue profonde, mais personne ne revit Nauen.

Hilmacher m'avait écouté attentivement. Quand je cessai de parler, il s'abandonna quelques minutes au silence.

— Implorer l'invisible, murmura-t-il, cela rend assez bien l'idée… en effet…

— Vous vous êtes donc fait une opinion ? demandai-je.

— Certes, monsieur le Bourgmestre, fit-il avec un sourire que je jugeai narquois.

— Et, continuai-je, ne voulant pas être en reste d'ironie, il est naturellement indiscret de vous en demander l'exposé ?

— Naturellement.

J'espère que Dieu me revaudra la minute de patience et de mansuétude que je vécus alors. Je ne sonnai pas le gros Koen pour jeter le bougre à la porte avec l'ordre discret de le battre un peu avant de lui laisser franchir la grille du jardin.

Mais je ne lui avais pas dit qu'il avait déjà eu quatre précurseurs désireux de percer ce mystère, et qu'ils n'étaient pas revenus réclamer les cent florins de récompense.

Cela me portait à l'indulgence et même à la pitié, car si je tirai la sonnette ce fut pour faire apporter par Kaatje le cruchon de Schiedam et des pipes neuves de Gouda.

Lorsque celles-ci, chevelues de bon tabac de Hollande, se mirent à grésiller, Hilmacher demanda :

— Vous avez sans doute songé à l'exorcisme ?

D'un mouvement de tête je lui donnai raison.

— Deux frères franciscains y perdirent courageusement la vie. Depuis lors le couvent leur défend de s'aventurer dans le marais et ils disent les prières de loin. J'ai fait appel aux prêtres pour donner satisfaction à mes administrés, dont la majorité est catholique. Pour moi, je relis le soir, sous la lampe, les correspondances de Voltaire et du grand roi de Prusse, et je ne dédaigne pas Jean-Jacques.

— Mais vous avez accepté le sacrifice des moines ?

— Mon Dieu, oui, et je vous avoue que j'attendais un résultat plus heureux de leur intervention.

— Voltairien de la bonne école, murmura-t-il.

— Qu'est-ce à dire ? grognai-je.

— Croire un peu en Dieu et beaucoup au diable !

— Eh bien ! oui, monsieur Hilmacher, et si le diable n'est pas mêlé à cette affaire, qu'il m'emporte alors !

— Monsieur le Bourgmestre, vous faites injure au démon. Qui étrique le diable, diminue Dieu. Je vois mal le Créateur s'occuper de nos plus mièvres gestes ou pensées, comme une vieille bonne femme pendant les interminables heures du thé, et je trouverais le rôle du Malin singulièrement mesquin s'il s'amusait à une polissonnerie géante qui envoie un troupeau et ses gardiens dans la boue mortelle du marais.

Tôt ou tard, dans le Nord, une discussion tourne au débat théologique ; déjà je m'armais de citations et d'exemples, quand Hilmacher détourna brusquement le cours de ce mémorable entretien.

— Le marais communique-t-il avec la mer ?

— Non !

Un air de déception assombrit son visage.

— Impossible ! l'entendis-je dire tout bas, puis il reprit à voix haute : il y a, je crois, quatre ans que perdure cet effrayant état des choses. Je vous prie de faire appel à votre mémoire, monsieur le Bourgmestre. N'y a-t-il pas eu à cette

époque un sinistre dans ces parages : inondation ou rupture de digue qui mit le marais en communication avec la mer ?

— Attendez, criai-je, vous avez raison, homme étrange que vous êtes. Mais que savez-vous ?

— Rien… Continuez donc, je vous prie.

— Une tempête furieuse entre toutes, une sorte de raz de marée rompit la digue sur une longueur de cent mètres.

— Par cette brèche la mer a envahi le marais ?

— C'est-à-dire que le flot se retira très vite ; néanmoins il envoya quelques rudes vagues dans notre marécage, à tel point que le lendemain on a trouvé beaucoup de poissons de mer crevés dans l'eau douce des étangs.

Déjà Hilmacher ne m'écoutait plus ; il arpentait la chambre ; ses yeux brûlaient. Je crois même qu'il battit un entrechat.

— C'est cela ! Je le savais bien ! Sinon, voyez-vous, monsieur le Bourgmestre, ce n'était pas possible, vous m'entendez, ***pas pos-si-ble***. Tout ce que vous m'avez raconté aurait été sottises et billevesées. Mais ceci explique tout… Enfin, monsieur le Bourgmestre, je vous suis très… reconnaissant.

— Ah bah ! fis-je ébahi, il n'y a vraiment pas de quoi !

— Croyez-vous ? Après tout, cela se pourrait bien.

— Monsieur Hilmacher, vous n'allez plus me dire maintenant que vous ne savez rien ?

Sa mine changea, se durcit, se ferma. Jamais porte de coffre-fort ne claqua plus définitivement sur ses trésors que les lèvres d'Hilmacher sur son silence.

Seules, après quelques minutes, ces paroles filtrèrent plus hermétiques encore le mystère même :

— Les choses invraisemblables ne s'expliquent que par des choses encore plus invraisemblables.

*

Il voulut se mettre immédiatement en route, mais je lui montrai les fenêtres du village brûlant au soleil d'Ouest.

— Vous restez ce soir à l'auberge, dis-je, aux frais de la commune, et l'on vous traitera bien. Demain on vous donnera largement de quoi subsister pendant quelques jours dans le marécage, ainsi que des couvertures, car l'abri des pâtres est précaire et s'en va en ruines. Maintenant reprenons du Schiedam, rebourrons nos pipes, et si une petite discussion sur des questions religieuses peut vous aider à faire passer la soirée, je suis votre homme.

Les heures passèrent le plus agréablement du monde ; Hilmacher était un homme étonnamment instruit et pour qui la terre était bien petite. Quand il me parla de sa vie dans les mers du Sud, je croyais lire du Stevenson, un auteur qui m'est cher entre tous.

— Tenez, dis-je comme les jaquemarts du petit beffroi tapaient onze coups sonores, je veux vous fournir une distraction digne de vos chères îles d'Océanie. Les eaux du palus, qui vous donnera l'hospitalité pendant quelques jours, fourmillent de grosses carpes et de belles anguilles, mais elles sont difficiles à prendre. Je vais vous donner une faveur

très rare ; l'autorisation de pêcher à la dynamite ; je vous en ferai remettre demain cinq ou six cartouches. Le mareyeur vous achètera volontiers le poisson et vous-même, vous pourrez faire griller une carpe ou une anguille sur une haute flamme de roseaux secs.

Le cruchon de Schiedam sonnait creux comme une dalle de cave.

— Monsieur Hilmacher, murmurai-je en prenant congé de lui en bas du perron, sous le regard attendri de la lune, je suis un esprit fort comme vous l'avez pu constater, mais sincèrement, entre hommes instruits, ne croyez-vous pas que le diable…

— Monsieur, dit-il tout bas, et je crus lire une intense détresse sur son visage, monsieur le Bourgmestre, si ce n'était que le diable…

— Si ce n'était… ? m'écriai-je, effrayé pour tout de bon.

— Comprenez-moi bien. Contre lui, je pourrais dresser des armes divines : la prière, l'éternelle toute-puissante présence de Dieu même ; mais contre cela, je n'ai que des armes lamentables.

— Lesquelles ? demandai-je.

— Mon cœur, monsieur le Bourgmestre, mon pauvre cœur d'homme, misérable et mille fois brisé.

*

Du haut de la dune, à l'aide de mes bonnes jumelles marines, je le vis s'avancer sur la digue, puis arpenter la grande étendue verte.

Un jour radieux inondait la vastité des eaux et la basse plaine ; je suivis facilement ses marches et contremarches attentives, puis, un fil de fumée montant derrière l'abri de planches, je sus qu'il prenait un peu de repos.

Vers le soir se leva un vent de terre et je l'entendis pousser deux appels bizarres qui voyagèrent au fil de l'horizon, comme des plaintes. Les dernières clartés palpitaient dans le ciel, quand il me sembla entendre une réponse à un nouvel appel d'Hilmacher.

C'était une note ardente et splendide qui fit résonner le firmament comme une immense conque de cristal.

Mes jumelles glissèrent sur le sable et mes mains se levèrent instinctivement vers l'infini en un geste de défense contre un danger invisible qui sortait de l'ombre, puis elles se portèrent à mon cœur.

Une ultime lueur voletait encore sur les eaux aux formidables profondeurs de miroirs nocturnes, mais le silence ne fut plus troublé que par une rauque dispute de foulques et le vol bas et soyeux d'une bande de courlis.

Je regagnai ma demeure chaude et amie, le cœur lourd ; une angoisse singulièrement délicieuse me suivait comme une ombre obstinée et fraternelle.

Le lendemain, le marécage avait disparu dans un brouillard très dense, d'où partait de temps en temps le vol onduleux d'un héron.

Vers midi, l'étendue gronda sourdement par trois fois.

— Il pêche, me dis-je. C'est qu'il s'amuse et qu'il n'y a rien d'insolite.

Or, le soir, comme j'hésitais entre trois ou quatre romans d'aventures et que de la cuisine venait une confortable odeur de friture chaude, la grille grinça violemment dans les ténèbres du jardin.

Quelques instants plus tard, j'eus de la peine à retenir un cri d'effroi à la vue du spectre qui poussa ma porte.

Hilmacher était devant moi, lui ou peut-être son ombre remontée de l'enfer. Je crois qu'il lut mon horrifiante pensée.

— Non, dit-il d'une atroce voix rauque, je ne suis pas mort, mais cela ne vaut guère mieux.

J'eus un geste vers le cruchon de Schiedam.

Il vida d'un trait un verre énorme et, soudain, éclata d'un rire sauvage.

— Monsieur le Bourgmestre, s'écria-t-il, envoyez désormais vos bêtes et vos gardiens dans vos pâturages du diable, ***votre*** cauchemar est fini.

Je voulus prendre un air de bonne humeur.

— Vraiment ? Je vous en félicite de tout cœur. Sans doute devrais-je procéder d'abord à une vérification, mais je vous crois sur parole.

Je fouillai dans mon tiroir.

— Nous avons dit cent florins…

Je laissai retomber la belle coupure toute neuve et crissante, car un effroyable sanglot venait de déchirer la poitrine d'Hilmacher.

— Toute ma vie… hoqueta-t-il, toute ma vie… et pour cela j'ai parcouru la terre entière, j'ai erré d'océan en océan, pour retrouver… Ah ! monsieur le Bourgmestre…

J'avais repris toute mon assurance, car le spectre à la bouche tordue et aux yeux de flamme, qui avait poussé ma porte, venait de faire place à un pauvre homme qui pleurait.

— Prenez encore un verre, fut la seule chose que je parvins pourtant à lui dire.

Il s'était levé ; une seconde fois je pris le billet de banque, mais il fit un amer geste de refus.

Ses épaules ployaient comme sous un fardeau terrible.

— Vous avez parlé du diable, dit-il sourdement.

— N'est-ce pas ? Voyons, dites-le ! criai-je, alléché par ce début d'explication.

Un sourire lamentable plissa sa bouche.

— Ce n'était pas là-bas dans le marécage qu'il était, mais ici, monsieur le Bourgmestre, dans votre cabinet, penché sur votre épaule.

— Comment ? balbutiai-je en jetant un regard effrayé autour de moi.

— Oui, et ce fut lui qui parla par votre bouche quand vous m'avez autorisé à pêcher à la dynamite.

Il avait saisi le bouton de la porte et j'en étais encore à regarder ma pipe et mon verre avec les yeux ronds de la totale incompréhension, quand la grille cria définitivement sur son départ.

Je ne le revis jamais.

*

Avant tout, je dois avouer que le singulier Hilmacher avait dit la vérité ; jamais, depuis lors, pâturages ne furent plus pauvres en événements extraordinaires que les nôtres. Le bétail s'y complaisait à ravir et devint fort et gras.

Mais je reprends le fil de mon histoire.

Le surlendemain, je voulus vérifier l'affirmation d'Hilmacher.

J'envoyai deux de mes gardiens avec quelques têtes de bétail dans les prés du marais.

Il fallut employer les menaces et les promesses pour décider les hommes, mais enfin ils se mirent en route en maugréant bien haut.

Sur le coup de quatre heures, l'un d'eux revint essoufflé et les yeux agrandis par l'horreur.

Au bord de l'eau, parmi un tas de carpes tuées par l'explosion des cartouches de pêche, il venait de faire une atroce découverte. C'étaient, mêlés aux débris déchiquetés d'un gros poisson, les restes rouges d'une femme épouvantablement mutilée ; les bras et les jambes manquaient, mais la tête était intacte.

Je crois que jamais plus adorable visage de jeune fille ne s'était endormi dans la richesse de sa chevelure blonde brûlant doucement au soleil couchant, comme une gerbe de blé mûr.

DÜRER, L'IDIOT

Avant ce soir-là, fatal entre tous les soirs, je dînais en face de Dürer, tous les jours à six heures, au « Sanglier Furieux ».

Dürer, le journaliste, Dürer, l'idiot.

J'en ai toujours voulu à ce garçon stupide, qui commençait invariablement son repas, par une tomate gavée de mayonnaise.

Il avait l'air de se régaler d'un abcès.

Tous les soirs, je suis entré avec la résolution de lui dire :

— Un journaliste, Dürer, n'est pas nécessairement un imbécile complet, c'est un primaire qui a une heureuse mémoire et un don spécial pour consulter rapidement une encyclopédie, un atlas de géographie ou un planisphère céleste.

» Il a, au long de sa carrière, tant et si copieusement renouvelé le vernis de son cerveau, que cela a formé une couche glacée, diamantine, cuirasse de gloire, qui étincelle et qui résiste même à l'expérience des premiers grattages.

» Or, chez toi, Dürer, ce vernis n'est qu'une sale peau, qui luit de loin comme un crachat tassé ou une bavure de cambouis.

Cette tirade, qui me plaisait, je l'avais écrite quelque part ; je la trouvais heureuse, pleine d'un hautain mépris,

forgée comme une épée de grand siècle – je la connaissais par cœur et mon image dans le miroir, la ponctuait de sobres gestes lorsque je la récitais en soliloque.

Mais jamais je ne la servis à cet idiot de Dürer.

Une ou deux fois par semaine, à une table proche, prenait place une jeune étudiante. Elle venait, paraît-il, assister à des expériences, dans un laboratoire industriel voisin.

Ces jours-là, Dürer engageait avec moi, une brillante conversation – c'est-à-dire qu'il parlait seul, à voix très haute, de façon à être entendu par elle, et chaque fois je me promettais de lui dire :

— Que veux-tu que je fasse des mensonges que tu me sers ? Mange ta tomate et ne te sers pas de tes doigts pour en torcher la mayonnaise.

Naturellement, je ne disais rien, ces jours-là, je lui offrais même le café, je me sentais fier d'être le confident de ses pharamineux mensonges.

Car c'étaient des mensonges.

Une fois, il me dit :

— J'étais envoyé ce jour-là, par mon journal, à l'exécution capitale de…

Je savais cela, il y était allé ; seulement il s'était évanoui en voyant retirer du fourgon du train les bois de justice, et quand il fut à peu près sur pattes, roulant, tanguant dans une atmosphère d'éther comme une planète lasse, sur une place publique lointaine, on lavait déjà à grande eau, le hagard jeu de mailloche.

Mais la jeune fille écoutait, et, de côté, elle regardait. Elle le regardait avec cette admiration anxieuse que nous avons pour ceux qui ont vu l'horreur en face.

Les regards des femmes se poseront toujours avec amour sur l'aviateur au ras de sa carlingue, sur l'ardoisier qui grimpe au long du clocher, sur le marin qui longe les hautes vergues, sur l'alpiniste qui frappe de son piolet les extrêmes arêtes – parce qu'elles adorent le vertige et le péril des autres.

Et ceux qui sont en face de l'horreur, ont leur âme dangereusement penchée au-dessus de l'abîme insensé de l'Inconnu.

Mais je voyais que l'étudiante attachait des regards de plus en plus émerveillés sur la falote tête de Dürer, journaliste idiot.

Les regards pensifs, profonds, presque tendres qu'ont les femmes qui étudient.

Ce jour-là…

Eh bien ! ce jour-là, il fut ignoble : la jeune femme haletait vraiment, ses doigts nerveux chipotaient la mie de pain, les pépins de raisins, les pelures de pêche.

Dürer ne la regardait pas, mais ne quittait pas des yeux – le fourbe – son image dans la glace d'en face.

— Le chef des informations me disait donc, continua-t-il de sa voix un peu voilée, en vérité une belle voix de conteur – ah ! la canaille – « c'est du travail pour toi, Dürer, as-tu une opinion à ce sujet ? »

» Je n'ai jamais d'opinion, répondis-je, qu'au moment même où je ponds ma copie ; avant et après rien n'est ou n'est plus.

» Au fond, je crois peu aux endroits hantés, mais je ne suis pas à leur sujet d'une incrédulité irréductible. Il y a encore, dans notre métier, des exemples de journalistes qui ont payé de leur raison, de leur vie même, leur esprit rationnel et leur dédain affiché des superstitions.

» Alors, j'y allai – et je t'assure, mon cher, pas plus rassuré que cela, car je pris même mon revolver, ce que je fais rarement.

» Était-ce maintenant le cadre, le temps, ou cela a-t-il aidé à me bouleverser les idées saines ?

» Depuis la petite gare, où j'étais seul à descendre, tout au long de cette route argileuse, il pleuvait, une pluie des marécages, qui joint d'un trait d'eau continu la boue des fondrières au brouillard du ciel.

» Une bande de courlis criait méchamment presque au ras de la terre, et dans la demi-brume des étangs, les foulques naviguaient prétentieusement en escadrille marine.

» Il y avait une vieille femme qui piquait un bout de chandelle, devant une statue, dans une niche riveraine.

» — Ma bonne petite mère, dis-je, suis-je sur le bon chemin, pour aller aux Cigognes ? Vous savez, la maison de campagne des Cigognes ?

» Elle ouvrit une bouche noire sur des gencives dures et trois dents de vieille cire.

» — Les cigognes ! Mon Dieu ! Mais oui… Mais les cigognes !

» Après un salut rapide, je filai ; la bonne petite mère sentait vilainement le suint de son étable ; mais je l'entendis crier : – « Il va aux Cigognes ! Il va aux Cigognes ! »

» D'une masure qui ressemblait à un dos de tortue, trois vieux sortirent pour me regarder avec des yeux fous.

» Sous mes pas, la boue borborygmait comme une chair foulée.

» Et voici que tout à coup les Cigognes étaient devant moi, dans toute la hargneuse méfiance de leurs volets clos, de leurs grilles corrodées, de leurs girouettes martyres.

» La maison maudite se recroquevillait comme une naine menacée, dans l'horreur de son intérieur hanté. Le ciel lavé, d'un vert vénéneux, lui faisait une hagarde auréole lunaire…

J'écoutais, friand de mystère et d'inconnu.

Je savais pourtant qu'il mentait – Dürer, l'idiot – qu'il n'avait pas même la royale excuse de sortir cette aventure de son imagination.

Il l'avait pêchée dans quelque publication de rebut, débitant en tranches la littérature fuligineuse d'Ann Radcliffe et de ses sombres confrères.

Seulement, il mettait cela à neuf comme les teinturiers allemands – avec d'assez riches anilines modernes. Il accrochait élégamment une lampe de cinq cents bougies dans un manoir en ruines où chuissaient des nocturnes pâles.

Dans une chambre ardente de basse-fosse, il installait le cagoulard inquisiteur, dans un fauteuil club du dernier modèle.

Pour que l'étudiante l'entourât de la muette extase de ses beaux yeux, il se serait vanté d'avoir étranglé un bookmaker ou un marchand de bétail.

L'histoire des Cigognes s'étant achevée sur une fuite à travers des landes en friche, ponctuée par des coups de revolver sur des ombres voletantes, il fit apporter des cigares blonds de Hambourg.

Il avait un art profond de préluder à un récit, ou de le couper aux endroits palpitants par des artifices de fumeur.

— Tu te rappelles Crabb, dit-il, du moins de nom – il était correspondant à L'***Empress***, au moment où Steevens, le chef de l'information, devint fou. – Il reçut de celui-ci la mission d'aller « faire un papier » sur l'enfer.

» Crabb partit et revint au bout de deux ans – méconnaissable, un masque de Gorgone sur la face – il prétendait avoir accompli sa mission.

» Mais Steevens était alors dans un sanatorium confortable et non dans un fétide bureau de rédaction. Crabb alla lui rendre visite, et il paraît qu'il trouva l'établissement si fort à son goût, qu'il n'en sortit plus.

» L'article de Crabb sur le monde des ténèbres infinies ne parut jamais.

— Ça, dis-je, c'est le côté humoristique de l'épouvante, il n'y a rien de plus amusant qu'un fou, n'est-il pas vrai ?

Dürer daigna rire.

Et ce fut sur ce rire, et la stupide parole qu'il lança, qu'il perdit tout le bénéfice galant de ses causeries.

— Je voudrais bien, gasconna-t-il – et jamais il ne parut plus idiot qu'à ce moment – je voudrais bien recevoir la mission d'interviewer la haute pègre de l'enfer !

Une cuillère tinta rageusement sur le sol, et soudain nous eûmes tous les deux une stupeur.

L'étudiante s'était levée et, rapprochée de nous, elle fixait Dürer d'un regard sombre.

— Monsieur, dit-elle, vous mériteriez qu'on vous dise : « ***Chiche !*** »

La porte claqua énergiquement sur son départ.

— En langage de lycée cela signifie, dis-je, goguenard, que tu mériterais qu'on te prenne au mot.

Le journaliste était vraiment désemparé.

— Je ne sais pas, murmura-t-il, ce qui a provoqué une telle sortie chez elle ; elle écoutait si gentiment.

Une joie féroce m'envahissait doucement le cœur.

— Tu as raconté des pages de roman – et encore quel roman ! – et aussi longtemps que tu n'as pas tourné l'invraisemblable en ridicule, l'exquise enfant a semblé te croire, et pour cette unique fois que le bon sens parle par ta bouche en se moquant du diable, elle se révolte !

Nous sortîmes. C'était l'heure douce où les réverbères s'allument.

— Je ne puis tout de même pas inventer l’enfer pour elle, grommela-t-il.

*

C’est alors que nous fûmes tout à coup devant l’abracadabrant, devant l’incohérence dans la marche logique des choses.

Nous étions dans une étroite rue de la vieille ville ; une rue de pignons sombres où toutes les vies se réfugiaient dans de lointaines cuisines donnant sur des courettes moussues. En face de nous, il y avait une petite maison proprette et rose à volets vert tendre ; devant sa claire fenêtre une minuscule figure de vieillard ratatinée comme un poing de lessiveuse, lisait un livre aux pages grumeleuses. Dürer eut soudain un geste singulier, comme s’il voulait s’agripper à mon bras, puis d’un bond, il fut devant la porte de la maison, qui s’ouvrit et se ferma presque aussitôt, après que Dürer eut été comme happé.

Je restais seul, immobile, stupide.

Le petit vieillard continuait à lire, puis je vis au bout de quelque temps qu’il n’y avait pas de bonhomme là, mais un pan de vieille draperie en toile de Jouy.

Je me mis follement à courir.

*

Cela avait été rapide, terrible.

Notre intelligence demande à tout événement un prélude. Elle a horreur de l’immédiat, elle use les trois quarts de ses forces, à tâcher de prévoir, elle veut arriver à toute chose en pente douce.

Je me doutais que des forces inconnues venaient d'être mises en branle ; pourtant, au lieu d'en ressentir de l'effroi, je ne m'en sentais que choqué, comme d'un manque de convenances mondaines.

*

Dürer ne revint pas au « Sanglier Furieux ».

On ne le revit plus.

On s'en inquiéta peu du reste.

C'était un idiot.

Ensuite, deux ou trois de ses confrères prétendirent l'avoir vu à Paris. Moi, je ne dis rien. Au fond, pourquoi aurais-je cessé de me taire ? Et qu'avais-je donc à dire ?

Dürer était un idiot, dis-je, un idiot intégral.

Mais j'évitais l'antique ruelle, où du reste je n'avais rien à faire.

Deux mois plus tard, j'eus un rêve angoissant, douloureux. Trois nuits consécutives, je le refis, identique :

Dürer, affolé, fuyait devant des clartés dont mes yeux supportaient mal l'éclat singulier.

Il me regardait d'une façon désespérée en criant d'une voix pleurarde :

— C'est ta faute ! C'est ta faute !

Je tâchais de lui expliquer que je n'admettais pas qu'on mangeât des tomates à la mayonnaise en ma présence. Je bredouillais et je finissais par dire que toute cette histoire

était digne d'un idiot comme lui ; mais il ne cessait de crier que c'était ma faute, ma faute.

Puis tout à coup, une chose mal définie, une sorte de main difforme, mais gigantesque, jaillissait d'une masse hideuse surgie d'entre les lueurs, et écrasait Dürer.

Cette masse attirait mes regards, et m'inspirait une peur indescriptible ; je sentais en elle une entité abominable, blottie parmi ces flammes spectrales.

La troisième nuit, elle prit une forme tellement épouvantable que je m'éveillai en criant.

Mais à mon cri, un autre répondit, une plainte macabre qui bruissait dans l'ombre.

— C'est ta faute ! C'est ta faute !

— Dürer, criai-je, Dürer !

Au même moment, un coup énorme ébranla toute la maison. Le lendemain, je constatai que portes et fenêtres ne s'ouvraient qu'au prix de mille difficultés, coincées mystérieusement. Le charpentier que je fis venir était un homme qui avait vécu quelque temps à Buenos-Ayres.

— C'est fort drôle, dit-il, c'est comme cela que se comportent les portes et les fenêtres des maisons en Amérique du Sud après un tremblement de terre. Du moins de celles qui sont encore debout !

Je me décidai à passer par la fameuse ruelle.

La petite maison rose et verte était à vendre.

*

Le propriétaire était mort. Un cheval emballé, passant en furie par la ruelle, le cueillit au pas de sa porte et le laissa par terre, le crâne brisé.

Un notaire de campagne, homme avare de paroles, était son légataire universel.

Je lui achetai à un prix fort raisonnable la maison avec tout ce qu'elle contenait, y compris un perroquet. Tout ce que j'appris du tabellion morose, fut que le défunt s'appelait Muus et le perroquet Chandernagor.

*

Je vais vous dire avant tout, que je ne trouvai rien dans cette maisonnette, rien.

Je pourrais allonger mon histoire en faisant une description fidèle de ma nouvelle propriété. Je ne le ferai pas, cela n'ayant aucune importance.

Les meubles étaient confortables, banals, il y avait de beaux cristaux d'un ton passé, une horloge de Nuremberg ravissante, de bons fauteuils, un jardin exigu où deux vieux poiriers achevaient une vie malingre.

Si je vous servais, au lieu d'une histoire vraie, un récit imaginaire, je pourrais tirer brillamment parti du perroquet, et en faire une sorte de bête damnée incarnant la pâle personnalité du journaliste Dürer, cet idiot de Dürer, ou l'âme ténébreuse de Muus.

Hélas, c'était un animal stupide, sale et vorace, ayant pour tout répertoire un mot javanais « ***Sjambok*** » qui signifie, je crois, fouet, et quelques hurlements inarticulés.

Comme la demeure ne me déplaisait pas, je l'habitai, et j'y vécus quelques semaines dans la plus absolue absence de cauchemars et d'énigmes.

Dès les premiers jours, j'avais cessé d'interroger mes voisins sur le compte de mon prédécesseur. Ils ne gardaient en leur mémoire que l'image d'un petit homme taciturne et sauvage, rétif à toute avance, et qui n'achetait rien dans le quartier. Cette inimitié rejaillit un peu sur moi, et en général on me témoignait, ou de la froideur, ou de l'indifférence. Peut-être qu'à la longue j'aurais eu confiance en cette maison, mais je sentais que ce calme n'était qu'apparent. Elle avait son secret – je le sentais, comme tout homme sent une présence qui guette, qui attend son heure. Elle faisait des feintes.

En vain, je guettai moi-même l'immobilité des choses. Car je vous assure que par un trou de serrure, par une fente, j'ai espionné des chambres vides de toute présence vivante ; j'ai observé avec défiance des objets sans vie, comme des armoires, et des chaises.

Mais elles se méfiaient, elles aussi ; les choses, complices du reste ; communiquant entre elles par des voies mystérieuses que nous ignorons, mais dont obscurément, nous nous doutons.

N'avez-vous jamais été frappé, en certains moments, de l'attitude hostile d'un meuble, familier et inerte en d'autres ?

C'est une constatation que tout le monde a pu faire.

Ah ! s'il vous tenait en cette minute, quel supplice atroce vous subiriez !…

Le visage du mystère ne se montra pas.

Cela jusqu'au jour de l'orage.

*

Il vint du sud, apporté par une haleine de désert africain. Il envahit le ciel d'une telle ombre que toute la nue ne sembla plus qu'une immense menace brandie vers les hommes.

Il y eut dans la rue un bruit rapide, une danse xylophonée de sabots d'enfants, puis le staccato des portes fermées.

Dans l'air bleuté soudain, comme un visage battu, montaient les grands donjons jaunes de la tempête.

Je vis la femme du bourrelier d'en face regarder ma maison avec un air d'effroi si saisissant que, sous un prétexte quelconque, je traversai la rue pour frapper à sa porte.

Mais elle n'ouvrit pas.

Les échos de mes coups roulèrent par de longs corridors, mais n'amenèrent personne à mon appel, et sur la porte, un bizarre dessin quadriflore commença un monstrueux rire silencieux.

— C'est l'orage, dis-je, qui rend les gens peureux et bêtes. Cela du reste est ancestral.

Aux âges jeunes, les premiers hommes gagnaient le couvert des bois ou les cavernes proches, aux premiers flamboiements violets du ciel, et leur peur se résolvait en d'immenses plaintes chantées.

Je répétai cette phrase pour mon édification personnelle et je me promis de la retenir.

Je remarquai alors que ma vie entière était jalonnée de paroles sœurs, comme de kairns sonores et vains, repérant les brisées d'un inutile voyage.

— Tiens, dis-je en rentrant, qu'est-ce qu'il y a de changé ici ?

Il n'y avait rien de changé. Je ne sais quoi, dans mon regard, interprétait autrement la forme des choses.

Dans la petite cour, les deux poiriers tremblaient de toutes leurs feuilles, comme de séniles couards.

— Eux aussi, dis-je. Ah ! ah ! si je les abattais à coups de hache, ils se sauveraient, je crois, dans quelque maison d'en face et me fermeraient la porte au nez.

Les nuages étaient devenus si lourds et si proches qu'ils semblaient être tassés à croupeton sur le faîte des murs ; l'un d'eux ressemblait férocement à un crâne troué de deux yeux de laiton liquide.

Dans la salle à manger, tout était rassurant, à part une huileuse lueur qui traînait sur toute chose, comme une fatale moisissure.

Chandernagor n'était qu'une touffe de plumes chamarrées, secouée d'un frisson d'onde inquiète où veillait le clou rouge de son œil.

La grosse horloge allemande faisait le relevé comptable des secondes, elle donnait aux choses, sujettes à la folie des ambiances, une leçon d'honnêteté mécanique, dont je lui savais gré.

— Nagor ! Nagor ! appelai-je.

Mais l’œil se ferma et seule la peur vibra encore, en unique vie, dans la bête captive.

— Aux âges jeunes, répétai-je, les premiers hommes… comme si je voulais excuser l’appréhension de l’oiseau et comme si j’attendais un assentiment de sa part.

» Et pourtant, dis-je de nouveau, il y a quelque chose de changé ici.

Au-dessus du mur, le crâne de fumée était resté immobile, les nuées s’étaient figées, moulées sur l’infini.

Dans un buffet, un des hauts cristaux jaunes lança une note soudaine en appogiature à un fantastique unisson de silence.

Le silence !

Car brusquement l’horloge allemande s’était tue ; son bruit se trancha au couteau.

On aurait dit qu’un grand cœur fraternel, qui marchait au rythme du mien, venait de mourir.

La pulsation de l’atmosphère qu’était son tic-tac, s’était éteinte, une présence morte devait être là, près à me frôler, un cadavre invisible.

Je levai les yeux attristés sur la ronde et joviale face de l’horloge, mais je les détournai avec horreur.

C’était devenu une figure fantômale, vitreuse, fixant d’un regard halluciné et avide quelque chose que je ne pouvais voir.

Mais ce silence, cette immobilité, hurlaient à présent, gesticulaient, féroces, matérialisés sous des formes qui me semblaient devenir tangibles.

— Ah ! Ah ! tu as voulu connaître le mystère de la petite maison rose et vert tendre.

» Nous sommes là, les choses qu'on imagine inanimées, les choses aux âmes obscures et infernalement cruelles. Toi et tes frères, vous nous avez refusé des âmes ! Vous oubliez la joie méchante avec laquelle les lourds meubles immobiles vous cognent dans l'ombre ; vous n'accusez que votre négligence, quand nos verres aigus vous tranchent les lèvres et que nos clous vous arrachent sournoisement les chairs, ou que les draperies vous soufflent des poussières corrosives au visage !

» Nous voici rangés en spectateurs émerveillés. Qui attend-t-on pour commencer le spectacle rouge et noir du dernier supplice de cet homme ? Nous le savons bien qui l'on attend !

Ainsi trépidait dans le silence l'impatience de cette multitude immobile.

Je le sentais : le mystère était en marche, ses entraves venaient de tomber.

Pendant des semaines je l'avais cherché dans l'ombre des caves et des greniers, par les minuits ensanglantés des lueurs rôdeuses des chandelles et des lanternes sourdes. Il m'avait suivi, impuissant, rongé de mille fureurs muettes, heurtant ses ailes monstrueuses à une barrière occulte, infranchissable.

Et ce qui le libérait, c'était l'orage électrique qui allait éclater en vessie géante, gonflée de toutes les rages surhumaines. Là, encore, je tournai les yeux vers cette paille de bon sens qui flottaient solitaire, sur l'océan de ma terreur.

— C'est donc une cause naturelle… scienti… scientifique.

Je ne sais plus si je balbutiai ces mots à haute voix ; je ne le crois pas. L'air épais ne devait plus conduire les molles vagues du son, car la porte… ***la porte commençait à s'ouvrir, lente, silencieuse, sur des gonds baignés d'huile.***

Dans cette maison où j'étais seul, – seul – à cette minute où rien ne bougeait, dans ce silence qui ne permettait plus le bruit d'un souffle… une porte s'ouvrait seule, seule, oh ! affreusement seule !

Seigneur ! et je ne pouvais baisser les yeux ; j'étais condamné à voir entrer le mystère, l'épouvante visible – celle que le pitoyable fantôme de Dürer me clamait au sortir de mon rêve.

Déjà un pan du corridor se montrait – et sur la poignée extérieure de la porte…

Une chose innommable, une main, géante parmi les géantes, ardente d'un immense feu intérieur, comme une odieuse fonte surchauffée, griffue au-delà de l'abominable, et suivait…

Oh ! mon rêve !

Un tourbillon de flammes laiteuses, des montagnes qui s'effondrent, une chute dans le gouffre des gouffres, le long de parois-bouches qui hurlent, hurlent, hurlent.

*

La foudre venait de tomber sur la petite maison rose et vert tendre – la pulvérisant.

On me releva sous un amas de fines cendres, tout ce qui restait de la demeure.

*

Ceci est l'histoire d'un homme aveugle que j'ai rencontré plusieurs jours de suite, dans un parc public, vieillot et humide, d'Heidelberg la très savante.

Il était accompagné d'une jeune femme au regard pensif et profond qui avait pour lui une sollicitude affectueuse et attendrie.

L'AUBERGE DES SPECTRES

Dans le mystère du monde paléolithique…

Freyman racontait une histoire de sauriens géants des âges quaternaires, une de ces histoires savantes et lourdes qui lui étaient familières et que l'on écoutait avec des airs d'attention hypocrite, les idées ailleurs.

Ses compagnons et lui finissaient de dîner ; c'était un jour maigre et l'aubergiste n'avait servi que des œufs, une friture de goujons et un plat de légumes au beurre rance. L'ale était aigre et le vin détestable bien qu'il coûtât cher.

Par la fenêtre ouverte entrait un souffle de fournaise ; le vent, soufflant du sud-est sur un parcours de trente-cinq milles de sables rouges et de bruyères sèches, avait pris des ardeurs de simoun.

Si Freyman avait servi une histoire d'ours polaires, peut-être son auditoire aurait-il prêté une oreille complaisante, mais sa monotone causerie s'allongeait à travers des jungles tropicales et des marécages proches du degré d'ébullition. Il n'y eut pas de dessert, l'hôte prétextant que ses boîtes de biscuits étaient vides et que les fourmis avaient dévoré les dernières fraises de ses plates-bandes. Il posa sur la table une boîte de fer-blanc contenant quelques cigares et, aussitôt présenta la note.

— J'attelle à trois heures pour aller à Markenham, dit-il, et je ferme l'établissement, mais si vous voulez rester, je laisserai la salle de bar à votre disposition. Je serai de retour

à sept heures et j'apporterai des truites ou un saumon frais pour le souper.

— Pour ma part, je préfère rester, dit M. Shean. Je me suis promis de passer la journée entière à la campagne et je le ferai… By Jove, je le ferai !

Freyman eut un geste d'indifférence.

Le troisième et dernier convive autour de la table ronde était Pilcher ; il s'était endormi sur sa chaise et n'émit aucun avis.

D'ailleurs, qui aurait attendu, écouté ou suivi l'avis d'une créature comme Pilcher ?

On entendit des clés grincer dans des serrures et, quelque temps après, une tapissière s'éloigna sur la route de Markenham, puis disparut derrière une dune.

Freyman s'arrêta net au milieu d'une phrase où il était question de l'aurochs et de l'homme du Neanderthal et frappa du plat de la main le crâne luisant de Pilcher.

— J'ai rien fait… et puis j'ai un alibi et je ne parlerai que devant mon avocat… glapit celui-ci en s'éveillant.

— Bon, le voilà qui rêve encore qu'il est amené au poste gronda M. Shean avec mépris.

Freyman consulta sa montre comme aurait fait un médecin prenant le pouls d'un malade.

— Nous attendrons vingt minutes et alors la carriole de l'aubergiste, en gravissant la colline des Trois Blancs, redeviendra visible. Ainsi nous serons certains qu'il ne fera pas

tourner bride à son canasson et serons tranquille jusqu'à sept heures.

— S'il laisse comme ça la taule à la disposition du premier venu, c'est ce qu'il n'y a rien à y voler, ricana Pilcher… Mauvaise affaire, voilà ce que je dis.

— Qui vous parle de voler ? riposta M. Shean, et quant à l'affaire, ce n'est pas la vôtre.

Pilcher haussa les épaules. Que lui importait après tout ? Il était payé d'avance pour ce qu'il avait à faire et ne se souciait pas du reste.

C'était un homme stupide, mais il n'avait pas son pareil pour crocheter des serrures, sans que rien n'y parût.

*

Le silence tomba, lourd comme le brûlant faisceau solaire qui incendiait les verres et la glace tavelée du comptoir ; on entendit le bruit de souris de la montre de Freyman.

M. Shean le rompit.

— Vous avez bien prévu les choses, Frey, murmura-t-il… L'aubergiste seul au logis, sa course à Markenham, l'abandon de la salle du bar à ses clients et son retour promis pour sept heures.

— Il ne faut pas s'en étonner, répondit Frey, puisque c'est pure logique ; c'est ainsi qu'il a agi avec Trevitter et Moscombe…

— … Qui ne surent profiter de l'occasion, persifla-t-il.

Freyman tourna les yeux vers la lointaine colline, la vit toujours vide, brasillant au soleil, et reprit l'examen de sa montre.

— Je ne sais si ce tavernier du diable ne fournit pas bénévolement une occasion à des gens comme nous pour…

Il hésita visiblement et conclut d'une voix un peu inquiète.

— … Pour faire ce que nous voulons faire.

*

À ce moment la tapissière parut au loin, gravissant au pas le ruban laiteux de la côte.

Freyman ferma le boîtier de son chronomètre et donna une tape sur l'épaule de Pilcher qui s'endormait de nouveau.

— À l'ouvrage ! ordonna-t-il.

L'homme chauve fut debout en un instant ; il tira de la poche de sa jaquette une longue boîte plate et la considéra avec amour.

— J'vas gagner mes cinq livres, ricana-t-il.

Ils traversèrent la spacieuse salle où ils avaient pris leur repas, puis, ayant poussé une porte, s'engagèrent à la file indienne dans un énorme corridor où régnait une fraîcheur de cave, bienvenue après la température saharienne de la pièce qu'ils venaient de quitter.

— Faut-il essayer ? demanda Pilcher en montrant du doigt une série de portes closes.

— Inutile, cela doit se trouver à l'étage, répondit Freyman.

Au fond du vestibule, un sombre escalier filait en vrille vers les hauteurs. Le premier palier qu'ils atteignirent était vaste comme un hall et servait de carrefour à trois allées latérales aux portes innombrables.

— Quel caravansérail ! opina M. Shean. Et dire que cet olibrius d'hôtelier habite seul dans cette boîte qui peut rivaliser avec une abbaye !

Freyman se crut obligé de donner quelques explications.

— Cette boîte comme vous l'appelez fut construite en 1784 à en croire l'écusson de la façade. Elle a dû servir de relais de poste, puis d'auberge de rouliers, car en dehors d'elle il n'y a, dans ce maudit pays de sable et de bruyères, pas l'ombre d'un toit pour abriter hommes ou bêtes. Il est certain qu'en des temps passablement lointains, elle possédait une ample clientèle de passage.

Pilcher examinait les portes d'un air connaisseur.

— C'est du bon bois, approuva-t-il, et les serrures sont honorables… Y aurait-il un petit supplément… disons à la commission, s'il y avait de l'argent derrière ?

M. Shean eut un sourire sinistre.

— Imbécile, il n'y a pas un sou !

— Bon… mais des fois… des bijoux… un trésor, que sais-je moi ? insista le gros.

— Assez, Pilcher, il n'y a rien à trouver de ce genre, je vous le dis !

Pilcher soupira et tira de son étui de fins instruments en acier bleu.

— Par où faut-il commencer ? demanda-t-il.

— Passons au second étage, ordonna Freyman.

Tout à coup, au fond d'un interminable couloir latéral, Freyman fit halte.

D'un doigt qui tremblait un peu, il désignait une porte si sombre qu'elle était à peine visible dans la pénombre du lieu.

— Peut-être que c'est là, murmura-t-il.

M. Shean eut un léger recul.

— Allez-y, Pilcher !

Au bout de quelques minutes, le gros homme retira, de la serrure qu'il avait attaquée, une tige de métal toute tordue.

— Eh bien, si je m'attendais à une pareille résistance !… s'écria-t-il stupéfait. Un coffre-fort ne me ferait pas une pareille blague !

Il changea trois fois d'instrument avant qu'un léger déclic se fît entendre.

— Enfin, ça y est ! soupira-t-il en se redressant, le visage reluisant de sueur.

Il voulut pousser la porte, mais Freyman l'en empêcha.

— Voulez-vous passer le premier, monsieur Shean ? demanda-t-il.

M. Shean tordait ses mains sèches, et ses lèvres tremblaient.

— Alors, murmura-t-il avec peine… alors, allons-nous savoir pourquoi on appelle cette maison de malheur l'Auberge des Spectres ?

Il poussa la porte avec une telle nervosité qu'elle battit le mur avec un bruit formidable de tonnerre.

*

De l'autre côté de la colline des Trois Blancs, la tapissière fit halte. Le conducteur arrêta son choix sur un minuscule marigot d'eau verte encadrée de troènes et dont les bords nourrissaient une herbe pâle.

Le cheval se mit aussitôt à la tondre de ses longues dents avides, pendant que son maître s'installait dans une étroite bande d'ombre pour fumer sa pipe.

Du fond de la plaine, noire dans le poudroiement solaire, une silhouette maigre et lasse s'avançait.

Le tavernier la regardait venir, soufflant de temps à autre un mince rond de fumée dans l'air torride.

L'arrivant se choisit à son tour un coin frais et tira de sa poche un long cigare noir avant de souhaiter un bref bonjour.

— Alors, Casby ?

L'aubergiste pointa le bout de sa pipe en terre dans la direction de la sinistre demeure perdue à l'horizon.

— Il sont là, monsieur Quaterfage.

— Freyman et Shean ?

— Oui, ainsi qu'un petit homme gros et chauve qui dort tout le temps.

— Pilcher, le cambrioleur, sans aucun doute.

Ils fumèrent quelque temps en silence, puis le long gentleman se mit à parler d'une voix lente et triste.

— Ils réussiront certainement, là où Trevitter et Moscombe ont échoué. Shean est intelligent. Freyman l'est moins, mais il est tenace en diable et ne manque ni de logique ni d'esprit de suite dans ce qu'il entreprend.

— Si cela rendait un peu de prospérité à ma maison, en la nettoyant de cette saleté… dit Casby.

Son compagnon – il avait des allures de clergyman – l'interrompit d'un geste sévère.

— N'employez pas des termes pareils, pour désigner une chose terrible entre toutes, Casby, et il est vraiment dommage que deux hommes de valeur comme Shean et Freyman doivent-payer de la pire des épouvantes de mesquins intérêts comme les vôtres. Voyez-vous, il y a des moments où je regrette de vous avoir conseillé…

Casby lui jeta un regard de colère.

— Je vous paie pour exorciser ma maison, alors de quoi vous plaignez-vous, monsieur Quaterfage ?

Le clergyman poussa un gémissement.

— Exorciser… le terme est bien impropre, Casby, mais je suis presque contraint de l'admettre, n'en connaissant pas qui soit plus proche de la vérité des choses. Quand Trevitter

et Moscombe ont appris que l'une des portes de vos chambres portait le signe du Roi Salomon, ils ont voulu savoir ce qu'il y avait derrière. Ils étaient des membres fort actifs de la Société de Recherches Physiques ; mais ils avaient négligé de se faire accompagner d'un forceur de serrures.

Casby se pencha vers son compagnon.

— Voilà sept ans que j'ai repris l'auberge et il ne m'est certainement pas venu à l'idée d'aller voir ce qui se trouvait dans la chambre interdite… bien que la… hum… la chose ne m'ait apporté qu'une malchance de diable. Mais vous, monsieur Quaterfage ? Avez-vous une idée de ce que ça pourrait être ?

Le clergyman eut un geste d'effroi.

— Grand Dieu ! non… et je préfère ne rien imaginer. Connaissez-vous l'histoire du pêcheur des Milles et Une Nuits, qui délivra un génie malfaisant emprisonné dans un vase de plomb, marqué du sceau du Roi Salomon, puis jeté au fond de la mer ?

— Quand j'étais petit on me l'a racontée, avoua Casby.

— Je ne puis m'empêcher d'y penser… Souvenez-vous de ce qui se passa à l'auberge peu de temps avant votre venue.

« Trois voyageurs y descendirent un soir. C'étaient des gens de couleur, des Hindous, lapidaires connus et estimés sur tous les marchés d'Europe.

» Deux d'entre eux occupèrent la chambre aujourd'hui condamnée et l'autre fut logé dans une pièce voisine.

» Le lendemain, on trouva les deux gentlemen assassinés et dépouillés de leurs biens. On ne découvrit jamais le coupable.

» Leur compagnon resta à l'auberge jusqu'à la fin de l'enquête et, avant de partir, il lança un anathème épouvantable sur la chambre du crime.

» — J'emprisonne dans cette chambre de malheur et d'affreuse injustice une chose plus forte que la mort, déclara-t-il. Je conjure les hommes qui viendront, sous ce toit de ne jamais lui rendre la liberté.

» Sur ces mots, il posa le chaton de sa bague sur le bois du panneau, qui fuma comme marqué au fer rouge.

» On a découvert depuis lors, dans la trace laissée, le pentagramme redoutable du Roi Salomon, et personne ne s'avisa de passer outre à la défense de l'enchanteur, même les gens chargés de mission officielle.

— Ainsi, ce serait vraiment un spectre ? murmura Casby. Il m'est parfois arrivé d'écouter à la porte close, sans jamais rien entendre, mais je vous jure que le silence qui régnait derrière elle était plus terrible que le rugissement de la pire tourmente.

Quaterfage s'épongea le front où perlaient d'énormes larmes de sueur.

— À ce moment, dit-il d'une voix à peine perceptible, ils savent peut-être… Avez-vous apporté les jumelles ?

Casby se dirigea vers la tapissière et en rapporta deux jumelles marines gainées de cuir fauve.

— Du haut de la colline nous pourrons voir, murmura Quaterfage.

— Voir quoi ? demanda Casby ; mais il ne reçut pas de réponse.

Installés dans le sable brûlant, la tête dépassant à peine le faîte monticule, les deux hommes se mirent en observation.

Un grondement sourd ébranla soudain l'espace.

— Il tonne, dit Casby en regardant avec surprise le ciel éperdument bleu se voûtant au-dessus de l'immense plaine désertique… Et puis : Oh ! mais… regardez donc les arbres de mon jardin ! Il n'y a pas de souffle d'air suffisant pour faire trembler une feuille de bouleau et…

Dans le champ des jumelles, les deux hommes voyaient les arbres lointains se tordre comme des roseaux dans la tempête.

— Les voilà ! cria Quaterfage. Je les reconnais… Shean est en tête, puis Freyman. Pilcher les suit… Ils courent comme des fous… Oh, Seigneur !

Ce cri de détresse fut poussé en même temps par Quaterfage et Casby.

Les trois fugitifs venaient d'être soulevés du sol, saisis par une main invisible et monstrueuse et projetés à une hauteur fantastique.

Leurs silhouettes diminuèrent au gré d'une vitesse et d'une distance prodigieuse et se perdirent dans l'aveuglante lumière.

Alors le sol frémit et Casby s'écria d'une voix déchirante :

— Oh ! ma maison !

Au loin, dans une gloire de poussière dorée, l'auberge se couchait comme un château de cartes qui se ploie avant de s'écrouler.

Quaterfage et Casby se laissèrent rouler au bas de la colline, hurlant d'épouvante, se plongeant la face dans le sable pour ne pas voir la gigantesque et monstrueuse forme qui s'élevait au-dessus des décombres, noire comme l'Érèbe, croissant avec une vélocité effroyable et dont le front voilait le disque flamboyant du soleil de quatre heures.

L'HISTOIRE DU WÛLKH

Ce fut dans une petite taverne de Limerick que Weybridge fit la connaissance du taxidermiste. Il venait de chasser à Seaw Felle et en rapportait trois canards garrots au plumage piqué d'azur et un merveilleux harle rose.

Le taxidermiste était un vieux et sa taille pliée comme un canif, mais il portait une pelisse de loutre de mer qui devait valoir beaucoup de livres.

Weybridge avait trente ans et des muscles de fer jaillissaient sous l'épais sweater de laine brune.

— Beaux coups de fusil, murmura le vieux. Ces harles sont très méfiants et on les approche difficilement.

Le chasseur n'était pas bavard, mais il se trouvait pris par son côté faible ; il s'installa à la table du vieux et demanda un grog, car le temps était au vent et à la pluie.

— Je le suivais des yeux depuis près d'une heure, racontait-il, tournoyant au-dessus du marécage. Il n'y avait qu'un seul rai de soleil pour jouer sur la vastité et il l'accrochait, c'était comme un prisme volant, tous feux dehors, qui descendait sur l'eau.

Le vieillard s'empara de la dépouille que deux rubis sanglants étoilaient à peine.

— Dommage, grommela-t-il, si ce harle avait été chevronné sur l'aile, il vaudrait de l'argent pour le naturaliste.

Weybridge haussa les épaules insouciantes ; il n'aimait pas l'argent, mais la chasse, ses feintes et ses ruses, ses triomphes comme ses déboires, et puis il avait le marécage dans la peau.

— Peu importe, dit-il ; il m'est arrivé de tirer une outarde et de ne pas en être fier, parce que la bête, fatiguée par trois jours de vol dans une tempête d'ouest, se tenait tapie dans une touffe de salicornes, à peine capable d'un dernier coup d'aile, et par contre j'ai crié de joie en plaçant un doublé dans une bande de foulques manœuvrant avec une habileté de vedettes d'escadre entre des écharpes de brouillard et des îlots de roseaux.

— Ah ! jeunesse, murmura le vieux en faisant signe au waiter de remplir les verres.

Ils trinquèrent en silence, puis le taxidermiste reprit :

— Vous chassez aux Seaws ? N'allez-vous jamais aux Fenns du Shannon ?

Weybridge lui jeta un regard étonné ; l'homme étant étranger, la question lui paraissait singulière.

Le Fenn est un marais hideux, voisin de la mer d'Irlande, redouté pour ses sables mouvants et ses boues profondes et prudemment tenu à l'écart de toutes les aventures de chasse.

— Non, répondit-il avec franchise, car je sais distinguer la vaillance de la témérité ; les probabilités de malheur sont trop considérables dans le Fenn et ne pourraient être compensées par les résultats, aussi beaux qu'ils puissent être.

— Même si vous parveniez à tuer un Wûlkh ? murmura le vieux.

Weybridge était un homme franc et jovial, mais sa bonne éducation avait quelque peu souffert par la vie solitaire et sauvage qu'il menait sur les terres de chasse. Il répondit dans un gros rire :

— Vous êtes fou, sir !

Le vieillard ne parut guère froissé par cette inconvenance ; il hocha doucement sa tête chenue.

— Vous êtes monsieur, un homme qui aimez le sport et le sport le plus noble qu'il soit : la chasse ; moi je suis un homme de science ; mais c'est au nom de celle-ci que je vous dis : Non, sir, je ne suis pas fou.

Le parler grave du vieil homme impressionna Weybridge.

— Voilà deux fois au cours de mon existence que j'entends parler de cet oiseau fabuleux que vous appelez le Wûlkh, avoua-t-il, et chaque fois dans des circonstances tragiques.

» La première fois ce fut quand Nat Lamb partit à sa recherche dans le Fenn. Lamb était un homme grossier et sans imagination, mais c'était un chasseur. Je l'ai vu pleurer devant un vieux fusil que l'armurier refusait de lui réparer encore, à cause du danger imminent d'éclatement qu'il offrait. Il restait des nuits entières, des nuits de gel, à l'affût des tadornes… de formidables bêtes, allez, et malignes comme des diablesses qu'elles sont en vérité.

» Il avait été appelé chez je ne sais quel savant pour tirer un Wûlkh. Il n'y croyait pas… mais il n'aurait pas voulu manquer la moindre chance de l'abattre. Il erra dans le Fenn pendant des journées, et, chaque matin en le voyant partir,

le pasteur récitait à voix basse la prière des agonisants. Un soir, il ne revint pas : les boues mouvantes du Fenn l'avaient happé.

— Vraiment ? dit le vieux. Et l'autre fois ?

Un pli amer déforma la bouche du chasseur.

— C'était une femme, Tilda Ascroft, une merveilleuse jeune fille, le meilleur fusil de l'Irlande. Elle avait chassé le tigre dans la jungle interdite du Térai, elle avait vécu des mois avec des chasseurs d'oiseaux des Faroër, sur une île accore battue par les tempêtes nordiques et infestée de rats bleus. Elle aussi accepta la mission fantastique…

Le front de Weybridge s'était rembruni et il s'était mis à parler à voix plus basse, comme s'il lui en coûtait de raconter la suite.

— Elle le fit pour l'argent, elle, car sa vie, complètement vouée à la chasse, était coûteuse. Elle avait des dettes et elle rêvait de partir pour le Grand Nord pour s'en prendre à la faune polaire. On lui avait promis une somme énorme si elle réussissait.

» Elle s'enlisa dans les sables mouvants non loin de l'îlot central du Fenn, une sorte de morne qui domine la funèbre vastité lacustre. Elle avait vingt-huit ans et son fiancée se tua, vous vous rappelez ? Lew Summerville, le champion de tennis de Belfast College.

— Excusez-moi, dit poliment le vieillard, je ne connais rien de ce qui regarde le sport et ses héros. Je vis au milieu de mes livres, de mes scalpels, de mes vide-crânes et de mes sujets naturalisés. Mais je vous le dis, en vérité, mon jeune ami, le Wûlkh existe, ce n'est pas douteux.

De nouveau il fit signe au barman et les verres furent remplis de grogs épicés et brûlants.

La tête tournait un peu à Weybridge, mais quand il pouvait parler chasse, il s'attardait volontiers auprès d'une table de taverne où l'écoutait un auditoire complaisant.

— Parlez-moi du Wûlkh, dit-il tout à coup.

Le vieillard se frotta longuement les mains sèches dont les jointures craquèrent, ses yeux se plissèrent et une lueur verte glissa par leurs fentes minces.

— Aux premiers âges, commença-t-il, – excusez-moi de débuter d'une aussi pédante façon, – la terre, les eaux et le ciel ont été hantés par des créatures que nous jugeons être monstrueuses, bien qu'en fait ce fussent des merveilles de force et de puissance. Je vous épargnerai leurs noms barbares de brontosaures, de plésiosaures et autres.

» Sur les eaux des immenses marécages d'alors évoluait une créature formidable : le ptérodactyle. Un cauchemar vivant : des ailes membraneuses de chiroptère, des griffes d'aigle, un crâne de saurien aux dents redoutables. Quand les dinosauriens eurent disparu de la surface sublunaire, il persistait encore à régner dans son ciel mais il se transformait : il devenait plus petit, tout en restant monstrueux. Il quitta les régions chaudes, remonta vers le nord, s'adapta à un climat plus tempéré tout en n'osant affronter les froids du Septentrion.

Le taxidermiste fit une pause et frappa le sol du pied.

— Ici, en cette région favorisée par les eaux chaudes du Gulf-Stream, il se trouvait avoir atteint la lisière des terres habitables pour lui. Il y est revenu… il y est resté ! Le sot

nom de Wûlkh lui est venu du cri qu'il pousse en louvoyant à travers les rudes souffles de l'Atlantique. Et je vous dis, chasseur, s'il y a un endroit au monde où il peut se réfugier encore, c'est dans le Fenn, l'odieux marécage qui se refuse à toute intrusion de la part des hommes.

— Excepté la mienne ! lança Weybridge avec fougue. Si votre Wûlkh existe, eh bien ! il n'y aura que moi pour le tirer, j'en prends l'engagement formel.

— Votre prix ? demanda froidement le vieux.

Weybridge le regarda avec colère.

— Je le répète, sir, vous êtes fou… Si votre Wûlkh est bon à manger, je le ferai griller à la broche ; s'il est aussi mauvais qu'une foulque de trois ans, je le clouerai sur la porte de ma grange pour effrayer les chats et les corneilles.

— Soit, concéda le taxidermiste, je comprends que des gens puissent travailler et surtout s'exposer pour l'honneur. Je vous dirai donc, pour votre gouverne, que les animaux de son genre prennent toujours leur vol par les fins de tempête.

— Je vous remercie, dit chaleureusement Weybridge, car voilà un renseignement précieux. N'est chasseur que celui qui connaît les coutumes des bêtes qu'il traque et veut tuer. À bientôt, sir, si vous restez à Limerick vous entendrez encore parler de moi.

*

Weybridge fit le tour du chenil et regarda attentivement les splendides animaux qui donnaient bruyamment de la gueule en le voyant fin prêt pour la chasse.

La partie qu'il entreprenait était hasardeuse et il savait que l'instinct détournait les chiens des terres de péril où dormaient les sables mouvants et les boues profondes.

Il ne pouvait compter ni sur Snow ni sur Flame, les setters, l'un blanc comme neige, l'autre roux comme un feu de joie, bêtes intelligentes et prudentes. Son regard s'arrêta longuement sur Tempest.

C'était un pointer de haute race, souple comme un fouet et n'obéissant qu'à son désir violent de pourchasser les bêtes.

Weybridge l'aimait à la façon d'un père, faible envers son mauvais garnement de fils.

— C'est le seul parmi mes chiens qui ne soit pas un esclave, disait-il, et non seulement il ne l'est pas, mais c'est à peine un serviteur !

Ceux qui ne comprenaient pas le chasseur demandaient :

— Et qu'est-il donc, votre Tempest ?

— C'est mon ami, répondait gravement Weybridge, et un allié.

Il ouvrit la grille du box et le pointer partit comme une flèche à la poursuite furieuse des gélines picorant dans la cour. Les autres chiens commencèrent une longue plainte de déception et de jalousie.

— Tem, murmura le maître, ou la journée sera splendide ou terrible.

Après un moment d'hésitation, il avait pris au râtelier un fusil automatique à cinq coups.

Il n'aimait pas cette arme, qui lui paraissait injuste et déshonnête. Le gibier peut espérer un salut de fuite devant un fusil à deux coups, mais il perd toute chance de salut devant la rafale rapide d'un automatique.

Weybridge montrait une sorte de loyauté envers les bêtes qu'il pourchassait : il aurait rougi de tuer un lièvre au gîte ; dans la réserve qui lui appartenait en propre, il défendait la fenaison totale et ne permettait que quelques rares andains dans la plaine herbeuse ; de cette manière le gibier pouvait se défendre encore.

L'automatique, qui fauche la moitié d'une compagnie de perdreaux, qui anéantit le quatuor matinal des courlis et qui permet au moins deux cartouches maladroites au tireur, était une arme déloyale selon lui.

— Bah, dit-il en vérifiant minutieusement l'éjaculateur, je mets le sable mouvant dans le plateau de la balance ; il doit peser bien lourd… presque autant que ma propre peau !

Tempest était venu se ranger à ses côtés, car il refusait la marche servile rivée aux talons du maître : il voyageait de compagnie et semblait se complaire à la conversation.

Weybridge laissa les Seaws à sa gauche et prit la direction de la mer. Le pointer leva un nez frémissant vers les marigots proches d'où s'envolaient des sarcelles, puis il tomba en arrêt devant une poule d'eau horriblement haute sur pattes et qui s'enfuit en criant, traçant un double sillage sur la moire des eaux.

— Nous prendrons par la falaise, dit Weybridge ; et sans doute Tempest comprit-il, car il s'élança – vers la ligne ambrée de l'ouest. Il devait penser aux nuages ébouriffés des culs-blancs et à la noire engeance des macreuses qui hantent le voisinage de l'eau salée.

Quand Weybridge atteignit la falaise, il fit halte et suivit des yeux la longue muraille cendreuse.

Il savait qu'à un mille de là, elle cesse brusquement laissant passage à une brève rivière, née dans le Fenn et qu'il n'aurait qu'à la remonter pour arriver dans la région interdite.

Le matin était gris, mais clair. L'horizon lavé par les averses de la veille s'approchait avec les longues fumées des vapeurs et les mamelles gonflées des dundees.

Au haut de la falaise, de petits macareux se poursuivaient en piaillant de plaisir et de gros stercoraires noirs se faisaient chasser de leurs socles par l'humeur furibonde des mouettes flamandes.

Weybridge sourit à ce tableau familier ; un sentiment étrange et mélancolique venait de s'emparer de lui. Sans trop savoir pourquoi il concluait machinalement une trêve avec ses adversaires des autres heures.

Une barge rouge s'envola à dix pas, les ailes froufroutantes ; Weybridge ne fit aucun geste et Tempest gémit sans comprendre.

Très vaguement, le chasseur se sentait frère dans la peur de tous ces êtres qui reçoivent la mort de la main de l'homme ; dans peu d'heures, il serait lui-même une proie,

perdue sur la piste chaude et poursuivie par une forme funèbre entre toutes…

Le Fenn parut, au détour de la roche, grande étendue miroitante et tavelée de losanges pallides ; presque à son centre géométrique un cône montait vers les brumes basses.

— Je connais un mille de terre ferme, Tem dit Weybridge et après… que Dieu nous guide !

Le pointer avait pris les devants ; il ne quêtait pas, il humait à longs traits la brise de terre qui leur apportait des fadeurs de charogne et de marcescence. Weybridge vit un immense jeu de marelle à quadrilatères presque égaux devenir plus proche et alors il remarqua des avocettes.

L'avocette est un joli échassier, au bec retroussé comme un nez de trottin parisien ; elle est fine en diable et méfiante comme tout, aussi elle laisse la plage ferme et les alluvions aux harles présomptueux et aux espiègles pluviers. Elle se tient sur les bancs mouvants, s'y sachant à l'abri de la cinglée de plomb.

Les oiseaux virent l'homme et se concertèrent étonnés d'une telle audace.

Ils passaient à la lisière des terrains sûrs, mais à petits bonds latéraux ils gagnèrent le tapis trompeur des mousses d'eau et des feurres noyés.

Weybridge contourna leurs positions, puis, sondant le sol de la pointe d'un jonc, il continua sa marche dans le Fenn.

Au premier coup d'œil, tout autour de lui était rassurant : des langues de terre dure et presque sèche s'avançaient en éperon dans le marécage ; elles soutenaient

son poids sans faillir et sans que l'empreinte de ses pas se remplît d'eau. L'illusion du jeu de marelle avait disparu au regard du chasseur, mais persistait néanmoins dans sa mémoire. Une image brève l'obséda : de cette partie fantômale, il était l'enjeu posé au beau milieu du damier même.

L'atmosphère présentait ce singulier mélange de paix et de fureur d'une fin de tempête nordique, avec ses alternances de calme plat et de soudaines huées de rafales. Au loin, la fumée noire des vanneaux s'éparpillait au-dessus d'un chapelet de marigots et, par instants, Weybridge crut entendre le clairon voilé des tadornes.

En se retournant vers la falaise, il la vit plus lointaine qu'il ne l'aurait pensé et son cœur se serra devant l'immense et hostile solitude dont il devenait le point central à peine mouvant.

L'horizon d'ailleurs se déplaçait au gré d'une suite de mirages. Là où l'homme croyait devoir apercevoir la mer, il voyait le mur laiteux de la falaise ; une forêt de roseaux qu'il avait repérée en plein sud était devenue inexistante, remplacée par de longs îlots d'algues mortes. Il frissonna à cette magie lacustre, et, petit à petit, sentit la grande épouvante des eaux venir à lui.

Le morne central était plus proche, une chaussée de sable d'ocre le joignit au chemin qu'il parcourait. Cette butte fuligineuse personnifiait pour l'homme la sécurité et le salut.

Une fois à son sommet, il dominait la terre inhumaine, il connaissait sa ligne de retraite vers le sol ferme : il tenait le secret du Fenn. Les distances sont trompeuses dans le marais, et quand Weybridge eut parcouru un demi-mille de la chaussée de sable, il ne s'en trouva pas plus proche du but.

Tempest marchait de nouveau à ses côtés et rien, dans son attitude, ne trahissait sa joie coutumière. De temps à autre le maître voyait le regard rouge et pensif du chien se poser furtivement sur lui. Soudain la tête fit halte, huma le vent et gémit ; un instant la queue battit à coups précipités les flancs frissonnants.

— Allô, Tem, fit le maître, que signifie… ?

Le pointer lui jeta un regard profond et son échine se courba.

— Peur ? demanda Weybridge étonné.

Alors, du fond de la plaine liquide, il entendit le bruit.

C'était une rumeur double et singulière : le cri aigre du papier qui se déchire allié au crissement aigu d'une lime mordant le fer.

Le chasseur ne put la situer dans sa mémoire, mais il l'apparenta à la crécelle lointaine de certains gros rapaces, comme les grampians, prenant leur quart d'affût.

— Tem… commença Weybridge ; et brusquement il eut le sentiment du malheur : le pointer n'était plus à ses côtés.

Le chasseur pivota sur les talons et une terrible tristesse l'envahit ; au loin, arrivant déjà au tournant de la chaussée de sable, une ligne blanche tavelée de feu fuyait éperdument vers l'horizon… Tempest désertait, Tempest avait trahi…

— Me voici seul murmura Weybridge, et sans nul doute en grand péril, puisque Tempest a fui.

Quelque chose palpita entre l'eau et le ciel se projetant en ombre sur la butte.

Le chasseur vit le double couperet d'une puissante envergure d'ailes, une sorte de main mutilée griffant l'air, et un grand cri de gonds rouillés se vrilla dans son oreille.

Le Wûlkh.

*

Il tira : une fois, deux fois, trois fois.

La monstruosité aérienne vira sur l'aile, flotta et soudain s'enfonça vers l'eau dans une atroce chute déhanchée.

— Hit ! hurla Weybridge… Hit !

Il s'élança en avant.

À vingt pas, la bête tressautait sur l'onde comme une grosse baudruche qui se dégonfle.

L'homme sentit une joie formidable épanouir tout son être.

Puis une main se saisit de sa cheville gauche une autre de sa droite ; il sentit deux longues secousses comme si une force mortelle l'attirait vers les profondeurs. L'eau du marais sembla brusquement monter en niveau, la butte bondit dans le ciel. Weybridge se vit tout à coup devenu petit. Tout petit : ses genoux venaient à fleur de la chaussée.

Il était dans l'emprise des sables mouvants et comprit que sa courte victoire sur le monstre des airs achevait sa destinée humaine.

*

Quand le sable eut atteint ses épaules, il ne voyait ni n'entendait plus.

Ceux qui songent à l'enlisement ont, en général, une page immortelle de littérature en tête ; heureusement cette magnifique prose a menti. L'agonie de l'enlisé ne perdure pas jusqu'au moment où les ténèbres montantes du sable lui emplissent les yeux.

Une fois que la poitrine est prise dans l'étau final de la terre, la vie humaine s'envole.

Les yeux de Weybridge fixaient de leur ultime désespoir les lointains nacrés de brume, que déjà ils étaient à jamais aveugles. À ce moment, à deux miles de là, sur l'éperon du sud, un homme sortit d'un bosquet de roseaux et se mit à démonter posément de puissantes jumelles prismatiques.

— Fini, murmura-t-il, en regardant l'endroit où ses faibles yeux ne distinguaient plus que des ombres voletantes.

Il s'assit sur un tertre gazonneux, prit une boîte de pastilles hors de son bissac et se mit à en mâcher quelques-unes ; puis d'un geste las, il enleva son large chapeau Bolivar.

Un crâne parut, étrange, piriforme, surmonté d'une dure houppe rousse.

— Bon travail mon tout beau, gloussa-t-il, voici Mr. Weybridge qui descend par lentes étapes vers le centre de la terre ; il y rejoindra la jolie pimpesouée et d'autres encore pris à ton épouvantable mirage… Tu peux rentrer au logis et y dormir tout ton soûl dans un bain de phosphore !

Le monstre ailé se souleva avec lourdeur et rama péniblement dans la brume.

— Reviens ! Reviens ! invita l'homme.

Le Wûlkh frémit, vira sur une aile et, brusquement, se fondit en fumée, qui tournoya en volutes dans l'air du soir.

— Reviens, reviens, mon tout beau !

Un petit nuage trouble glissa vers le solitaire, entoura un instant sa tête comme une auréole noire et disparut.

La houppe frémit et resplendit comme si un rayon de soleil la brûlait.

— Stop ! gémit l'homme.

Il se leva brusquement et tendit le poing vers une bande d'avocettes qui passait haut dans le ciel, en criant.

— Je n'ai jamais pu tirer une de ces bêtes ! Je n'ai jamais pu lever une arme et le recul d'un fusil m'aurait jeté à terre.

» J'aurai voulu chasser comme eux tous, traquer la bête peureuse, la pousser désespérée dans ses derniers retranchements et la tuer. La nature m'a refusé le muscle !

D'un geste rageur, il retroussa la manche de son habit et un bras maigre, squelettique, aux chairs blêmes parut.

— Je n'ai connu que des bêtes mortes, puant la charogne ! Ma part de chasse, c'étaient les tripes, le coton hydrophile qui bourre les ventres morts, l'iodoforme qui les parfume et la paraffine qui les oint !

» J'ai pleuré de rage et de douleur sur les livres d'aventures, sur les récits de chasse, sur les pages sportives des journaux.

» Toutes ces joies intenses m'ont été refusées parce que j'étais faible, débile et sans beauté humaine !

De son doigt noueux, il heurta son crâne qui sonna comme un bois de porte.

— Et l'autre force est venue ! gronda-t-il.

— Celle qui fit naître le Wûlkh…

— Celle qui fit naître Sheedoo…

— Oh, Sheedoo !

Il tourna son regard vers l'étendue miroitante des eaux…

— Montre-moi, Sheedoo, ma belle !

— Montre-toi !

L'eau bouillonna, une grosse coupe grise émergea pleine d'ombre.

— Regarde-moi, Sheedoo, ma belle !

Deux yeux formidables, horribles comme des lunes maudites, trouèrent la sphère de deux hublots de flamme liquide, puis des tentacules géants s'étirèrent, pleins de cruelle lassitude.

— Retourne, Sheedoo… c'est assez pour aujourd'hui, je n'en suis plus… il te faut dormir.

Il n'y eut plus rien sur la surface de la mer.

L'homme se leva et, de son manteau, la nuit tombante lui fit des ailes énormes.

— Mon nom est Hingle ! rugit-il à la face de la vastité Hingle ! et je fais l'épouvante et de l'épouvante je fais la mort !

Il toussota aux mousselines de la brume qui flottaient.

— Il fait froid, ajouta-t-il plaintivement, ce brouillard ne vaut rien pour ma poitrine.

D'un long pas de faucheur, il marcha vers l'orée du marécage, mâchonnant avidement des tablettes au goût de camphre et d'iode.

LE MIROIR NOIR

Mr. Torndike, qui tenait une bibliothèque populaire dans Staple Inn, regardait pour la mille et unième fois les étranges maisons à façade qui faisait face à son officine.

Il n'y avait personne, autour des tables de bois noir surchargées de livres, à qui il eût pu, pour la n^{me} fois, répéter qu'il prisait énormément le style Tudor de ces bâtisses et qu'elles étaient les seules ayant survécu aux incendies et aux tourmentes de la City, depuis le XVe siècle.

Personne…

Ce n'était pas une vérité absolue, mais l'unique client, qui feuilletait d'un doigt nonchalant les tomes gras et luisants, ne comptait guère pour le bouquiniste.

Le Dr. Baxter-Brown était un simple médecin de quartier habitant Churchstreet, où il occupait deux chambres dans une des hautes et blêmes maisons bordant Clissold Park, ne disposant ni de bibliothèque ni de laboratoire et recevant sa maigre clientèle dans un misérable salon aux fauteuils de crin noir. Deux fois par semaine, il entreprenait, à travers la métropole, un long et triste voyage qui l'amenait à Holborn, dans l'établissement poussiéreux de Torndike où il passait une ou deux heures avant d'emporter un livre de location à six pence.

Il bruinait, ce jour-là, et sa table de lecture se trouvait dans le coin le plus sombre de la bibliothèque populaire. Mais Mr. Torndike ne songeait pas à allumer une des lampes à abat-jour vert pour un aussi pauvre client.

Baxter-Brown faisait bruisser les épaisses feuilles d'une *Histoire d'Angleterre* qu'il ne lisait pas mais, d'une main prudente, il glissait sous le volume un mince opuscule, tavelé de rouille et mordu par le taret des livres.

À ce moment, miss Bowes entra et Mr. Torndike s'inclina fort bas. Non seulement elle prenait en location des livres coûteux et rares, mais encore elle aimait faire un bout de causette qui permettait toujours au bibliothécaire de faire valoir ses connaissances historiques.

— Nous parlions de Wren, la dernière fois que j'eus l'honneur et le plaisir de vous voir dans ma modeste maison, miss Bowes, et, à propos de Guildhall, qu'il rebâtit après l'incendie de 1666…

Baxter-Brown se leva ; il avait fait glisser le mince cahier dans la poche de son pardessus et tenait à la main un quelconque roman de récente édition.

— Merci, monsieur, au revoir, monsieur, dit sèchement le bouquiniste en prenant du bout des doigts la pièce de monnaie que lui tendait le médecin.

La silhouette trapue du docteur se fondait dans la bruine d'Holborn.

— On ne mangerait pas du mouton tous les jours avec une pratique du genre, grommela Mr. Torndike en le voyant disparaître.

Puis, retrouvant son sourire, il reprit sa conférence au profit de sa bonne clientèle.

— Il faut pourtant reconnaître que les tours ajoutés par Wren à l'Abbaye de Westminster ne sont guère en harmonie avec la majesté…

Baxter-Brown, attendant le bus au coin d'Holborn, parmi une foule patiente et morose, saturée d'eau, tâtait la poche enflée de son pardessus comme si elle eût contenu un précieux portefeuille. Pourtant, il n'y avait là qu'un vieil almanach de Warren, de l'année 1857, échappé par miracle au fourneau de cuisine de Mr. Torndike ou au Juif Paans qui venait, deux fois par an, lui acheter, au poids, des livres jugés impropres à une plus longue location.

Il était tard quand Baxter-Brown revint chez lui ; dans le vestibule, il se heurta à sa propriétaire, Mrs. Skinner, qui renifla avec humeur et ne lui rendit pas son salut.

— Faudra que je songe à lui verser un acompte, murmura tristement le médecin en gravissant l'escalier aux tapis usés jusqu'à la trame, qui le conduisit au troisième étage.

Son feu ne brûlait pas et le manchon du bec de gaz réduit à l'état de lambeau, ne dispensait qu'une chiche clarté.

Sur la table ronde, mal cirée, à côté d'un flacon de whisky largement entamé et d'une pipe gluante, Baxter-Brown déposa l'almanach de Warren, puis il vérifia attentivement la serrure de la porte, en boucha le trou à l'aide d'un bouchon de papier et baissa soigneusement le store de coton vert.

— Voyons, dit-il avec un soupir. Mais, auparavant, appelons Polly à notre secours.

Il s'empara de la pipe, la bourra avec quelque grumeaux d'épais tabac, extraits d'un cornet de papier gris, et l'alluma avec délices.

— Polly, ma bonne vieille Polly, dit-il avec une rude tendresse.

Polly meublait un peu sa solitude d'homme besogneux poursuivi par une malchance obstinée ; après la lecture d'un roman policier, il s'était complu à lui donner un nom de femme et, même s'était amusé à graver, dans le fourneau, trois petites croix, histoire de la marquer d'un signe de propriété ou de préférence.

— C'est une belle pièce, se disait-il quelquefois au souvenir du jour de fortune passagère où il fit l'acquisition de cette Chesterfield en grosse bruyère anglaise, d'un prix relativement élevé.

— Voyons…

Baxter-Brown lisait, les mains contre les tempes, la bouche pincée par l'attention.

En 1842, la collection de curiosités formée à Strawberry-Hill par Horace Walpole fut dispersée au vent des enchères. Parmi les objets singuliers qui y figuraient, se trouvait le célèbre miroir du Dr. John Dee, médecin, chirurgien et astrologue de la reine Elizabeth d'Angleterre. C'était un morceau de charbon de terre du plus beau noir, parfaitement poli et taillé en ovale, avec un manche d'ivoire brun.

Il avait figuré, jadis dans la collection des comtes de Peterborough avec la mention : « Pierre noire au moyen de laquelle le Dr. Dee évoquait les esprits. »

À la vente Walpole, un inconnu l'acheta pour douze livres et, depuis lors, malgré toutes les recherches faites, on ne parvint jamais à le retrouver.

On se rappelle que ni les Peterborough, ni les Walpole n'avaient jamais voulu se servir de cet objet magique, et qu'ils

le gardaient jalousement caché par crainte des grands malheurs qu'eût provoqué une curiosité déplacée.

Elias Ashmole, l'auteur du bizarre et effrayant Theatrum Chemicum, parle du miroir noir en ces termes : *« À l'aide de cette pierre magique on peut voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde qu'elles puissent être, et fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés, ou même dans les cavernes qui sont aux entrailles de la terre. »*

Il faut admettre que les derniers propriétaires, effrayés d'un tel pouvoir, ont reculé devant l'expérience…

Baxter-Brown dédaigna le reste de l'article consacré à la lamentable destinée de l'énigmatique John Dee, mais il se servit d'un verre grossissant pour déchiffrer les lignes d'une menue écriture figurant en marge.

Oui, mais Edward Kelley, le sinistre forban qui s'attacha comme une ombre à l'infortuné Dee, se servit du miroir pour la découverte des trésors cachés et pour la perpétration de ses mystérieux forfaits.

Il est certain qu'entre les mains d'un fourbe, cette pièce remarquable… (ici, le taret ayant troué le papier, une partie manquait)… *ce qui HABITE le miroir.*

Le mot *habite* n'était pas souligné, mais écrit en gros caractères.

Quelques signes, tracées à la hâte et d'une écriture différente, achevaient les notes marginales :

Les Quatrefage ont volé le miroir. Ils s'en sont servi pour retrouver les trésors de… (nouveau travail du taret)… *soient maudits jusqu'à la dernière génération.*

Baxter-Brown poussa un de ses longs soupirs coutumiers et fit jouer le ressort commandant le tiroir secret d'un affreux petit secrétaire Dedlaw, pour y déposer l'almanach Warren à côté d'un étui de cuir. Dans l'étui étaient rangés de fins et précieux outils en acier bruni. Ils étaient très bons et avaient appartenu, autrefois, à Santon Miller, dit le Bouc, qui fut pendu à Newgate, par un matin de mars, au moment où une violente giboulée, lourde de gros grêlons, cassait les vitres de Paternoster Row.

Le médecin secoua la tête ; il avait soigné Stanton Miller quand, aux trois quarts lynché par une foule furieuse, il avait été transporté au poste de police de Rotherhite.

— Prenez toujours ceci pour honoraires, doc, avait soufflé le misérable, au moment où le chef de poste avait le dos tourné, cela peut toujours servir… Et puis, j'aime autant qu'on ne le trouve pas sur moi.

Cela n'avait servi à rien à Stanton Miller et à sa cause, mais un peu à Baxter-Brown qui ne gagnait pas toujours une livre par semaine.

— Voyons, Polly… murmura-t-il en lançant un jet de fumée au plafond.

Trois jours plus tard, il savait que le dernier des marquis de Quatrefage habitait dans Asteys Row, une maison vieille et décrépite, aux fenêtres voilées de poussière, mais garnies de lourdes et coûteuses tentures de brocart.

— Ce sale grigou de Quatrefage, que le bon Dieu et Ses saints le confondent ! avait clamé une marchande de quatre-saisons au moment où Baxter-Brown descendait Asteys Row d'un pas de flâneur.

Et il vit un petit homme au crâne minuscule, vêtu à la mode de Brummell, gravir à pas menus le perron de pierre de la maison.

Asteys Row est une rue insignifiante de Canonbury, peu fréquentée pendant le jour et absolument déserte à la nuit close.

La maison des Quatrefage était défendue par une porte puissante, constellée de verrous et nantie d'une double chaîne de sûreté ; mais la poterne de la cour, donnant sur le petit canal Alwyn, céda sans remords à la première pesée d'un levier de fer d'un pied et demi de long. Baxter-Brown traversa une courette remplie d'eau de pluie comme un marigot, fit jouer l'espagnolette de la fenêtre d'une buanderie et trouva sans peine le chemin des chambres de l'étage.

Ah, Stanton Miller n'avait pas menti et ses outils étaient vraiment bons à quelque chose ! Baxter-Brown s'en aperçut en découpant la tôle d'un curieux coffre-fort agrémenté de filets dorés et orné de gracieuses ferronneries.

Il achevait l'ouvrage quand le marquis Quatrefage parut, brandissant un tisonnier.

Le docteur lui enleva des mains cette arme ridicule et en donna une tape sur le petit crâne piriforme.

Le vieillard poussa un gazouillement d'oiseau et tomba ; le savoir professionnel souffla à l'oreille de Baxter-Brown qu'une seconde tape était inutile.

Il explora le coffre-fort sans hâte ni émotion, découvrit douze livres en billets, une pile de beaux shillings neufs, et dans une gaine de soie rouge, le miroir du Dr. Dee.

*

Revenu chez lui, Baxter-Brown vida aux trois quarts le flacon de whisky et tira le miroir de sa gaine.

Avec un soupir de regret, il reposa Polly sur la table, car il n'y avait plus de tabac dans le cornet. Puis il consacra toute son attention à l'examen du curieux objet de magie.

Le mince ovale sombre luisait comme un lambeau de ciel nocturne sans lune ni étoiles ; il observa qu'il brillait, sans refléter la lumière ; toutefois il ne découvrit rien d'insolite dans les profondeurs ténébreuses du miroir.

Il essaya de concentrer ses pensées et sa volonté, invoquant le nom du mystérieux constructeur auquel il accouplait par moments celui d'Edward Kelley.

Au bout d'une heure, la sueur lui coulait dans le dos et ses mains s'agitaient, fébriles, chauffées par une fièvre soudaine.

Aux approches de l'aube, le gaz baissa, car Baxter-Brown avait oublié de glisser une pièce de monnaie dans le compteur à sous.

La lumière s'éteignit et le médecin vit une belle clarté bleue surgir du fond du miroir.

Son premier geste fut dicté par la peur. Il courut s'enfermer dans la pièce voisine.

Pourtant, il ne tarda guère à s'accuser de lâcheté et, bien que de mauvais frissons agitassent tout son être, il revint vers la table.

La lumière brillait encore, bien que plus faiblement.

— Il faut… observer ce phénomène… dans un but scientifique, balbutia le médecin. Cette lumière bleue se polarise en quelque sorte… Ainsi, en me déplaçant vers la gauche du miroir, je vois…

Eh ! oui, il voyait, mais il aurait certes préféré que l'étrange surface noire fût restée vide de toute apparition, malgré son désir de se servir de la puissance occulte de l'objet.

L'apparition était pourtant fort indécise et Baxter-Brown dut faire un sérieux effort mental pour y découvrir des formes plus ou moins nettes.

— On dirait… hm, c'est un peu confus, mais on dirait une robe… et une robe de chambre encore. Hm… ah, il y a aussi une tête et… et des pieds.

La forme devenait plus distincte.

La tête était soulignée d'une large et flasque barbute. Quant aux pieds, ils étaient démesurés, longs et étroits, sanglés dans ces hideux solerets qu'on voit, sur les gravures de l'époque, aux derniers chevaliers de la guerre des Deux-Roses.

— Ce n'est pas beau, et cela ne signifie rien, décida-t-il dans un bref élan de vaillance.

Ce fut pourtant sa dernière tentative de crâner devant l'inconnu ; il venait de se rendre compte que l'incompréhensible et grotesque image créait autour d'elle une atmosphère d'abominable terreur. La lueur bleue suffisait pour éclairer les objets proches du miroir, et Baxter-Brown vit la bouteille de whisky et Polly baignées de phosphore et d'opale.

C'étaient là des choses familières et même amies, d'un usage quotidien, banal ; pourtant leur propriétaire les regardait avec terreur, comme si elles participaient au menaçant mystère qui venait de naître à ses côtés.

Il faut dire que l'amorphe vision, précise pendant quelques secondes à peine, perdait rapidement de sa netteté ; la barbute s'effaça la première, la robe devint floue et vaporeuse et les extrémités serpentines fondirent dans une brume tourmentée. Soudain, comme au déclic d'un interrupteur, le tout s'évanouit et la pièce fut plongée dans l'obscurité.

— Au compteur ! gronda Baxter-Brown en fouillant rageusement ses poches à la recherche de sous.

Il les glissait dans la fente, quand il entendit dans son dos un bruit de verre cassé suivi d'un rapide glouglou.

Une minute plus tard, les restes de l'Auer resplendirent.

La bouteille était en pièces et la liqueur coulait en deux ruisseaux sur la table ; le miroir noir était redevenu une simple plaque de jais.

— Je me demande, dit plaintivement le docteur, si tout ceci n'est pas un jeu morbide de mon imagination.

Mais il secoua bientôt péniblement la tête :

— Comment mon flacon s'est-il cassé et…

Ses yeux ronds de stupeur et d'incompréhension restaient fixés sur la table : Polly avait disparu.

*

Il se passa une semaine avant que Baxter-Brown eût retrouvé le courage nécessaire pour affronter de nouveau le mystère du miroir magique, dans le silence et les ténèbres de la nuit.

Rien ne se passa.

Il s'enhardit et, les nuits suivantes, il reprit les séances ; il les corsa même de fantaisistes évocations de l'ombre de Dee et de Kelley et même d'entités infernales dont il avait trouvé le nom dans un vieux traité de magie de Podgers.

La déception le gagna ; il n'osa plus penser à la féerie des trésors cachés et il se dit même, qu'en réalité, il n'y avait jamais cru.

— C'était bien la peine… la peine… murmurait-il à tout bout de champ. Mais il n'achevait pas sa pensée et lui-même n'aurait pu dire si ses regrets se rapportaient au cadavre d'Asteys Row.

Néanmoins, le forfait lui avait rapporté douze livres et quelques shellings ; mais tout cela avait fondu comme neige au soleil.

Le jour où le dernier des brillants shellings passa à l'achat d'un peu de sucre et de thé, Mrs. Skinner se fit annoncer chez lui.

Se faire annoncer, c'est beaucoup dire ; de fait, elle envoya Dinah Pubsey, le souillon chargé des gros et malpropres ouvrages de l'immeuble, dire au docteur « de ne pas quitter la maison avant d'avoir eu un entretien avec Mrs. Skinner s'il ne voulait pas, à son retour, voir de gros scellés rouges sur ses portes ».

Mrs. Skinner était une propriétaire assez tolérante et qui ne déclarait pas de guerre sans merci à un locataire en retard d'un terme de loyer ; mais Baxter-Brown lui en devait huit, sans parler de menue avances consenties par elle en des moments de bonne humeur.

Elle se présenta sur le coup d'onze heures, c'est-à-dire deux heures après la visite de Dinah Pubsey, le nez chaussé de lunettes d'écaille et brandissant un copieux relevé de comptes.

— Docteur Brown, commença-t-elle, cela ne peut durer. Ma patience est grande et elle pourrait le rester encore si je n'avais moi-même de sérieux besoins d'argent. Si vous voulez parcourir ce mémoire, vous verrez que vous me devez…

Tout à coup, elle cessa de parler, huma l'air avec dégoût et s'écria :

— Seigneur, quelle abomination !… Je me demande quelle sorte de poison vous fumez dans votre pipe, docteur ! Je ne puis rester ici plus longtemps. Quelle infection… Allez-vous-en, quittez ma maison… Oh comme cela sent mauvais !

Elle s'enfuit en laissant, oubli sans précédent dans les annales de la maison, son relevé de comptes descendre en vol plané sur le plancher.

Baxter-Brown fut bien content d'être débarrassé de sa criarde et redoutable présence, mais il resta immobile près de la table ronde, le front creusé de rides, figé dans une morne stupeur : par une raison d'économie, il n'avait pas acheté d'autres pipes, et, depuis la disparition de Polly, il n'avait plus fumé !

D'ailleurs, il eut beau humer l'air à son tour, il ne sentit aucune odeur de tabac et, seule, le relent fade de l'évier et la senteur de quelques fioles pharmaceutiques sollicitèrent son odorat.

Haussant les épaules, il s'en alla inspecter le contenu du tiroir secret du petit bureau engoncé dans son coin.

Le miroir noir était là, sombre et luisant, mais sans mystère ni révélation ; à côté de lui, les outils d'acier dormaient dans leur étui de cuir.

Avec un soupir, Baxter-Brown s'en empara.

À ce moment, un hurlement de détresse monta des étages inférieurs.

— Docteur ! Docteur !… Elle va mourir !

Le médecin reconnut la voix perchée de Dinah Pubsey.

Il trouva le souillon braillant de toutes ses forces et versant des torrents de larmes, devant la porte ouverte de sa cuisine.

— Elle est entrée et elle a dit comme ça… « C'est ce tabac… Oh, comme il pue !… » et puis elle est tombée. Elle ne bouge plus ! Oho ! Oho !!

Baxter-Brown vit Mrs. Skinner étendue sur le carrelage blanc et rouge ; ses lunettes avaient roulé au loin et s'étaient brisées.

Le visage de la propriétaire se convulsait hideusement.

— Elle ne bouge plus ! Vous le voyez bien ! sanglota la servante.

— Et elle ne bougera plus, se dit tout bas le médecin, car il venait de constater la mort de l'infortunée.

Après avoir rédigé une brève note pour le service médical de la police métropolitaine, il remonta dans sa chambre et remit en place l'étui de cuir. Comme il avait fait le premier constat de la mort de Mrs. Skinner, il assisterait de droit à l'enquête et, de ce double chef, toucherait immédiatement trois livres six shellings d'honoraires.

Ce qui lui assurerait quelques jours de repos et de subsistance.

*

Pourquoi, depuis lors, la perte de Polly hantait-elle son cerveau ?

Cette pipe, qu'il avait petit à petit apparentée à la compagne refusée à sa solitude de grand pauvre, lui manquait au point qu'il ne voulait pas lui donner une remplaçante ; il avait même perdu l'envie de fumer encore.

Mais des soucis plus graves atténuèrent bientôt cette mesquine préoccupation : non seulement il était absolument à court de numéraire, mais encore il se trouvait accablé de dettes qui lui refusaient tout espoir de subsistance.

Sa clientèle, de rare qu'elle était jadis, avait complètement disparu : des noctambules avaient arraché la plaque de zinc, apposée sur la porte de la rue, mentionnant son nom et ses heures de consultation.

Il ne songea pas à la remettre en place, convaincu de son inutilité.

— Ah ! Stanton Miller, murmura-t-il, il me faut songer de nouveau à toi, mon pauvre frère dans le crime.

Il reprit dans le tiroir l'étui aux outils d'acier bruni.

À côté de lui, dans sa gaine de soie écarlate, se trouvait le miroir du Dr. John Dee.

Il lui jeta un regard de mépris courroucé.

— Toi, grommela-t-il, tu pourras un de ces quatre matins, continuer tes maléfices au fond de la rivière !

Jusqu'à ce jour, il s'était confié presque complètement à une obscure étoile de chance pour accomplir ses lamentables rapines nocturnes. Exception faite, peut-être, pour la sombre aventure d'Asteys Row, qui lui avait valu le miroir noir.

Cette fois, il avait préparé avec plus de minutie l'expédition qui devait l'empêcher de sombrer dans une misère complète.

La maison qu'il avait repérée dans Bloomsfield était inoccupée. Lady Aberlow, sa propriétaire, se faisait soigner dans une clinique de Coswell Road et avait emmené sa domesticité avec elle.

Cela, il l'avait appris par des confrères bavardant entre eux et ignorant ou ne se souciant pas de son attentive présence.

Un des volets du rez-de-chaussée avait été mal descendu et Baxter-Brown possédait déjà assez d'expérience pour savoir que ce volet n'opposerait pas de sérieux obstacles à une intrusion nocturne.

Il faisait froid et sombre quand il quitta l'autobus à Cornhill ; et quand il eut gagné à pied London Wall, maussade et revêche comme le génie même de la méchante humeur, le fog enfumait lentement les rues. Les réverbères pleuraient de rares larmes rousses dans le brouillard qui se peuplait de fantômes ; les bruits eux-mêmes s'ouataient, les sirènes de l'Embankment pleurnichaient, lointaines, à peine audibles, étouffées par la poire d'angoisse de la brume.

Baxter-Brown soupira d'aise. Un bandeau noir sur les yeux, il aurait retrouvé Bloomsfield, la maison de lady Aberlow et le volet disjoint.

Il fut dans la place sans qu'il lui en coûtât de sensibles efforts ; le jet blanc de sa lampe de poche glissait sur les housses livides des meubles et les tapis roulés d'un austère salon de l'époque victorienne.

Il gravit un large escalier en spirale, plongeant dans des hauteurs opaques et, à l'étage, choisit la porte qu'il supposa être celle de la chambre de lady Aberlow. Quand il la poussa, il resta frappé de stupeur et de terreur, comme si une monstruosité s'était dressée devant lui.

Pourtant, l'unique sujet d'effroi que cette pièce pouvait présenter pour lui, c'était qu'elle était brillamment éclairée.

Les douze lampes d'un grand lustre à pendeloques étaient allumées et, derrière une causeuse de velours jaune, se dressait un lampadaire voilé de rose. Il ne vint pas à l'idée de l'intrus que les habitants avaient bien pu oublier d'éteindre ces lumières en quittant la maison, car la pièce était vide et froide, et, au mépris de cette orgie de clarté, dénotait l'abandon.

Les épaules de Baxter-Brown se soulevaient péniblement, comme si un fardeau trop lourd écrasait son souffle dans sa poitrine.

— Allons… allons… murmura-t-il, il le faut pourtant… sinon je suis un homme perdu.

Ses yeux s'étaient attachés à un miroir de Venise aux eaux profondes et vertes accroché au mur de fond. Il s'en approcha et le souleva : comme un double regard s'allumèrent les quatre boutons de cuivre d'une porte de coffre-fort, incrusté dans la muraille.

Les outils d'acier mordirent joyeusement l'obstacle et en vinrent à bout sans grande peine.

— Enfin… enfin… sanglota Baxter-Brown ; et, en effet, des larmes d'étrange joie coulèrent sur ses joues quand il vit les épaisses liasses de billets et les triples piles jaunes des souverains.

Ses poches se gonflèrent ; joyeusement, il brandit le levier de fer d'un pied et demi de long qui lui avait servi à la dernière pesée sur la paroi du coffre-fort.

Soudain, tout son être se convulsa ; une porte claqua à l'étage, un bruit de pas précipités fit sonner les marches de l'escalier ; il entendit même le déclic sec d'un revolver qu'on armait.

Baxter-Brown n'était plus qu'une statue de pierre. Il ne réagit pas quand il vit la lourde et puissante silhouette d'un homme s'encadrer dans la porte ouverte, ni quand la petite gueule ronde et hargneuse d'un pistolet automatique se braqua sur son front.

Mais le coup fatal ne partit pas et l'homme ne poussait ni appel ni cri de menace.

La tige de fer avait glissé hors des mains du cambrioleur, filé dans l'air avec un bruit aigu de fusée et porté un coup dans l'ombre. Baxter-Brown était toujours en place que le corps s'était déjà affalé et que le sang se mettait à couler à larges bouillons d'une tête dont il ne voyait pas le visage.

Il lui fallut faire un effort inouï pour lever ses pieds qui semblaient envasés dans un marécage invisible. Mais alors, ses forces lui revinrent et il fit un bond énorme par-dessus le cadavre.

Sur le palier, il se retourna.

Les douze lampes éclairaient d'une lumière crue le coffre-fort éventré, la tête brisée du gardien assassiné, tandis que la douce clarté du lampadaire…

Ah ! Baxter-Brown, qui s'émouvait à peine devant le hideux spectacle de la mort violente, faillit crier à présent d'affreuse terreur : entre l'abat-jour du lampadaire et les coussins de la causeuse, suspendue en l'air, comme si elle était aux dents d'un fumeur invisible, il venait de voir Polly.

Il la reconnut très bien, à son fourneau trop brûlé, à ses trois petites croix.

Une envie folle lui prit de retourner, de refranchir le cadavre sanglant pour saisir et emporter sa pipe favorite si mystérieusement apparue, quand soudain, du fourneau, s'échappa un rond de fumée, un second, un troisième et tout à coup Polly fuma rageusement, emplissant l'air d'un gros brouillard bleu, fuma seule… seule… effroyablement seule.

Alors, Baxter-Brown s'enfuit dans la nuit, dans le fog et, perdu dans la brume sans cesse épaissie, mit trois heures pour regagner Clissold Park et sa chambre glacée.

Car, pendant son absence, un coup de vent avait ouvert la fenêtre, et les mousselines grises du brouillard tournaient autour de la lampe en une ronde hagarde et spectrale.

*

Qui donc, dix ans plus tard, ayant fait la connaissance du Dr. Baxter-Brown, aurait pu croire qu'il gardait, dans un tiroir, bourré d'inutiles choses, l'instrument de magie, le plus formidable, le plus terrible qui fut jamais laissé aux hommes par les entités de l'invisible : le miroir noir du Dr. John Dee ?

Qu'on ne nous parle ni de l'anneau de Toth, ni des grimoires de Salom, ni des bocaux à homoncules de Carpentier. Seul le miroir noir a permis aux hommes de s'évader de la prison épaisse de leur chair et de leur sens, et de se mouvoir avec connaissance parmi les brumes brûlantes de haine, d'amour ou de savoir, dont l'intelligence Suprême fit les fantômes et les esprits éternels.

Baxter-Brown qui avait repris, à Camden-Town, le cabinet de consultation d'un vieux médecin de quartier hanté par le rêve ultime d'une maison de campagne au bord d'un ruisseau à truites, dans son Devonshire natal, était à cette époque un homme parfaitement heureux et tranquille.

Il avait pris du ventre, portait la moustache à la gauloise et son visage luisait, car il avait pris goût à la bonne chère.

Il portait des complets à carreaux de chez Curzon Bros et prenait ses repas au restaurant Bacchi, dont il appréciait

particulièrement les ragoûts de lapin de garenne au stout et les anguilles grillées au feu clair.

Il faisait partie d'un club de joueurs de whist, à la taverne du Kingfisher, et ne jouait pas trop mal.

Tout au plus, au cours de ces années enfuies, avait-il tiré trois ou quatre fois de sa gaine rouge le sombre miroir magique.

Sans curiosité comme sans terreur, il s'était repenché sur son mystère muet, et jamais le désir ne lui était revenu de faire encore appel à la puissance enclose dans les ténèbres de la pierre noire.

Toutefois, son indifférence n'avait pas atteint l'oubli et, à de longs intervalles, la complexe image en barbute et solerets passait en ombre rapide devant les yeux obscurs de sa mémoire.

Quant à Polly, quelques événements, troublants entre nous, lui en avait interdit l'oubli.

Il y eut d'abord la lamentable histoire de Slumber.

Baxter-Brown avait loué, à Camden-Town, une de ces pittoresques maisons, gloires des petits rentiers des années voisines de 1820, qui ont gardé dans leurs bonne vieilles pierres tant de ruse et de malice qu'elles sont toujours parvenues à échapper à l'avidité des démolisseurs et des bâtisseurs de buildings.

Le rez-de-chaussée, composé d'une suite de pièces basses, avait fourni les salons d'attente, un cabinet de consultation et un minuscule laboratoire où Baxter-Brown composait lui-même une douzaine d'onguents et de sirops d'assez belle renommée et de bonne vente.

À l’étage, le living-room, flamboyant de meubles neufs, et de fausses dinanderies, enfermait les loisirs du médecin dans des horizons qu’il jugeait parfaits.

Il y recevait peu de monde car, en dépit d’une fortune fidèle et d’une chance sans caprices, il était resté le solitaire de jadis.

Parmi les rares familiers, à qui il ouvrait volontiers ce paradis terrestre à quatre sous, se trouvait le bon Mr. Slumber dont il fit connaissance au Kingfisher. Mr. Slumber, un ancien pion de collège, était très pauvre et gagnait chichement sa vie en corrigeant des épreuves pour des maisons d’édition de troisième ordre. À la taverne, sa dépense quotidienne se limitait à deux pintes d’ale et si, d’aventure, il en buvait une troisième, c’est Baxter-Brown qui en acquittait le prix.

On disait qu’il variait rarement l’unique œuf dur ou le solitaire kipper de ses menus vespéraux. Ce qui incitait souvent le médecin à partager avec lui les copieux plats de viande froide ou de volaille, au gros sel qu’il faisait venir chez lui de la gargote voisine.

La conversation de Mr. Slumber n’était guère brillante, à moins qu’elle ne fût aiguillée sur une voie particulière : celle des anciens modes d’éclairage. Le pauvre et bon Mr. Slumber devenait un poète lyrique sans égal quand il parlait de chandelles, de crassets et de lampes Carcel. Aussi Baxter-Brown devint-il presque dieu, aux regards terne de l’ancien pion, le jour où il fit l’acquisition, chez un regrattier de Cheapside, d’une longue et haute lampe en gros verre bleu, munie d’une lentille d’eau et d’une potence en cuivre, répandant une clarté verte et humide.

— Je vous jure que c'est une Canterpook ! s'était-il écrié, délirant d'enthousiasme.

— Une Canterpook ?

— C'est le nom d'un célèbre quincaillier, habitant Borough vers l'année 1790, déclara fièrement Mr. Slumber, et qui acquit, en construisant de pareilles lampes, une juste et éclatante renommée.

Baxter-Brown n'y trouva rien à redire et, à chacune des visites de son ami, la lune Canterpook égaya de ses tendres opales l'âme douce et simple de l'ancien pion du collège.

Une nuit, des ondes avertisseuses de péril tirèrent Baxter-Brown de son sommeil.

Depuis des années, il n'avait pu se résoudre à dormir dans une obscurité complète et laissait brûler à son chevet une petite veilleuse à flotteur, dont la falote flamme jaune combattait, sans grandes victoires, la horde silencieuse des ombres.

La menue langue de feu révéla, au réveil de Baxter-Brown, une forme hostile tapie dans le noir, prête à bondir, et ses rayons s'attachèrent à la lame blême d'un long tranchet.

Baxter-Brown vit l'arme se lever dans un flamboiement sinistre et un visage masqué de drap noir surgir des ténèbres vers sa prochaine agonie.

Il se sentit perdu, quand l'incompréhensible intervint.

Le couteau tomba et se ficha en vibrant dans le bois du plancher ; un râle bref suivi d'un hoquet de douleur et de désespoir jaillit du masque, et la forme menaçante s'affaissa.

D'un bond, le médecin fut sur l'agresseur nocturne, et, comme il arrachait le loup de drap noir, une voix mourante l'implora :

— Pardonnez-moi… C'était pour prendre le Canterpook.

Le cambrioleur qui venait de mourir sur ce misérable aveu était le pauvre Mr. Slumber.

Déjà, le médecin se demandait par quel miracle la paralysie cardiaque, terrassant à jamais son ancien ami, avait sauvé sa vie, quand il vit Polly.

Elle se tenait à un pied au-dessus de la veilleuse, lâchant de petits ronds de fumée à fleur de son fourneau marqué de trois petites croix. C'étaient de beaux ronds, gros et dodus, satisfaits, aurait-on dit, de leur parfaite rotondité.

Baxter-Brown poussa un cri étouffé et tendit la main vers elle ; ce geste fut malhabile, car il éteignit la chétive flamme de la lampe de nuit. Quand il l'eut rallumée, la pipe n'y était plus, mais la chambre sentait le mauvais pétun.

Il lui fut facile de sauver la réputation de Mr. Slumber, dont il cacha le masque et le tranchet, et il déposa le cadavre à cent pas de la maison, sur un banc de square.

*

Eddy Bronx aurait été jolie, fort jolie même, si le Basedown n'avait donné à ses yeux, d'un bleu très pâle, une expression un peu effrayante.

Baxter-Brown la rencontra chez Littlewood, le pharmacien de Cornhill, à qui il avait promis la reprise de son laboratoire et la préparation de ses onguents.

Eddy, restait volontiers faire la causette avec eux, car « elle était du métier » comme elle disait avec quelque orgueil.

Elle était, en effet, infirmière-adjointe au New-Charity Hospital.

Baxter-Brown n'avait jamais fait grande attention aux femmes, mais l'image d'Eddy Bronx l'obséda bientôt.

— À notre prochaine rencontre, je lui demanderai de devenir ma femme, se disait-il maintes fois.

Cette rencontre, et bien d'autres encore, se passèrent sans que la proposition montât aux lèvres du docteur, et les entretiens se limitèrent aux vertus des drogues de Littlewood, au traitement du mal de Basedow et aux cas particuliers que le docteur avait cru découvrir parmi ses malades.

Un soir d'automne, Baxter-Brown trouva Littlewood accoudé à son comptoir, la lèvre tremblante et les mains glacées.

— Pensez donc, gémit-il, la petite Bronx vient de partir absolument désespérée. Après une dispute avec l'infirmière-chef, elle vient d'être renvoyée de son service. Elle parle de mettre fin à sa vie… Non, non, je connais ces choses-là, Brown… N'oubliez pas que son mal la prédispose à la neurasthénie. Elle s'est dirigée du côté des Water-Works.

Littlewood boitait fortement d'une jambe et il n'avait pu se lancer à la poursuite de la désespérée.

Baxter-Brown courut comme un dément le long de l'avenue obscure et ne s'arrêta, hors d'haleine, le cœur battant la chamade, que lorsqu'il vit les larges surfaces des réservoirs luire sous la lune.

— Eddy ! Eddy ! criait-il avec désespoir.

Il la vit, penchée sur un garde-fou grêle, la tête inclinée vers l'appel de l'eau nocturne.

— Ma chérie… je voulais précisément…

C'est donc dans un endroit bien étrange, en des circonstances plus étranges encore, que se fit la déclaration d'amour et la demande en mariage.

Eddy Bronx le suivit, sanglotante et brisée.

Il fit ronfler le feu dans le living-room, alluma toutes les lampes, même la lunaire Canterpook, et prépara des grogs d'une main frémissante.

— Demain, je m'occuperai de la licence de mariage, ma chérie.

Elle ne l'écoutait pas, son visage s'était levé vers le plafond et le Basedow accentua soudain une expression d'atroce angoisse dans son regard.

— Qu'y a-t-il chez vous, docteur Brown ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Chez moi ? Mais…

Elle se laissa choir dans un des profonds fauteuils qui flanquaient la cheminée.

— Pardonnez-moi… la tête me tourne… le cœur… Oh, je vous en prie, docteur, ne fumez pas !

Baxter-Brown laissa le verre de grog qu'il venait de préparer.

— Mais je ne fume pas, ma chérie !

D'un bond, Eddy Bronx se leva.

— Là-bas… il y a un homme dans le coin, avec un casque sur la tête… il se cache… je vois ses pieds sous la table, oh… on dirait des serpents.

Tout à coup, elle hurla :

— Il s'approche… il allume sa pipe à la lampe ! Dieu ! Jésus !

Baxter-Brown voulut l'arrêter, comme elle se ruait littéralement sur la porte, mais elle le repoussa avec une force terrible.

Il chancela, perdit l'équilibre et donna de la tête contre le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Quand il se releva, il entendit claquer la porte de la rue et ne put que s'élancer vers la fenêtre.

Dans la clarté de la nuit, il vit la jeune fille fuir dans la rue déserte et, comme il se penchait, en l'appelant, l'adjurant de revenir, il distingua une ombre redoutable, terrible entre toutes, la suivant silencieusement le long du trottoir miroitant.

Le lendemain, on retira le cadavre de Eddy Bronx des eaux du réservoir n° 2 des Water-Works de Camden Town.

*

Baxter-Brown mourut dans l'année qui suivit cette fin tragique.

Depuis quelques temps, il souffrait de l'asthme et se soignait mal.

Littlewood venait le voir souvent, et c'est à lui que l'on doit le récit des derniers moments du docteur.

— Il a commis une fatale imprudence, raconta le pharmacien. Alors que son confrère Ressendyl lui avait ordonné de garder la chambre et même le lit, il voulut sortir.

» Il pleuvait à torrents et, quand il rentra, il était trempé comme une soupe.

» Je lui fis d'amers reproches et, sur l'heure, je le fis mettre au lit.

» — Quelle folie de sortir, grondai-je, je me demande pourquoi vous vous êtes risqué dehors par un temps pareil.

» — Je me suis débarrassé d'un fardeau bien lourd, répondit-il.

» Je pris sa température : elle frisait les quarante et je compris qu'il délirait.

» Il se mit à parler de choses confuses, entre autres d'un miroir.

» — J'aurai dû le savoir après tant d'années… ***Elle*** l'habitait… ***Elle***…

» Il jetait ce mot ***Elle*** avec une force croissante et je dus lui ordonner, à plusieurs reprises, de se taire et de rester tranquille.

» Vers le matin, il s'apaisa un peu et je crus qu'il allait s'endormir ; d'ailleurs, sa température avait baissé.

» Je jugeai pouvoir prendre un peu de repos à mon tour et je m'allongeai dans un fauteuil où je m'assoupis bientôt.

» Tout à coup, je fus réveillé par ses cris.

» Il était dressé sur son séant, haletant, la poitrine se soulevant comme un soufflet de forge et, chose étrange, car je ne l'avais jamais vu faire usage de tabac, entouré d'un épais nuage de fumée de pipe.

» — Aha, hurlait-il, c'est ça… c'est bien ça… je le sais à présent… et je la connais… Ah ! la salope, elle m'avait volé ma pipe ! ! !

» Il retomba, inerte : il avait cessé de vivre.

» Mais en retombant, je lui vis faire un geste étrange, comme s'il prenait quelque chose dans l'air. Et, quand sa main retomba, il tenait une grosse pipe de bruyère au fourneau marqué de trois petites croix.

» On n'est pas parvenu à la retirer de sa main crispée et je crois bien qu'on l'a enterrée avec lui.

FIN

HORS DES CERCLES

ÉCRIT POUR LULU

Il est fort probable que je m'endormis dans un lit confortable, dans le brouillard jaune d'une lampe de chevet, un livre de Dickens ou de Reuter à portée de la main, une pipe éteinte sur le plancher, dans ce décor familier où tous les soirs on prend congé de la vie quotidienne pour le voyage immobile du sommeil.

Je m'éveillai face à une mer grondante sur laquelle s'avançait la nuit. Le réveil n'a jamais rien d'étonnant, puisqu'il participe encore de la fantaisie du rêve, mais passées les minutes nécessaires à notre reprise d'équilibre dans le temps et dans l'espace, je me dis avec un peu d'émotion :

— Tout ceci est réel.

Il n'y a de réalité qu'aux approches de Dieu ; or l'homme mort est divin. J'allais poser la grande question personnelle aux sables, à la moraine et au flux festonné de brisants, quand un rire monta derrière une dune et que Lulu parut.

Elle était toute petite – elle l'est toujours restée d'ailleurs à mon cœur et à mon entendement – et se frottait les yeux.

— Ah Daddy, dit-elle, j'ai bien dormi.

Elle fourra, d'un geste confiant qui fut toujours sien, sa menotte dans ma grosse patte malhabile.

Nous tournâmes le dos à la mer sans voiles et nos pas sonnèrent clairs, sur les dalles d'un immense boulevard qui s'allongeait, sans fin, entre des maisons aux fenêtres sans vie.

Lulu fixait l'étendue de son beau regard sombre.

— Dadd', fit-elle, je crois que nous sommes morts tous les deux, mais cela ne fait rien, n'est-ce pas ?

Elle disait 'ien et s' pas, comme quand elle était toute, toute petite.

— Non, dis-je, cela ne fait rien, et je serrai sa main bien fort.

Rien, en effet, puisque je savais maintenant que sa main ne quitterait plus la mienne ; rien, parce que rien ne pourrait plus me ravir sa présence, rien, parce que nos éternités allaient se confondre.

— Dadd', demanda-t-elle, raconte-moi une histoire.

— Il était une fois, commençai-je.

— Bien, approuva-t-elle, il ne faut jamais commencer une histoire autrement ; c'est déjà aussi bien et aussi beau que l'histoire elle-même.

— Il y avait une fois un pauvre homme que d'autres hommes enfermèrent dans une prison, loin de tout ce qu'il aimait, et dérobant ainsi toutes les bonnes et belles choses du monde à ses yeux et à son cœur.

» Il y devint très vieux, car sa douleur était grande et simple et de celles qui allongent cruellement les jours au lieu de diminuer leur nombre. Un jour que cette douleur n'eut plus la force de nourrir son cœur, il mourut.

» — Apporte-moi la plus grande souffrance humaine, pour que je puisse la récompenser selon ma justice et ma bonté, dit Dieu à l'un de ses archanges. Et l'Esprit du Ciel Lui apporta le cœur de l'homme mort.

» — En vérité, lui dit Dieu ta souffrance fut infinie et je veux la récompenser par l'infini dans la joie. Voici mon ciel, dont les étoiles sont les fleurs, qu'il soit ton jardin. Ton souffle y allumera de nouvelles nébuleuses, ton geste anéantira les astres qui n'auront pas d'agrément pour toi, tu changeras d'une pensée les orbes sur lesquelles cheminent les mondes, car ce qui est ma volonté et ma joie seront tiennes à présent.

» — Je n'en veux pas, dit le pauvre homme mort.

» — Selon ma justice et ma bonté, dit Dieu, tu choisiras ta récompense, ainsi je le veux.

» — Alors, dit l'homme, laisse-moi revenir pour un jour sur terre, prendre ma petite fille sur les genoux et lui raconter une histoire.

…

— Ah, dit Lulu, cette histoire est plaisante parce qu'on y parle d'une autre histoire qui sera racontée, c'est comme si elle n'avait pas de fin. Pas de fin… pas de fin…

Lulu disait vrai ; Dieu, qui est infiniment bon, ne veut pas de fin à la joie des hommes morts.

Et je savais qu'Il en avait ainsi décidé pour moi ; que ma part d'Éternité serait une félicité sans bornes, élevée à jamais d'un coup d'aile sans défaillance, au-dessus du temps, parce que ma petite fille m'y suivrait, ombre lumineuse, et que je lui raconterais des histoires.

À propos de cette édition électronique